



BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

XLV

C

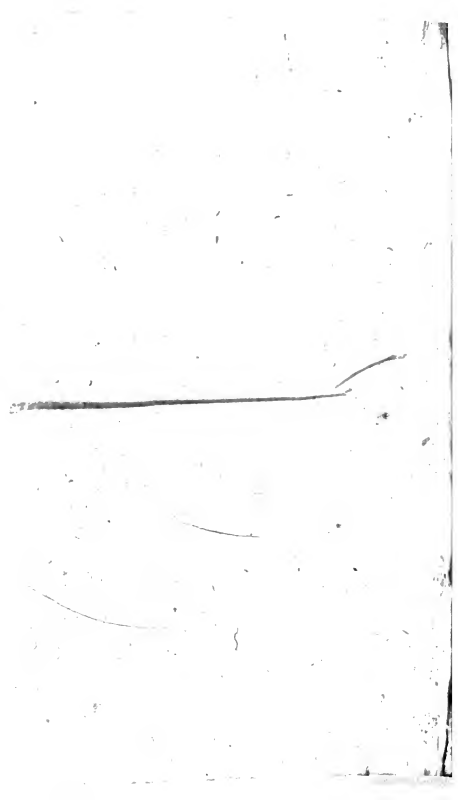
25

NAPOLI

Se vend à Bordeaux
chez CHAPPUIS, aîné
& fils, Libraires jurés
de l'Université, Place
Royale à l'entrée de la
Bourse. 49. n. 148







VOYAGE

DE

ROBERTSON.

Vieusseux fils ainé

XLV. C. 25

2
—
VOYAGE

DE

ROBERTSON,

AUX TERRES

AUSTRALES,

traduit sur le Manuscrit

Anglois.

Beaugard

A A M S T E R D A M

M D C C L X V I I .



Cognate.



V O Y A G E
D E
ROBERTSON,
AUX TERRES AUSTRALES;

traduit sur le manuscrit Anglois.

AU commencement du regne de la Reine Elisabeth nous ne connoissions l'Amérique que par les relations de quelques *Avanturiers* (a). Les trésors que les Espagnols apportoint continuellement de cette partie du monde nouvellement découverte, ceux que Philippe II. avoit envoyés à Londres lorsqu'il devoit épouser la Reine Marie, ceux qu'il répandit ensuite en France pour y fomentér des troubles à la faveur desquels il espéroit y étendre sa domination; & dans les Pays-bas, pour y détruire l'usage du droit naturel de la liberté que sa tyrannie

(a) C'est le nom que les Anglois donnent aux navigateurs qui ont fait des découvertes ou fondé des plantations.

traitoit de révolte ; les idées enfin d'un grand commerce dont nous commençons à nous occuper, firent naître parmi nous le goût le plus vif pour les découvertes , & pour former des établissemens aux côtes d'Afrique & à l'Amérique.

Dans le même tems le Chancelier Bacon publioit que la mer est une es-
pece de Monarchie universelle, que la nature semble avoir donnée en dot à la Grande-Bretagne qui tôt ou tard doit avoir les trésors de l'Inde en sa disposition. Nous avions déjà d'aussi bons marins qu'aucune autre nation ; & nous prîmes ce que disoit le Chancelier, pour un juste reproche fait à la nation. Parurent aussitôt parmi le grand nombre de respectables patriotes qui vouloient se distinguer pour l'honneur & l'avantage de la nation, le Chevalier Raleigh & le Chevalier Drake. Le premier qui avoit un grand crédit auprès de la Reine Elisabeth, fit armer deux vaisseaux pour

l'Amérique; ce qui détermina le Chevalier Drake qui en avoit aussi fait armer deux autres pour les commander lui-même, à porter ses vues du côté des îles qui devoient se trouver dans les mers au sud de l'Amérique, & à s'attacher à la découverte des Terres Australes. Il conçut le projet hardi, & peut-être téméraire, mais digne d'un Anglois, d'être l'Auteur de la découverte d'un nouveau Monde, plus grand encore & peut-être plus riche que celui qui étoit déjà connu.

Quoique fort jeune alors, j'avois déjà acquis de l'expérience dans la navigation: j'avois fait plusieurs voyages aux côtes d'Afrique; j'avois même souvent commandé des barques qu'on envoyoit à la découverte le long des côtes, ou remonter les rivières pour faire la traite de la poudre d'or; & le Chevalier Drake me trouva assez de connoissance de la navigation, sur-tout de la partie qui a pour

4 VOYAGE DE

objet les découvertes qui étoient le but principal de son entreprise, pour me faire Lieutenant de l'*Elisabeth* qui étoit le vaisseau qu'il montoit.

Nous mimes à la voile & sortimes de la Tamise le 10 Juillet 1585. Après avoir relâché à différentes côtes du nord de l'Amérique & reconnu ensuite quelques isles dans la mer du sud, nous entrâmes le 10. Décembre de la même année dans St. Domingo, rivière du Chili, où nous trouvâmes toute sorte de rafraîchissemens, & dont l'air très-sain rétablit fort promptement nos malades. Le Chevalier Drake y fit construire une barque propre à entrer dans les anes du continent que nous cherchions, & dans les rivières, afin de pouvoir approcher des côtes, sans faire courir à ses vaisseaux les risques des bancs, des rochers ou des bas-fonds, les seuls risques à craindre dans ces mers pacifiques.

Nous remîmes à la voile le 5 de Janvier suivant. Après un mois de na-

R O B E R T S O N. f

vigation à l'ouest du Chili, nous découvrimés des pointes & des caps, & nous approchâmes d'une terre que le Chevalier Drake prit pour un continent, où il jetta l'ancre, & me donna le commandement de la barque avec dix hommes & des vivres, avec ordre de parcourir les côtes jusqu'à ce que j'eusse trouvé quelque port ou havre commode, ou quelques habitans. J'avois des vivres pour 15 jours; c'étoit le terme prescrit pour rejoindre les vaisseaux.

Après avoir parcouru une côte déserte pendant le premier jour, il s'éleva à l'entrée de la nuit un vent de terre qui nous jetta en pleine mer, accident qu'il me fut impossible de prévenir, parce qu'on avoit négligé de me donner une ancre. Nous nous trouvâmes le lendemain hors de la vue des côtes, & nous navigeâmes pendant dix jours presque au gré du vent, & sans aucune direction déterminée. Mon équipage murmuroit déjà, & je

6 VOYAGE DE

n'étois pas sans inquiétude , lorsque nous aperçumes des signes de terre. Nous crûmes reconnoître d'abord la côte d'où nous étions partis , lorsqu'en peu de tems au lieu d'une côte stérile & déserte, nous vîmes un pays riant, une terre qui s'élevoit en amphithéâtre , couverte d'arbres, de prairies & de bestiaux. Je ne doutai point que cette terre ne fût habitée, & je ne me trompai pas. Nous étions à l'embouchure d'une belle riviere, dans laquelle je fis entrer la barque & la fis amarrer à un arbre.

C'est ici que j'entrai dans un nouveau monde , séparé par des mers immenses du monde d'où je venois ; & ce monde d'une vaste étendue, inconnu jusqu'à ce moment au monde que nous habitons , le sera peut-être encore pendant bien des siècles, malgré le récit que je fais ici de mon séjour chez la première, la plus nombreuse, la plus puissante de ce monde inconnu, & la plus heureuse, la plus

respectable nation de tous les mondes de l'univers. (a)

Je descendis seul à terre, précaution que j'avois souvent prise aux côtes d'Afrique, pour ne point effaroucher les habitans que je comptois rencontrer. Nous étions dans la belle saison, dans le plus beau climat. J'ignorois encore que dans ce pays la saison est toujours belle. Je pris avec moi une assez grande quantité de marchandises pour faire des présens; sçavoir, des couteaux, des ciseaux, de petits miroirs, des ornemens de verre & de crystal &c., & je marchai avec confiance sur les bords de la rivière, presque toujours à la vue de ma barque, environ un demi-mille, jusques à une avenue à quatre rangs d'arbres qui aboutissoit à la rivière. J'entrai

(a) Je pourrois indiquer la route qu'il faudroit suivre pour arriver chez cette nation aussi sûrement & aussi promptement qu'aux côtes d'Espagne dans la mer du sud: je dirai à la fin de mon journal les raisons qui m'obligent de garder le silence sur ce sujet.

dans cette avenue qui formoit un berceau couvert & conduisoit à une habitation qui me parut plus grande & plus belle que le plus beau château d'aucun Lord d'Angleterre. J'aperçus bientôt dans une contre-allée deux hommes & deux femmes, qui paroissoient prendre le plaisir de la promenade, & un peu plus loin derrière eux cinq ou six hommes qui avoient aussi l'air de se promener. Comme je m'avançois sans empressement & sans embarras, je vis avec un grand plaisir & une grande espérance d'être bien reçu, que je ne donnois à ces habitans qu'un peu d'étonnement sans aucun mélange d'inquiétude. Je crus arriver chez un grand Seigneur d'Angleterre, que je rencontrois à la promenade à la porte de son château, lorsque je vis l'un de ces deux hommes appeller un de ceux qui étoient derrière, qui accourut aussitôt; il me parut recevoir comme un domestique, avec respect, les ordres de son maître.

ROBERTSON. 9

Il vint immédiatement au devant de moi, la tête découverte, me fit une inclination profonde, me parla, & comme il vit bien que je ne l'entendois pas, il me fit signe avec beaucoup de douceur, de le suivre.

Je le suivis avec un empressement mêlé de joie, qu'il me parut observer avec plaisir. Celui dont il exécutoit les ordres, s'étoit arrêté avec sa compagnie, & sembloit m'attendre. Dès que je fus proche de lui, il fit quelques pas au devant de moi comme pour recevoir un étranger de quelque considération; me prenant par la main avec la démonstration d'une joie vive & d'une grande bonté, il me présenta aux deux femmes & à l'autre homme, avec une politesse & un air noble infiniment plus touchant que tout ce que j'avois jamais vu à Londres parmi les Seigneurs qui se piquent le plus de sçavoir vivre. Je fus également bien reçu de ces femmes & de cet homme. Ils se mirent

dans l'instant tous quatre autour de moi, m'examinant & parlant beaucoup, riant assez souvent, les femmes surtout, sans doute de mon maintien, de mon embarras, peut-être de mon vêtement; mais leurs regards, leurs yeux ne me disoient rien que d'obligeant. J'étois pénétré de respect, car le maintien de ces Dames & de ces Messieurs m'en inspiroit infiniment; & transporté de joie & de reconnoissance, je voulus leur en donner des témoignages sensibles en ouvrant mon sac de peau, où étoit mon trésor, pour offrir mes présens. Je présentai tout ce que j'avois aux deux Dames qui examinèrent tout piece par piece sur un banc très-commode qui étoit près de cet endroit, où elles s'affirent pour tout voir plus commodément. Les miroirs me parurent les intéresser plus que tout le reste, qu'elles regardoient avec plus de curiosité que d'affection. Il me sembloit que les deux hommes n'é-

toient occupés qu'à plaisanter les deux Dames , dont la curiosité paroissoit être pour eux un spectacle intéressant. Leurs soins, leurs attentions pour ces Dames me faisoient juger qu'elles étoient leurs femmes , car je leur trouvois trop de réserve & de modestie pour les croire leurs maîtresses. Ces deux Dames d'ailleurs jeunes, bien faites & d'une beauté ravissante , étoient mises très-simplement. Une étoffe légère de soie de diverses couleurs, les couvroit depuis le cou jusques sur les pieds , mais ne laissoit voir que leur taille & leurs mains. Elles n'avoient point de coëffure , ni d'autre ornement à leur tête que leurs cheveux, ce qui me parut une parure bien supérieure à celle de nos plus grandes Dames de Londres. Elles paroissoient n'avoir que vingt ans ; & leurs maris, car ils l'étoient en effet , ne paroissoient pas en avoir plus de vingt-cinq ou trente. Ceux-ci étoient vêtus à peu de chose près comme les Polo-

nois, à l'exception qu'ils n'avoient ni barbe ni moustache, mais de fort beaux cheveux noués par derriere avec un ruban. Leur taille étoit très-avantageuse, leur air doux & très-noble, leur peau blanche comme celle des Européens. Si j'avois jugé par ces quatre personnes de toute la nation, je ne me ferois pas trompé. Les hommes & les femmes chez cette nation nombreuse, sont également bien partagés des dons de la nature, même dans le peuple.

Tant de noblesse & tant de bonté m'annonçoient des Seigneurs du pays, & une grande élévation de sentimens. Je perdis en un moment la haute opinion que j'avois de la supériorité d'un Européen, surtout d'un Anglois, sur les autres nations du monde. Je devins modeste, & même un peu timide. Je me trouvois pauvre, & j'étois honteux intérieurement du peu de valeur de ce que je venois d'offrir. J'aurois bien voulu avoir alors mes dix matelots auprès de moi pour relever

r la présence d'une troupe à mes or-
 es , l'idée peu avantageuse que je
 aignois de donner de ma nation.
 lais ne pouvant ni me faire enten-
 re , ni me retirer brusquement , je
 avois aucun moyen de faire venir
 mon monde. La nuit approchoit ; je
 me résolus à faire accepter mes pré-
 ens , pour me retirer ensuite en de-
 mandant la permission de revenir. Il
 n'étoit bien impossible de prévoir les
 événemens qui suivirent , & les trai-
 temens auxquels j'étois destiné : il fal-
 lut bientôt changer de résolution.

Je m'adressai à celui des deux hom-
 mes qui m'avoit fait appeller , je lui
 montrai les deux Dames qui étoient
 fort occupées des miroirs ; je lui fis
 porter ensuite la vue sur toutes mes
 marchandises qui étoient étalées sur le
 banc , & immédiatement de nouveau
 sur les Dames ; je pris ensuite sa main ,
 en m'inclinant , que je portai sur mon
 cœur , & que je pressai vivement. Je
 fus entendu , & bientôt des Dames

mêmes & de son ami ; il m'embrassa , appella le même homme qu'il avoit envoyé au devant de moi , qui par son ordre remit tout dans le sac qu'il emporta tout de suite au château. Mon présent , accepté de si bonne grace , avoit acquis dans mon idée un nouveau mérite encore par la satisfaction que les Dames s'efforçoient de m'en marquer. Je ne me possédois pas de joie. Dans une espece de transport je m'avisai de parler ; dans l'instant une des Dames fit semblant de se gratter pour se boucher les oreilles. Dès que je m'en aperçus , je parlai Allemand ; l'autre me marqua avec la même politesse , le même déplaisir ; j'en eus moi-même infiniment de leur en avoir causé par mon étourderie. Car je devois bien penser si j'avois réfléchi avant que de parler , qu'on ne pouvoit entendre dans ce pays ni l'Anglois , ni l'Allemand. Cela me fit naître une idée qui répara fort promptement le mal que j'avois fait aux oreilles déli-

ROBERTSON. 15

ates de ces Dames. Je parlai François, je vis que cette langue ne délaisoit point, quoiqu'elle ne fût pas mieux entendue; je m'avisai enfin de parler Italien; je vis que les hommes n'écouloient plus volontiers, & les Dames me marquerent leur joie en frappant des mains; ce qui me fit faire la réflexion que les femmes sont femmes dans tous les mondes. Celles-ci n'entendoient pas plus l'Italien que les trois autres langues, mais l'amour a inventé la langue Italienne, l'a cultivée & perfectionnée; & l'amour étend son empire de l'un à l'autre pôle. J'observai d'ailleurs que la langue Italienne avoit beaucoup de rapport avec la leur. Ils articuloient bien toutes les Syllabes, & leur accent & leur prononciation étoient à peu près les mêmes; ce qui m'a été dans la suite infiniment utile pour apprendre fort promptement leur langue, que j'ai trouvée aussi riche, aussi agréable & aussi facile à apprendre que l'Italien;

Je compris à quelques paroles que dit une des Dames en quittant le banc où elles étoient assises, qu'elle proposoit de quitter la promenade : le même homme que j'avois pris depuis quelques momens pour le maître du château & qui l'étoit en effet, me prit par la main, & me montra de l'autre, de l'air le plus noble & le plus obligeant, le château, où il me fit entendre qu'il vouloit me conduire, & me tint la main assez long-tems pour qu'il me fût également impossible de méconnoître son invitation & de m'y refuser.

En entrant dans un magnifique salon je fus frappé de la beauté de deux autres femmes plus jeunes que les deux premières, mises dans le même goût, avec le même air de propreté & la même modestie, qui vinrent au-devant de nous, embrassèrent avec une grande démonstration de joie le maître de la maison & les deux premières Dames ; elles étoient accompagnées

d'une Dame qui avoit l'air un peu plus âgé que toutes les autres , mais un maintien très-noble, très-décent, à laquelle on marquoit beaucoup d'égards. J'eus encore un nouvel examen à soutenir ici, mais sans aucune importunité & toujours également accompagné, comme le premier, de marques de douceur, de confiance & de bonté.

Les ornemens de l'architecture & de la sculpture régnoient par-tout dans cette maison. Les meubles en étoient très-propres & très-commodes. Quel fut mon étonnement en voyant des glaces de tous côtés, de huit ou dix pieds de hauteur sur trois ou quatre de large ! Je me rappelai alors avec confusion le présent de mes petits miroirs, & la curiosité des Dames, à laquelle je ne pus rien comprendre. J'eus bien plus à rougir encore d'avoir osé leur offrir mes autres bagatelles , lorsqu'on me fit passer dans une autre salle où le souper étoit

servi. Je me crus transporté dans le palais des premiers Pairs de la Grande-Bretagne. C'étoit le même ordre, la même propreté ; un pareil nombre de domestiques pour servir, des sieges commodes : tout me paroissoit à l'Européenne, à cette différence près qui m'éblouit : les plats, les assiettes, les couverts, tous les vases nécessaires étoient d'or, travaillés avec beaucoup d'art, & le linge, d'une toile de coton de la plus grande beauté.

Taumelli, (c'est ainsi que j'entendis nommer le maître de ce palais, qui devenoit incessamment pour moi un palais enchanté, on ajoûtoit à son nom un autre nom que j'ai sçu dans la suite correspondre à celui de Milord, ou Seigneur :) *Taumelli* s'aperçut, car il étoit attentif à tous mes mouvemens, de mon étonnement, & que je marquois la plus grande admiration. Il donna des ordres à un de ses gens qui lui apporta des vases d'ar-

gent , des plats , des assiettes également bien travaillées , & me fit comprendre en me les faisant voir & me montrant en même tems les domestiques , que c'étoit en argent que ceux-ci étoient servis. C'étoit en effet une des grandes distinctions établies entre les maîtres , les domestiques & le peuple.

Je fus bien plus frappé d'admiration lorsque j'osai lever les yeux sur les deux jeunes Dames que je n'avois pas encore vues à la lumière , car il étoit presque nuit lorsque je leur fus présenté dans le salon. Elles avoient également la tête ornée de diamans dont le moindre auroit valu à Londres plus de deux mille pieces. Celle que je pris pour l'aînée , avoit une bague d'un seul gros diamant d'une grande beauté , & l'autre portoit à son doigt un rubis à peu près de pareille grosseur. Je me crus chez une nation livrée à l'excès du plus grand luxe. J'étois dans une grande erreur , il n'y

avoit pas plus de luxe dans l'usage de cette vaisselle d'or & d'argent qu'il y en a à Londres dans l'usage de la vaisselle d'étain de Cornouaille ; & cette quantité de diamans qui ornoient la tête de ces deux jeunes femmes, n'étoient pas plus un luxe dans ce pays que le sont dans le printems à Tumbridge les fleurs cueillies dans la prairie, dont se pare une bergere. Ces deux femmes me parurent encore plus belles à la clarté d'un grand nombre de bougies qui éclairaient la salle, & si j'avois eu une pomme à donner à la beauté, je l'aurois partagée en deux. Je me trompois pourtant ; je ne consultois pas mon cœur qui bientôt se laissa enchaîner par l'une des deux pour toujours.

J'étois trop occupé pour me livrer au plaisir de la table. Le souper étoit propre, de bon goût, mais frugal, du gibier excellent, mais en petite quantité, de la volaille de même & des légumes. On servit un dessert com-

posé de toute sorte de fruits exquis ; & trois corbeilles d'or remplies d'Ananas, de Citrons & d'Oranges, repandoient dans la salle le parfum le plus agréable. Ces trois corbeilles n'étoient là que pour l'agrément ; car on n'y toucha point. Le Seigneur Taumelli ainsi que les Dames m'offroient de tout, avec des graces & un air noble qui m'enchantoit. C'étoit à qui marqueroit plus de gayeté, & de cette gayeté honnête qui fait les délices de la société ; je croyois la partager avec eux, tant elle me paroissoit naturelle.

Je fis entendre enfin au Seigneur Taumelli qu'il étoit tems que j'allasse rejoindre mes gens ; ce qui me fut refusé, mais d'une maniere si obligeante, que je fus contraint de penser qu'il ne me refusoit de m'y faire conduire, que par la crainte que je ne fusse exposé à errer inutilement pendant toute la nuit. J'insistai, mais voyant que mon dessein l'affligeoit, je

cédai à ses instances, je restai. Dès qu'il se crut assuré de ma résolution, il me prit par la main, me conduisit dans une chambre, où il me laissa avec un de ses domestiques, après m'avoir embrassé. Le domestique prépara le lit qui étoit très-beau, aussi propre & aussi bon que ceux des premières maisons de Londres, & me montra sur un des sieges de la chambre, des habits de soie à l'usage du pays, voulant me faire entendre que j'étois le maître de m'en servir, & se retira.

Il étoit onze heures du soir : j'avois besoin de prendre du repos, mais bien plus encore de réfléchir sur le pays où je me trouvois, sur tout ce que j'en avois déjà vu, sur les espérances que je pouvois en concevoir & sur ce que j'avois à faire. L'accès facile, humain, aimable, que j'avois trouvé dans les premiers habitans que le hazard m'avoit fait rencontrer, la beauté de leur figure, la propreté de leur

demeure ; la recherche de leurs ameublemens , de leurs vêtemens , leur façon de vivre polie , honnête entre eux & à l'égard d'un étranger ; leur douceur , leur air noble & toujours gai ; le nombre de leurs domestiques ; tout me paroissoit supérieur à ce qu'on pouvoit trouver dans les palais de nos Princes Européens. Je ne voyois partout que des preuves de bonne éducation , de bonnes loix , de bonnes mœurs , & une bonté de cœur & de caractère que l'éducation & les meilleures loix Européennes ne donnent point. Le service de la table , les portes , les fenêtres , les serrures , la construction du château & sa distribution intérieure , des pendules , des montres , des glaces plus grandes que les nôtres , les diverses étoffes de soie que portoient les maîtres , & celles de coton ou mélangées de soie & de coton , toutes de diverses couleurs très-vives & d'un beau dessin , dont les domestiques étoient vêtus , m'an-

noncoient le séjour des arts portés à leur plus haut degré de perfection ; & des pierreries si belles , en si grande quantité sur la tête des jeunes femmes , l'or répandu par-tout avec profusion , m'affuroient que j'étois dans le pays le plus riche de l'univers.

J'étois tenté quelquefois de prendre pour un rêve ce que je venois de voir. Si j'avois cru aux forciers, comme c'étoit la mode alors en Europe, même parmi les Grands, j'aurois pris tout ce qui venoit de m'arriver, pour une illusion dans laquelle quelque génie aérien m'avoit transporté & m'entretenoit pour son plaisir ; mais j'étois trop frappé, pour me laisser aller à cette idée, d'une réalité dans laquelle je ne voyois tant de merveilleux, que parce que j'insistois trop sur la comparaison de ces habitans, de leur demeure & de leurs mœurs, avec ma patrie, à laquelle je ne croyois pas qu'aucune nation pût se comparer. Pour réfléchir avec plus de jugement, pour
mieux

mieux connoître les mœurs & les usages des habitans de cette terre, & sçavoir en profiter, je commençai par rejeter ici cette bonne opinion que tout le monde porte avec soi dans les pays étrangers, & surtout nous autres Anglois.

Ces habitans sont doux & honnêtes, car leur politesse, surtout à mon égard, ne pouvoit être que l'expression du sentiment, de la bonté de l'ame; & cette douceur, disois-je, est sans doute une qualité naturelle à l'homme, qu'il ne perd ensuite que par le vice de son éducation. Car l'homme ne vient point au monde avec un poignard à la main. L'or & les pierreries sont des productions de la nature, ainsi que la soie, les glaces & les teintures, ou les drogues qui servent à les former; c'est dans son sein que tous les arts ont leur véritable source; c'est la nature qui les développe, qui nous enseigne les différens moyens de tourner toutes ses

productions à nos usages ; & à nous rendre, par le meilleur emploi possible de ses présens, la vie plus commode & plus agréable. Pourquoi les arts, toutes les connoissances utiles, les sciences mêmes, n'auroient-elles pas fait les mêmes progrès dans ce continent, qu'en Angleterre ? Les terres inconnues ne sont-elles habitées que par des hommes farouches, sauvages ou féroces ? Et seroit-il impossible de trouver quelque partie de la terre, habitée par des hommes meilleurs que les Européens ? Mais comment concilier ici des mœurs si douces, qui annoncent presque toutes les vertus, avec le luxe excessif que je voyois ? Le luxe n'est-il pas le pere de tous les vices, le destructeur des mœurs & des empires ? On verra dans la suite que j'aurois été dans une grande erreur, si j'avois pris tout ce que j'avois vu & ce que je devois voir encore, pour le luxe qui corrompt les mœurs. Je m'endormis enfin, ce-

pendant avec un peu d'inquiétude pour ma barque que j'avois quittée à cinq heures, & à laquelle j'avois un peu trop négligé de donner de mes nouvelles, bien résolu de la rejoindre le lendemain de bon matin.

Je dormis jusqu'à huit heures. Dès que je fus hors du lit, un domestique qui étoit à la porte de ma chambre attendant mon lever, entra, me montra de nouveau les habits à l'usage du pays qu'on m'avoit préparés, & du linge blanc. J'acceptai le linge, & pendant que je m'habillois, le domestique alla avertir son maître, & chercher le déjeuner. Il revint bientôt, & plaça sur une table plusieurs vases d'or de différentes formes, des tasses & des soucoupes d'une terre cuite ou vitrifiée, déjà connue en Europe sous le nom de porcelaine de la Chine, mais infiniment plus belles par leur forme, le dessein & la vivacité des couleurs. Dans l'un des vases d'or étoit du thé dont on avoit déjà apporté l'usage de

la Chine en Angleterre, & dans l'autre du café, dont le commerce du Levant avoit encore introduit l'usage depuis peu. Un autre vase contenoit du lait, & un autre du sucre blanc comme la neige. Le Seigneur Tammelli entra immédiatement & me présenta successivement du thé, du café & du lait. Je pris du thé & du café au lait, l'un & l'autre d'un degré d'excellence inconnu en Europe.

Le déjeuner fini, le Seigneur Tammelli qui se doutoit bien de mon inquiétude, me prit par la main pour sortir en me montrant le côté de la rivière; il me parut curieux de voir ma barque & mon équipage, & désira de m'accompagner. Nous nous mimes en marche, suivis de plusieurs de ses gens, par son ordre, ou attirés par la curiosité. La chaleur n'étoit point trop grande, nous marchions d'ailleurs presque toujours sous des berceaux de verdure. Nous cherchions envain des yeux ma barque,

nous ne la découvrimes point ; nous arrivâmes enfin , après une heure de marche , auprès de l'arbre où je l'avois fait amarrer dans une petite anse. Elle étoit partie. Je ne pus m'empêcher d'en montrer la plus grande inquiétude , & pendant que je promenois ma vue de tous côtés sur l'embouchure de la rivière , le Seigneur Taumelli regardoit autour de l'arbre où je l'avois fait arrêter , comme à celui auquel la barque avoit été amarée. Il me tira par le bras , & me fit remarquer une boîte de fer-blanc sur un petit tas de pierres au pied du même arbre. J'ouvris cette boîte , qui par l'événement ne fut pas pour moi la boîte de Pandore : j'y trouvai un papier écrit contenant ce qui suit :

Après vous avoir inutilement cherché le long de cette rivière hier au soir & ce matin , la crainte que vous ne soyez retenu par violence , de n'être pas assez forts pour nous engager plus avant dans le pays , & enfin la nécessité de conserver des vivres

30 VOYAGE DE

pour notre retour, nous ont déterminés à remettre à la voile & à aller rejoindre le Chevalier Drake dans l'espérance de le porter sans peine à venir avec ses vaisseaux à l'embouchure de cette rivière, & voir un pays dont l'aspect est si beau, l'accès si facile, que nous croyons bien habité & riche. Ainsi nous comptons vous revoir bientôt & former ici quelque heureux établissement, si les habitans sont doux & traitables.

J'eus un déplaisir bien sensible du parti précipité que mes gens avoient pris ; c'étoit ma faute ; je ne devois pas laisser passer la journée entière sans leur donner de mes nouvelles. Le Seigneur Taumelli m'avoit fait boire tout d'abord dans la coupe de Circé ; & j'avois ensuite entendu le chant des Syrenes. Ce furent-là mes premières réflexions. Je me livrois à l'inquiétude & à la plus grande tristesse, lorsque les soins & les caresses du Seigneur Taumelli me firent espérer que sans être aussi sage qu'Ulysse, je serois

plus heureux. En effet je devois passer mes jours dans le plus beau de tous les pays, le plus riche, le plus fertile, sous le plus beau ciel, le plus beau climat, chez la nation la plus aimable, chez une nation qui jouissoit de tout ce qu'on a dit du siècle d'or; & pour comble de félicité, je devois être bientôt & pour toujours l'amant & l'époux de l'une des Syrenes qui m'avoient enchanté, & précisément de celle qui m'avoit fait une impression que je n'avois pas eu le tems de démêler encore.

Le Seigneur Taumelli voulut sçavoir ce que portoit l'écrit trouvé dans la boîte. Il m'avoit marqué de l'étonnement en voyant sur ce papier de l'écriture. Il n'étoit pas surpris de l'usage que mes gens en avoient fait pour m'instruire de leur départ, mais de ce que nous en connoissions l'usage qui lui étoit fort familier, ainsi qu'à toute sa nation. Je m'efforçai de lui faire entendre qu'ils étoient allés re-

joindre le Chevalier Drake qui commandoit deux vaisseaux ; qu'il avoit relâché à une côte inconnue , d'où il m'avoit envoyé à la découverte ; que j'étois le premier commandant après lui ; & que mes gens me marquoient qu'ils reviendroient bientôt avec lui & ses deux vaisseaux dans cette rivière : ce qui n'arriva pas cependant. J'ai appris dans la suite que le Chevalier Drake après avoir attendu le retour de ma barque plus de quinze jours au-delà du terme prescrit , & manquant de vivres , étoit parti pour le nord de l'Amérique , où il comptoit trouver des établissemens Anglois , se radouber & prendre des vivres ; qu'il avoit relâché à l'isle de Rounoaque à l'embouchure de la Rivière d'Albemarle au nord de la Caroline , où les Anglois envoyés par le Chevalier Raleigh avoient commencé un établissement dont la plupart des habitans revinrent en Angleterre avec le Chevalier Drake ; & qu'il

qu'il avoit nommé *Terre indéfinie*, l'endroit des côtes des Terres Australes où je l'avois quitté.

Nous revinmes au château où nous trouvâmes les Dames occupées d'un déjeuner semblable à celui qu'on nous avoit servi : toutes étoient vêtues de même que la veille, à l'exception des diamans que les jeunes n'avoient pas mis à leur coëffure. Je vis régner le même enjouement, & je crus recevoir encore un meilleur accueil sur quelques mots que dit en entrant le Seigneur Taumelli. Sans doute que touché de ma tristesse, on s'attachoit à la dissiper par de nouvelles attertions. Il me sembloit qu'on se disputoit à qui prendroit le soin particulier de m'apprendre la langue. Je m'occupois moi-même dans ce moment des moyens que je pourrois employer pour y parvenir promptement sans importuner mes hôtes. Je témoignai l'envie que j'avois de parler, & dès cet instant je reçus une première leçon

de Madame Taumelli, qui me nomma dans un ordre exact, le château, toutes ses parties, tous les meubles de la maison; & comme elle se douta bien que ce seroit trop charger ma mémoire en peu de tems, si elle continuoit ainsi avec la même rapidité, car les Australiennes sont fort vives, elle fit apporter une écritoire & du papier. Autre surprise pour moi! quoique ce papier ne ressemblât point au notre, il étoit fort blanc & fort propre. J'écrivis tous les noms qu'elle me donna, & elle eut la patience de m'en faire écrire une très-grande quantité. Comme je les répétois tous tout de suite sans voir le papier où je les avois écrits, le Seigneur Taumelli & les autres Dames se mirent à m'en dicter aussi, que je retins avec la même facilité, en sorte que je commençai dès-lors à entrer pour quelque chose dans la conversation. Le Seigneur Taumelli me dicta ensuite les noms des autres Dames, dont la plus

âgée étoit sa mere , qui la veille avoit accompagné dans une fête de village ses deux filles , dont l'aînée se nommoit *Léna* & la cadette *Lilie* ; c'étoit-là toute la famille du Seigneur Taumelli. L'étranger s'appelloit le Seigneur Mindoni , & l'autre Dame étoit sa femme. Cet exercice , dont je vis qu'on se faisoit un amusement , dura assez long-tems. Le Seigneur Taumelli y mit fin en me prenant par la main. Il me fit voir tous les dedans du château , où tout étoit distribué & meublé comme ce que j'en avois déjà vu , & où il y avoit de quoi loger un monde infini. Il me conduisit ensuite dans les jardins où nous trouvâmes les Dames que nous allâmes joindre. On fit quelques tours dans un bois d'Orangers & de Citroniers , & nous parcourûmes ensuite assez vite des bosquets , des gazons , les bords d'un ruisseau , enfin une promenade où l'art avoit respecté l'aimable variété des productions de la na-

ture. Chaque objet m'attiroit de nouvelles leçons de mes charmans maîtres de langue. *Léna* qui m'observoit plus que les autres , me crut déjà assez sçavant pour me demander si j'étois content de tout ce que je voyois. Le regard le plus intéressant que j'eusse encore éprouvé , qui accompagna sa demande , m'interdit un moment. Elle m'a dit bien des fois depuis qu'elle avoit lu dans mon embarras l'envie extrême que j'avois de lui faire une réponse obligeante. Je lui répondis quelques mots de sa langue , qui mêlés de quelques mots Italiens & de quelques signes lui firent entendre que j'étois également enchanté des bontés qu'on avoit pour moi , de la beauté , de la richesse du château , & de tout le pays que je voyois.

On rentra pour se mettre à table. Le dîner fut servi à-peu-près dans le même goût que le souper , également frugal : il y régna la même gayeté & la même liberté ; & quoique le vin

fût excellent, on en buvoit fort peu avec beaucoup d'eau. On m'offrit du vin pur que je refusai. J'étois heureusement fort sobre de mon naturel, ce que j'ai appris dans la suite qu'on avoit observé avec plaisir.

Après le dîner on s'occupa pendant quelque tems d'un jeu qui ressemble infiniment à notre jeu d'échets. Je le compris par cette raison fort promptement, & *Léna* qui s'en aperçut la première me fit une espee de défi que j'acceptai avec empressement. Je ne voulois pas gagner, mais comme elle sçavoit le jeu un peu mieux que moi, elle eut malgré moi la complaisance de perdre ; complaisance, que je lui aurois tendrement reprochée, s'il m'eût été aussi facile de m'exprimer, que de m'en appercevoir. Elle m'a avoué depuis qu'indépendamment du plaisir qu'elle avoit à contribuer à dissiper ma tristesse, elle vouloit augmenter encore l'idée qu'on avoit déjà de mon intelligence, & qu'elle

commençoit à prendre beaucoup d'intérêt dans la bonne opinion qu'on avoit conçue de moi.

Son pere croyant en effet que je devois ma victoire à ma supériorité, m'en parut charmé. Il en fit des plaisanteries à sa fille, qu'elle soutenoit avec des graces, qui excitoient son pere à les continuer; ce qui engagea entre elle & moi un nouveau défi dont tout le monde voulut être spectateur. Pour le coup devenu plus sçavant par la leçon que je venois de recevoir, je perdis & je remportai ainsi sur *Léna* une victoire secrette d'autant plus chere qu'elle seule en reconnut le prix, en m'assurant par un coup d'œil qu'elle sçavoit bien que j'avois voulu perdre. La plaisanterie finit avec le jeu. On sortit d'un côté opposé à la riviere, qui étoit cependant la plus belle promenade de l'univers; mais on me fit entendre qu'on ne vouloit pas renouveler ma tristesse par la vue de l'endroit où

j'avois perdu ma barque.

La promenade fut poussée fort loin dans un paysage charmant. De tous côtés on a sans cesse sous les yeux tout ce que la nature a de plus intéressant. On étoit toujours occupé du soin de m'apprendre la langue. L'empressement de nous entendre étoit réciproque. S'il étoit naturel qu'on voulût sçavoir ce que c'étoit que ma nation, mon pays, les raisons qui m'avoient engagé à le quitter, il ne l'étoit pas moins pour moi de connoître la source de tant de richesses, & la source mille fois plus intéressante encore, de la vertu, de la douceur de mœurs & de caractère, du vrai bonheur enfin que je voyois régner dans ce monde inconnu à tous les autres mondes. A quoi je dois ajouter encore l'impatience que j'avois de donner à mes respectables hôtes des preuves de ma sensibilité & de ma reconnoissance. Enfin mon envie d'entendre & de connoître la charmante *Léna* étoit extrê-

me. De si puissans motifs joints à l'usage que j'avois de plusieurs langues, & à la facilité de la prononciation de celle-ci, me mirent bientôt en état de la lire. Je me trouvai assez fort quelques jours après pour l'entreprendre. Il fallut d'abord connoître les lettres, ce que j'appris promptement, parcequ'elles sont presque toutes semblables aux nôtres. *Léna*, l'aimable *Léna*, se donnoit souvent la peine de me faire lire & de me faire comprendre ce que je lisois. La seule envie que j'avois de la remercier de ses soins, me faisoit faire des progrès si rapides que j'en étois surpris moi-même. Je parlai enfin en moins d'un mois la langue des Australiens avec autant de facilité que j'avois parlé le François & l'Italien. Je n'avois pas attendu tout ce tems-là pour exprimer à la Dame & au Seigneur Taumelli toute la reconnoissance dont j'étois pénétré, & le desir extrême que j'avois de passer ma vie auprès

d'eux. Ils me voyoient vêtu comme eux avec plaisir. J'avois accepté les habits qu'on m'avoit offerts. Je faisois leurs goûts, j'imitois leur complaisance & leur douceur. Je devenois Australien. Mais ce ne fut qu'au bout d'un mois d'étude & d'application, que je me trouvai en état d'entrer dans tous les détails qu'exigeoit la connoissance des productions du pays, de son commerce, de son industrie, des mœurs de ses habitans, de leur gouvernement, de leurs loix, & enfin de la source du bonheur singulier dont je les voyois jouir, & que je commençois de partager.

Le Seigneur Taumelli m'avoit déjà marqué quelque curiosité sur mon origine, ma patrie & mes voyages; je n'avois osé le satisfaire, jusques à ce que je me visse assuré d'une grande facilité de parler. La maison avoit été d'ailleurs presque toujours remplie de Dames & de Seigneurs du voisinage. Il y a long-tems, me dit-

il un jour que nous nous trouvâmes seuls avec sa mere, sa femme & ses deux filles sous ce même berceau où nous nous étions vus la premiere fois, que je desiré de vous ouvrir mon cœur. Votre taille, votre air de noblesse & de douceur, votre jeunesse, car nous ne vous avons donné que vingt-cinq ans au plus, (en effet c'étoit mon âge), & sur-tout la sensibilité de votre cœur, de toutes les qualités de l'homme celle qui nous est la plus chere, nous plurent infiniment dans le peu de tems que nous vous vîmes pour la premiere fois en cet endroit. Vous êtes bien sûr maintenant que c'étoit-là le prix que nous mîmes à vos présens; & l'attention que nos Dames donnerent à vos miroirs n'avoit d'autre raison que le plaisir & la surprise de se voir si prodigieusement petites avec une égale ressemblance; parceque nous ignorions l'usage de glaces de cette extrême petitesse. D'ailleurs nous vîmes

par vos présens, que vous étiez d'une nation qui connoît les arts & le commerce, & qui a par conséquent des mœurs & de l'humanité. Ne soyez pas surpris de ce que nous vous avons bien accueilli d'abord. Nous n'avons point d'esclaves ; nous avons même l'esclavage en horreur ; c'est une loi sacrée pour nous que tout homme qui entre dans les limites de notre Empire, est libre, & par-tout il trouve les douceurs de l'hospitalité. Si vous étiez arrivé dans toute autre maison, vous y auriez reçu le même accueil que chez moi, & vous seriez le maître d'y passer la vie, comme vous l'êtes de la passer avec moi. Il n'en eût pas été de même si vous étiez arrivé avec une troupe armée, avec les seules apparences de quelque dessein de conquête ou de violence. Dans l'instant des forces supérieures vous auroient promptement repoussé ; quoique les grandes forces de l'Empire ne soient point établies de ce côté. Nous

n'avons de défense établie que du côté de l'Est, du Nord & de l'Ouest : car on n'a point de mémoire qu'il soit arrivé personne par la mer du Sud. Cette mer, quoique très-paisible, ne nous a paru fréquentée par aucune nation, jusqu'à ce jour. Vous êtes le premier qui êtes arrivé ici par cette rivière ; c'est ce qui nous a causé le plus grand étonnement, & nous a fait croire que vous n'êtes d'aucune des nations que nous connoissons. Notre curiosité en est devenue d'autant plus vive, que nous sommes généralement dans l'idée par les connoissances que nous avons de l'Astronomie & de la forme de la terre, que la mer que nous voyons au midi nous sépare d'une autre partie du monde qui nous est inconnue, & qui doit être aussi grande que celle que nous habitons. Cette curiosité cependant se borne à connoître de plus en plus l'immensité des ouvrages de la nature, sans aucune ambition de rien ajouter à ce que nous

Possédons, qui suffit à notre félicité.

Après vous avoir entendu parler différentes langues, nous n'avons plus douté que vous ne soyez un habitant de ce monde inconnu. Nous n'avons d'ailleurs remarqué en vous aucun des vices, aucun des défauts & des ridicules que nous voyons chez toutes les nations qui nous entourent & qui fréquentent les limites de notre Empire. Par cette raison, après avoir obtenu de nous les soins, les égards & tout ce que nous devons à nos semblables, vous avez promptement acquis notre estime, notre confiance & notre amitié. Ma mere, ma femme, mes filles, nous sommes tous d'accord; nous avons conçu pour vous les mêmes sentimens. Ne croyez pas que ce soit-là l'ouvrage du hazard; c'est celui d'une mûre réflexion. J'ai voulu vous traiter comme mon fils, comme un second moi-même, & malgré ma prévention en votre faveur, cet engagement intéressoit trop mon repos, celui

de ma famille, votre propre bonheur & enfin l'avantage de l'État, pour m'en rapporter à mes seules lumieres & à celles de ma mere, de ma femme & de mes filles. J'ai appelé mes voisins, je les ai priés de vous observer, & tous ont pensé unanimement comme nous, que vous n'êtes d'aucune des nations de notre monde, & que vous êtes digne d'être de la notre par l'aménité de vos mœurs, par votre franchise & par la sensibilité de votre cœur. Voilà la raison pour laquelle vous avez vu pendant un mois notre maison pleine d'étrangers. J'étois bien-aise en même tems que vous commençassiez à connoître notre nation.

Je ne crois pas que vous vous flattiez du retour de vos gens, ni de l'arrivée de Drake; mais si le hazard qui vous a conduit ici, l'y faisoit aborder un jour, j'espère que l'amitié à laquelle vous paroissez si sensible, vous retiendrait parmi nous; & que vous pourriez même engager vos compa-

tristes à suivre votre exemple. Mais c'est un événement que je ne crois pas possible, ainsi il seroit inutile de vouloir le prévoir. Ici le Seigneur Taumelli s'arrêta comme pour respirer un moment.

Ce discours étoit prononcé d'un ton si noble, si touchant, que j'avois de la peine à retenir des larmes qu'une joie mêlée de tendresse excitoit malgré moi. Toutes les femmes avoient les yeux attachés sur moi. J'entendis Madame Taumelli qui disoit à voix basse à sa belle-mère : il lui ressemble autant par le cœur & l'esprit que par la figure : c'est en tout son portrait ; c'est lui-même.

Oui, reprit le Seigneur Taumelli qui l'avoit aussi entendue, c'est lui-même, du moins j'espère qu'il nous en tiendra lieu, & qu'il suppléera à la seule chose qui manquoit au bonheur de notre vie. Apprenez donc, jeune Etranger, que j'avois un fils de votre âge, auquel vous ressemblez si

parfaitement de figure , d'esprit & de caractère, que si vous eussiez parlé notre langue & connu nos usages, il m'eût été impossible à moi-même de vous distinguer. Je le perdis ce fils, il y a plusieurs années, dans un combat contre les Nordaliens, où nous étions ensemble. Il eut le bonheur de mourir les armes à la main pour la défense de sa patrie. Il fut tué à côté de moi par la perfidie d'un ennemi qui lui avoit demandé quartier, car la victoire étoit décidée pour nous. Cet assassin fut mis en pièces par nos gens, pendant que je tenois mon fils dans mes bras, & que je recevois sur ma bouche son dernier soupir. Ce fut ainsi que la générosité d'un Australien fut payée par un crime dont nous n'avons jamais vu d'exemple que chez les nations étrangères. L'intérêt, la gloire de notre nation & les honneurs publics qu'elle rend à ceux qui meurent en la défendant, ainsi qu'à leur famille, sont pour

pour nous de grands motifs de consolation ; mais cependant impuissans pour effacer l'amertume qu'une si grande perte répand sur la vie d'un pere. Nous n'entreprenons point de faire taire la nature , & notre fermeté se borne à une respectueuse soumission aux événemens dont nous ignorons la première cause. Nous trouvons une consolation plus vraie & plus douce dans l'adoption d'un enfant étranger, lorsqu'un pere est assez heureux pour trouver un enfant libre, & selon son cœur. Vous voyez à-présent, jeune Etranger, quelle place je vous offre dans le mien.

Mes larmes furent ma première réponse , j'en arrosai ses mains sur lesquelles je m'étois jetté avec précipitation ; il me tenoit les bras , & nous nous tinmes un moment embrassés sans pouvoir parler. Le Seigneur Taumelli adressa ensuite la parole à sa mere & à sa femme : je vous donne un fils que vous avez désiré autant que

moi ; la bonté de son caractère vous assure de sa tendresse & de son respect ; & à vous, mes filles, je vous donne un frere pour lequel je vous ai déjà vu un grand fonds d'estime & d'amitié. Puisqu'il a traversé une vaste étendue de mers inconnues , qui sépare son monde du notre , il a nécessairement un grand courage qui le rend digne d'entrer dans l'Ordre des Australiens, dont le premier & le plus important devoir est d'être toujours prêt à exposer sa vie pour la défense de l'Empire. O mon fils, vous venez de reconnoître votre pere dans mes bras, vous avez répondu à sa tendresse, reconnoissez vos deux meres & vos sœurs à leurs larmes, que la tendresse & la joie leur font répandre. Les miennes couloient abondamment & me tenoient lieu des paroles qu'elles ne me permettoient pas de prononcer. Je voulus me jeter à leurs pieds. Je fus arrêté par leurs embrassemens mêlés de larmes de tendresse & de joie. Là

scène étoit pour moi trop touchante & trop intéressante , pour qu'il me fût possible de parler. Toute la compagnie s'assit sur le même banc où j'avois offert mes présens, & après nous être un peu remis ; on voulut avoir une idée de mon monde , de ma patrie , de ma naissance & de mes voyages.

Je ne sçais point encore, leur dis-je, l'étendue de votre monde, tout-à-fait inconnu au notre , dont il est totalement séparé par une étendue de mer dont la majeure partie est aussi peu connue. Le monde d'où je viens est divisé en quatre parties, dont trois, l'Europe, l'Afrique & l'Asie, ne forment qu'un seul continent. L'Amérique que nous appellons le Nouveau-Monde, parce qu'on l'a découverte depuis peu, a paru jusqu'à présent séparée par des mers, des trois autres parties. Nous ne connoissons pas l'intérieur de l'Afrique & encore moins celui de l'Amérique. Quelques na-

tions de l'Europe communiquent & font le commerce par la navigation avec ces quatre parties de leur monde, & forment sans cesse des établissemens aux côtes de l'Afrique, de l'Asie & de l'Amérique. Vous pouvez vous former une idée de l'étendue de ce monde par le tems que les vaisseaux de l'Europe employent à se rendre à l'autre extrémité. Il leur faut ordinairement six mois, ce qui fait environ six mille lieues de chemin (a); & je crois que votre monde est à plus de trois mille lieues du mien; il est certain que j'ai fait plus de cinq mille cinq cens lieues pour arriver ici. Car je suis né en Angleterre, l'un des Royaumes de l'Europe qui en est le plus éloigné. Ce Royaume est une île à peu de distance du continent. Les Européens sont supérieurs aux nations des trois autres parties du mon-

(a) Les Australiens comptent les distances par une mesure qui est l'équivalent d'une lieue commune.

de connu , par leur génie , par les sciences , par les arts , par leurs forces & par la liberté ; & parmi les nations de l'Europe , les Anglois se mettent au premier rang. C'est en effet la nation qui connoît le mieux les droits de la liberté , la plus sçavante , la plus puissante en mer ; & elle veut devenir la plus riche dans les trois autres parties du monde. Le peuple ne vit avec un peu d'aïssance que par un travail très-pénible qu'exige la culture d'une terre presque par-tout naturellement ingrate , ou par un exercice continuel des arts mécaniques. C'est cependant le peuple de l'Europe le plus heureux. Les grands vivent , avec plus de commodités , des fruits que produisent leurs terres cultivées par le peuple. Les autres habitans imitent les Seigneurs , & deviennent souvent des Seigneurs eux-mêmes par des richesses acquises dans le commerce. Les freres cadets de ces Seigneurs sont pauvres , & comme tels ,

obligés de s'adonner au commerce. Je me suis trouvé du nombre de ces cadets qui doivent suppléer par leur travail & leur mérite personnel à l'usage injuste qui donne à leur aîné tous les biens de la famille. Je leur fis ensuite le récit de mon voyage jusques au moment où j'avois eû le bonheur de les rencontrer. On m'avoit écouté avec beaucoup d'attention ; mais on ne me fit aucune question. Le Seigneur Taumelli me dit seulement qu'il en avoit beaucoup à me faire , qu'il réservoir pour un autre tems.

Dès ce moment je me crus dans le sein de ma propre famille. Le Seigneur Taumelli me dit que je pouvois ordonner & demander tout ce que je voudrois. Je lui répondis que je n'avois rien à ordonner & que je ne desirois d'autre chose que d'être digne des faveurs dont j'étois comblé. Je ne demandois rien en effet , & je n'avois besoin de rien , que d'être instruit des loix & des usages du pays pour

répondre en les observant avec exactitude , à l'idée qu'on s'étoit faite de moi. Le Seigneur Taumelli devoit me les apprendre ; c'étoit son projet, il me le dit, & m'assigna pour l'exécuter méthodiquement, une heure le matin & une heure l'après-midi.

Ce n'étoit là encore qu'une partie de mon bonheur. J'étois enyvré d'une passion naissante ; mon cœur s'étoit ouvert aux premiers feux de l'amour ; ses douces illusions me faisoient un nouvel univers de délices & de jouissance ; j'aimois un objet également aimable par son caractère & par sa personne. Je me croyois assez aimé pour nourrir la plus douce espérance. Je me livrois avec confiance au plus charmant délire, sans autre inquiétude que celle qui accompagne toujours l'espoir du bonheur. Mes conversations avec Léna devenoient plus fréquentes ; cependant je n'obtenois pas l'aveu que je demandois. La modestie de Léna augmentoit mon

respect & mon estime sans m'étonner. Sans doute , lui dis-je un jour , que l'usage est ici le même que dans mon pays , où ce sont les peres qui marient les enfans. Permettez-moi de solliciter le consentement de vos parens , c'est une grace que les bontés dont ils m'ont comblé , me font espérer. Mais non , ajoutai-je avec tristesse , je serois trop heureux , il n'est point de bonheur parfait : ma passion m'aveugle & m'empêche de m'apercevoir qu'un étranger sans fortune n'est pas digne de la main de l'aimable Léna. Vous êtes , répliqua-t-elle avec douceur , dans deux grandes erreurs Nos usages sont différens des vôtres. Nous respectons comme chez vous nos parens , mais les filles ne dépendent que d'elles-mêmes pour le choix d'un époux ; les garçons jouissent de la même liberté pour le choix d'une femme. Il est vrai qu'il n'y a point d'exemple d'abus de cette liberté , & l'on ne voit point d'enfans s'engager sans
avoir

avoir consulté leurs parens. La seule loi qu'on observe rigoureusement, est que les cadets ne se marient jamais avant les aînés. C'est pour cela que ma sœur qui s'est engagée avec le fils du Seigneur Mindoni, attend pour l'épouser, que je sois mariée, ou que j'aye renoncé au mariage. Les richesses n'entrent pour rien dans nos engagements, il n'en est fait aucune mention. Dans l'ordre que nous occupons dans l'Empire, dont aucune raison ne pourroit nous autoriser de sortir par des mariages, nous ne connoissons de trésor que la noblesse de l'ame. C'est-là la fortune que nous recherchons, & le seul bien qui touche nos cœurs. Ne vous allarmez donc point, vous serez heureux, vous êtes digne de l'être; j'ai fait mon choix dans le même moment que mon pere vous a adopté, & il l'a approuvé. Mais ce n'est pas assez pour autoriser notre union; il faut encore que votre adoption devienne celle de l'Etat. M

faut que l'Etat vous reconnoisse pour citoyen du premier Ordre. Mon pere a envoyé sa déclaration de votre adoption pour être inscrite dans le livre public , & il recevra incessamment le décret par lequel vous serez reconnu membre de l'Etat. Ce sera en vous le remettant que mon pere vous annoncera qu'il aprouve mon choix. Attendez ce moment dans le silence, & jugez à-présent des progrès que vous avez faits dans mon cœur.

J'allois me livrer aux transports de la joie la plus vive , lorsque nous fumes interrompus par l'arrivée du Seigneur Mindoni, de sa femme & de son fils, que je n'avois point encore vu. Ils étoient instruits de mon adoption, & ne doutoient point qu'elle ne fût bientôt suivie de notre mariage, qu'ils attendoient impatiemment parce qu'ils désiroient vivement de voir accomplir celui de leur fils avec la Sœur de Léna. Ce jeune homme me parut bien digne d'elle. Je liai bientôt avec

lui une grande amitié, dont notre alliance resserra ensuite les nœuds.

Le Seigneur Taumelli n'avoit cependant pas oublié qu'il devoit me faire beaucoup de questions sur les mœurs & le gouvernement de ma patrie, & le projet de m'instruire des loix & des usages de sa nation. Je vivois avec lui & avec sa famille dans la plus grande intimité ; chaque jour augmentoit mon amitié, mon estime & mon respect ; & j'attendois avec une impatience mêlée d'une extrême curiosité, le moment d'apprendre la source de cette opulence égale partout ; car tous les Seigneurs que je connoissois déjà, vivoient de même, &, ce qui m'étonnoit encore davantage, les cultivateurs, les artisans, livrés à un travail facile & modéré, qui paroissoit pour eux plutôt un amusement qu'une occupation pénible, menaient une vie douce & tranquille, ils ne manquoient d'aucune des commodités de la vie ; l'innocence & la

joie régnoient parmi eux ; le peuple en un mot étoit parfaitement heureux. Tous me paroissoient voir l'or, l'argent, & les richesses qu'ils représentent, avec une égale indifférence. J'aurois inutilement cherché parmi ces habitans un seul exemple de cette orgueilleuse misantropie, de cette aigreur contre les riches & les heureux du monde, qui empoisonne la vie de tant de gens en Europe : ils étoient tous également heureux : le travail même faisoit partie de leur bonheur, parceque l'habitude leur en avoit fait un besoin naturel. Je ne pouvois concevoir qu'elle espece de gouvernement, & quelles sortes de loix avoient établi une balance si heureuse entre le peuple & l'ordre des Seigneurs ; & ce qui me surprenoit bien plus encore, entre toutes les fortunes particulieres des Seigneurs, des cultivateurs & des artisans ; & par quel moyen cette balance pouvoit se soutenir toujours égale. J'avois fait

ces observations avec toute l'exactitude possible , & je les présentai de même au Seigneur Taumelli en lui marquant mon étonnement, mon admiration, & en même tems un grand respect pour des loix qui devoient être de la plus haute sagesse, puisqu'elles avoient produit des mœurs si généralement bonnes, & répandu un bonheur si universel, si constant & si uniforme parmi tous les habitans qui composoient les deux ordres de l'Etat, car on m'avoit assuré que je verrois exactement les mêmes choses dans toute l'étendue de l'Empire.

Ce qui vous cause tant de surprise, me dit le Seigneur Taumelli, vous paroîtra simple & naturel, lorsque vous serez instruit. Car tout ce que vous admirez dans nos mœurs, n'est que la suite nécessaire d'une loi que les hommes n'ont point faite, mais qui se trouve gravée dans tous les cœurs par la main de la sagesse éternelle. C'est cette loi unique, dont l'intelli-

gence suprême en créant l'homme a orné son ouvrage pour l'empêcher de se corrompre & assurer le bonheur de sa vie, qui gouverne toute la nation en général, chaque ordre de l'Etat & chaque famille en particulier. Cette loi est la regle inviolable de la conduite de chaque particulier envers ses semblables, & rend notre conduite toujours juste en nous faisant agir toujours envers les autres, comme nous désirons qu'ils agissent envers nous. Qui pourroit méconnoître cette loi? malheur à ceux qui osent mépriser son autorité sacrée! car cette loi n'est point l'ouvrage de l'homme. La raison de cette loi nous saisit, son autorité nous touche, pour peu que nous réfléchissions sur notre nature. Aucun homme ne peut se suffire à lui même, pour s'élever, se nourrir, se procurer tous ses besoins & veiller en même tems à sa défense, à sa conservation. Il a besoin de la société, il l'aime, parceque son existence la lui rend né-

cessaire : & en même tems que son penchant naturel & les besoins qui l'animent, l'engagent à rechercher, à former cette société, la loi lui prescrit de la manière la plus simple, la plus claire & la plus juste, tous les moyens d'entretenir cette société dont il ne peut se passer, & d'en écarter absolument tout ce qui seroit capable de la troubler ou de lui nuire : Cette loi est sans doute une partie de ce feu divin qui anima le premier homme, puisqu'elle est si sensiblement une partie constituante de notre être, que si nous la supposons séparée de lui, ou perdue, l'homme n'est plus sociable, il vit seul errant, manquant de tout, exposé sans cesse à mille périls; il n'est bientôt plus homme; il n'est qu'une bête féroce. Il ne peut se conserver, ou s'il vit encore avec ses semblables, il y est toujours dans un état de guerre. Il est entouré d'ennemis, & il est ennemi lui-même de tout ce qui l'entoure.

C'est donc cette loi qui est l'ame de notre gouvernement ; c'est cette autorité sacrée , c'est cette loi divine dont rien ne peut altérer la sagesse & la bonté , qui entretient dans toute la nation , & parmi tous les membres qui la composent , la paix , l'union , dans le plus grand détail , l'harmonie parfaite & constante entre les grands & le peuple , qui conserve & perpétue le bonheur de la nation en général , qui n'est autre chose que le résultat du bonheur particulier qui régit dans chaque famille , & dont jouit chaque individu relativement à son âge & à son état. Cette loi constitue en même tems la force de la nation pour se conserver & défendre sa liberté contre les entreprises ambitieuses de différentes nations corrompues de notre continent , & qui ne sont corrompues que parcequ'elles ont altéré la sagesse de cette loi par des loix factices.

Vos nations Européennes , dont

vous ne m'avez donné qu'une légère idée, ne feroient-elles pas semblables à celles qui ont tenté tant de fois & toujours sans succès, de s'établir sur nos terres, tantôt par artifice, tantôt par violence ? Je crois avoir aperçu dans le peu que vous m'en avez dit, des traits qui m'annoncent que les nations, même la votre pour laquelle vous avez voulu m'inspirer plus d'estime, ont perdu de vue le principe qui constitue le bonheur de l'homme ; cette loi divine qui est la base & le soutien de la félicité publique. Vous avez vanté vos arts, vos sciences, votre liberté, vos forces, votre puissance en mer, votre communication avec les trois autres parties de votre monde, où vous formez sans cesse des établissemens ; cependant chez votre nation, qui occupe le premier rang, je vois un peuple condamné aux travaux les plus durs, dont la majeure partie est pauvre & sans liberté ; car la pauvreté le rend esclave des grands ; &

parmi les grands tout est encore esclave de l'indigence, excepté l'aîné qui est peut-être à son tour esclave d'un Seigneur au-dessus de lui, ou de son ambition. Les établissemens que vous formez dans les trois autres parties du monde, ne sont vraisemblablement que des usurpations sur des nations foibles, dont vous allez troubler le repos, & peut-être corrompre l'innocence. Je vois que l'avidité des richesses vous transporte dans des contrées éloignées à travers une infinité de dangers, & vous engage à violer souvent sans doute les droits de l'hospitalité, & la justice éternelle de cette loi, suivant laquelle vous vous plaindriez avec raison de la tyrannie & de l'inhumanité d'une nation qui viendrait de l'autre extrémité de votre monde entreprendre de s'établir par la force ou par l'adresse sur vos terres, parce qu'elles produisent des richesses qui lui conviennent & qu'elle voudrait s'approprier. Si votre na-

tion veut devenir la plus riche, ne fera-t-elle pas bientôt la plus injuste? Je vois avec plaisir que votre jeunesse & votre heureux naturel ont préservé votre innocence de la corruption que l'intérêt personnel a introduite chez vos nations : vous n'avez eu que le tems d'acquérir des connoissances & les talens nécessaires pour réparer l'injustice de vos loix à l'égard des cadets de vos Seigneurs, & vous n'avez pas eu celui de perdre le germe de la vertu que la nature a gravé dans le cœur de tous les hommes, qui est le plus précieux de ses présens ; germe heureux, semence de vertu, que j'ai vue se développer si bien en vous depuis que nous vivons ensemble. Votre gouvernement doit être fort difficile dans un pays où chaque habitant s'efforce d'acquérir, où personne n'est content de son sort. Je ne puis concevoir de paix au-dhors, ni de tranquillité intérieure, chez une nation qui s'éloigne sans cesse de la loi son-

damentale du repos & du bonheur de l'humanité, qui se donne des loix factices. Cette nation ne doit point être puissante, ou ne doit l'être que relativement, c'est-à-dire, qu'en proportion de ce que les autres nations ont plus ou moins de loix factices. Car plus il y a de ces loix chez une nation, plus il doit y avoir d'intérêts personnels & de divisions intérieures, qui affoiblissent la nation en détruisant l'union entre tous ses membres, union précieuse qui est la véritable base des forces d'une nation, comme celle de son bonheur.

Il est vrai, lui dis-je, que nous avons une prodigieuse quantité de loix en Europe. Nous avons des loix écrites qui lient des nations réciproquement par des intérêts respectifs. La plupart semblent assurer pour toujours entre ces nations, la paix, la bonne intelligence, l'amitié même; mais l'intérêt les dicte avec des peines infinies; l'intérêt les méprise en-

suite à la première occasion avec une grande facilité, & nous donne souvent la guerre. Nous avons des loix non écrites qui étendent également leur empire sur toutes les nations. Ces loix dont votre loi est le principe, sont d'une utilité & d'une justice manifeste, mais malgré les efforts d'une multitude infinie de commentateurs qui ont voulu les rendre généralement sensibles, elles sont impuissantes contre les entreprises d'une nation ambitieuse, & la nation opprimée ne trouve jamais dans leur autorité qu'un secours inutile.

Quelques nations sont gouvernées par un Sénat, d'autres par des Députés, d'autres par un Prince ou un Roi; en Angleterre c'est la nation qui gouverne. Toutes les nations ont des loix qui leur sont propres & qui sont en grand nombre. Chez toutes ces nations ceux qui gouvernent font exécuter les loix, en font de tems en tems de nouvelles, qui sont presque

toujours nécessaires ou pour augmenter par des impôts les revenus de ceux qui sont à la tête du gouvernement , ou pour pourvoir à la plus grande sûreté du repos des citoyens contre les attentats des voleurs publics ou domestiques qui abondent chez chaque nation , malgré la précaution sévère des loix , & la vigilance continuelle d'une multitude de citoyens établis pour tenir la main à leur exécution. Enfin on fait de tems en tems chez toutes les nations de l'Europe des loix nouvelles pour perfectionner les anciennes , ou pourvoir à des cas nouveaux qui ont échappé à la prévoyance des anciens législateurs.

Sans doute , interrompit le Seigneur Taumelli , l'Angleterre ne gémit point sous le poids énorme de tant de loix. Car je ne concevrois pas qu'une nation pût se gouverner elle-même autrement que par l'union intime de tous ses membres , & cette union ne peut exister que par l'obser-

vation exacte de la loi que je vous ai expliquée.

Je n'ai point parlé avec assez de clarté, répliquai-je, à l'égard de l'Angleterre. Votre loi y est bien connue, mais elle a peu de part à la conduite de la nation considérée comme corps politique. La nation est représentée par le Parlement qui est composé de Seigneurs & de ses Députés. Elle a un Roi qui n'est point législateur. Il a droit de faire la paix & la guerre à son gré, mais le Parlement a seul le droit d'assigner sur la nation les fonds nécessaires à son entretien, aux frais de la guerre, de lui fournir les hommes pour la faire, & de faire des loix. Le Roi ne peut donner atteinte à la liberté d'aucun citoyen; le Parlement peut le déposer; & cependant aucun Roi de l'Europe n'est servi avec autant de respect. D'ailleurs les sciences répandent des agrémens dans la société, en rendant les mœurs plus douces, & servent infini-

ment à perfectionner les arts, la navigation, à accroître par conséquent le commerce & la puissance de la nation.

Cette explication ne donna pas au Seigneur Taumelli une meilleure idée de ma nation, que celle qu'il avoit conçue des autres nations de l'Europe. Qu'importe, me dit-il, que ce soit un Sénat, une assemblée de Seigneurs, de Députés, un Prince ou un Roi, qui donne des loix à une nation? Votre liberté en a-t-elle plus de réalité? Vous n'en conservez que le nom dont vous vous faites une chimere. En êtes-vous moins assujettis à une multitude de loix faites par des hommes, la plupart dictées par la passion ou par l'intérêt? Si vous ne connoissiez d'autre loi que la notre, vos mœurs seroient douces, vos cœurs seroient justes, vous n'auriez donc point de crimes à punir. C'est en faisant des loix qu'on vous a fait oublier cette loi naturelle, qui conduit

&c

& gouverne l'homme par le sentiment de sa création, de son existence & de sa conservation. Qu'ont donc fait vos législateurs ? Ils ont étouffé ce sentiment dans vos cœurs, & y ont substitué une crainte servile des peines portées par leurs loix. Je vois qu'on les a multipliées à l'infini, & de cette multitude de loix naît la nécessité de les multiplier encore. Quelle division, quelle contrariété d'intérêts entre les différens membres de la nation ne résulte-t-il pas de ce grand nombre de loix anciennes & de loix nouvelles ? Comment pourriez-vous me faire voir une ombre de liberté chez une nation où l'intérêt personnel domine sur tout, où les intérêts de chaque particulier sont toujours en opposition, où un homme ne sçauroit se remuer, ne sçauroit changer de place, sans allarmer ou sans inquiéter un voisin ? Vos loix ne font donc qu'une société d'ennemis secrets, d'une nation naturellement dou-

ce, unie & paisible. Cherchons ailleurs la liberté, l'innocence & le bonheur.

Les sciences méritent plus de respect que vos loix, si elles sont dirigées vers des objets utiles. Mais si l'on en abuse, elles sont à mes yeux un fléau aussi fâcheux pour votre nation, que le recueil de tant de loix. Je pense bien autrement sur la culture des arts & sur le commerce. Plus vos loix sont multipliées, plus vos intérêts sont divisés entre chaque nation, & entre les particuliers de chaque nation, plus il vous importe d'augmenter & d'étendre chez vous les productions de la nature & de l'art. Je conçois que c'est le seul moyen que vous ayez d'alléger le fardeau de vos loix, & d'adoucir les maux infinis qui résultent de cette opposition perpétuelle d'intérêts personnels que vos loix ont produite, qui vous aveugle sur votre vraie félicité, & ne vous permet pas de voir votre bonheur

dans celui de vos semblables, dans le bonheur de la nation. Ce n'est qu'en se procurant l'abondance de toutes les choses nécessaires à la vie par les arts & le commerce, & en divisant, le plus qu'il est possible, cette abondance chez tous ses membres, qu'une nation surchargée de loix factices, peut se dédommager un peu du malheur qu'elle a eu de perdre de vue la loi gravée dans le cœur de tous les hommes, & des maux dont on l'a accablée en substituant au sentiment tendre & naturel de son existence & de sa conservation, la crainte servile du sabre du despote, ou celle du glaive du législateur. Vous verrez dans ce que j'ai à vous apprendre concernant cet Empire, combien il seroit plus heureux encore pour vos nations Européennes, & même pour la votre, dont vous me paroissez avoir une si haute opinion, qu'il s'y élevât des hommes assez pénétrés de l'amour de la justice & de l'humanité, assez

dégagés des préjugés , assez éclairés pour ne voir le bonheur des particuliers & le leur propre que dans celui de la nation , & celui de la nation que dans l'observation si simple & si naturelle de la seule loi écrite dans le cœur de tous les hommes ; & qui eussent assez de fermeté , de courage & de pouvoir pour y ramener leur nation. Vous verrez par l'exemple que je vais vous présenter , que ces hommes seroient les fondateurs de la félicité publique. Je ne puis m'empêcher de plaindre des nations qui vivent sous le joug arbitraire des loix factices , & dans le capricieux & violent esclavage de l'intérêt personnel.

J'allois ouvrir les yeux sur le tableau le plus intéressant qu'il soit possible de présenter à la raison , lorsque nous fumes interrompus par l'arrivée des Dames qui nous proposerent la promenade. On ne refuse chez les Australiens aucune proposition de promenade , de jeu , d'amusement quel-

conque. Le premier qui propose est toujours sûr que tout le monde fera ce qu'il desire. C'est un usage que j'avois déjà observé chez cette aimable nation , & que j'ai toujours vu suivre avec une gaieté & une douceur égales parmi le peuple même. Les Dames nous plaisanterent sur le sérieux de notre conversation. Il est vrai qu'elle étoit très-sérieuse , dit le Seigneur Taumelli ; nous parcourions ensemble le monde qui jusqu'à l'arrivée de Robertson nous étoit inconnu. Je ne doute point, lui dit Madame Taumelli, que vous ne vous foyez arrêtés de préférence long-tems en Angleterre. C'est un hommage que Robertson mérite bien que vous rendiez à sa patrie. Mais vous a-t-il parlé des Dames Européennes ? c'est la partie du monde de Robertson que nous aurions le plus d'envie de connoître. Ne pourriez-vous point détacher cet article de vos conversations particulières , & le réserver pour nous ?

Rien n'est plus juste, ni plus facile, dit le Seigneur Taumelli ; nous n'en avons point encore parlé : & c'est cependant le sujet le plus brillant & le plus agréable que l'Europe puisse fournir à nos entretiens. Je voudrois bien en voir quelques-unes, dit ma chere Léna. Cela seroit difficile, lui dis-je ; les Européennes voyagent peu, sur-tout celles qui peuvent vous intéresser par leur naissance, leur esprit, leur maniere de vivre, leur figure & leur caractère, & je ne vous proposerois pas d'aller les voir chez elles. Cependant le portrait que je vais en faire ne pourra satisfaire votre curiosité que très-imparfaitement.

Les Européennes sont les seules femmes du monde que j'ai habité, qui ne sont point esclaves. Dans les trois autres parties, si on excepte quelques nations sauvages, les hommes prennent autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir, & les tiennent enfermées. Il n'est permis à aucun

homme en Europe d'avoir à-la-fois plus d'une femme , ni aux femmes d'avoir deux maris. Elles en sont bien dédommagées par la liberté qu'elles ont , sur-tout celles qui sont jolies , d'avoir un ou plusieurs esclaves qu'elles choisissent à leur gré ; & presque tous leurs esclaves sont si contens de l'être , qu'on voudroit en vain leur rendre leur liberté ; si cela étoit possible , ils ne voudroient pas la reprendre. Mais le tems use enfin leurs chaînes qui tombent d'elles mêmes , & quelquefois fort promptement : Plusieurs se trouvent libres dans le moment même où il semble que leurs chaînes devroient se renouveler. Il arrive alors que ces esclaves prennent ordinairement d'autres chaînes , & leurs maîtresses choisissent d'autres esclaves. Souvent ces esclaves obéissent & désobéissent tour à tour , ils obéissent même quelquefois en désobéissant ; il y en a qui meurent plusieurs fois par jour quoiqu'ils se por-

tent fort bien; d'autres se font obéir, & alors leur esclavage ne manque jamais de finir dans le moment, malgré les efforts qu'on fait d'ordinaire de part & d'autre pour le faire durer plus long-tems.

Mon cher Robertson, si vous continuez sur le même ton, me dit Madame Taumelli, nous ne connoîtrons rien à vos Dames Européennes, quand vous nous en parleriez pendant une année entière.

Madame, si je disois les mêmes choses de vos Dames Australiennes à une Européenne, sur-tout à une Dame de Londres ou de Paris, elle ne manqueroit pas de me dire que les Dames Australiennes ressemblerent à celles d'Europe. Vous m'auriez entendu & vous auriez fait la même remarque, si l'art n'avoit pas respecté dans ce pays l'ouvrage le plus beau & le plus intéressant de la nature.

Cet esclavage dont je viens de vous parler & que vous allez bientôt com-
pren-

ROBERTSON. 81

prendre, qui plaît en général à toutes les Européennes, dont quelques-unes s'amuse, dont d'autres font toute leur occupation, & auquel plusieurs sacrifient leur honneur, leur repos, & souvent même tout le bonheur de leur vie, est l'ouvrage de l'art; non de cet art heureux qui perfectionne les dons de la nature, qui les orne, qui les embellit, qui les rend plus aimables & les fait respecter, mais de cet art imposteur qui s'occupe de la recherche des moyens d'en abuser.

Ma mère, dit Léna en riant, ceci est encore un discours à l'Européenne. Je ne sçais si vous l'entendez, pour moi je n'y comprends rien.

Parlez-nous donc, dit Madame Taumelli, plus naturellement de vos Dames. Expliquez-nous ce que c'est que ces esclaves qu'elles se donnent, qui leur obéissent & leur désobéissent dans le même moment; qui obéissent même quelquefois en désobéissant.

D 5

qui ne veulent point reprendre leur liberté & qui la reprennent souvent malgré eux , qui se font obéir eux-mêmes , qui enfin meurent cent fois par jour, sans mourir une seule : tout cela ne présente qu'un enfantillage auquel je ne conçois rien.

C'est pourtant-là , lui dis-je , ce qui caractérise essentiellement l'empire que les femmes Européennes exercent sur les hommes. Pour rien au monde , dit-elle , je ne voudrois d'un tel empire ; & je ne conçois pas comment on peut se plaire à exercer un pouvoir si frivole , qui ne sçauroit manquer de donner de grands embarras. Je ne reconnois rien de naturel dans tout ce que vous venez de dire. Pour nous , nous passons notre vie , occupées du soin de plaire à nos maris , d'élever nos enfans , de maintenir un bon ordre dans nos maisons , de les rendre agréables à nos maris , à nos amis , & de remplir tous les devoirs de l'amitié. Je plains vos fem-

mes Européennes, si elles se donnent d'autres occupations. Elles ne sçau-
roient être heureuses. Nous ne con-
noissons point d'autre empire que ce-
lui qui nous fait aimer de nos maris &
de notre famille, qui nous assure leur
estime & leur confiance, & en même
tems une vie douce, tranquille &
heureuse. Voilà ce que la nature
nous enseigne : Nous ne désirons &
nous ne cherchons rien au-delà.

Madame, quelques Européennes se
procurent ce bonheur, mais elles sont
en très-petit nombre. En Europe les
filles ne se marient point, on les ma-
rie, & presque toutes sans les consul-
ter. On n'examine point si la fille &
le mari qu'on lui donne, ont entre
eux les rapports convenables pour
former cette union. Le rang ou la
fortune, ou tous les deux ensemble
la déterminent. Une jeune fille éle-
vée dans la gêne & la retraite, car peu
de meres se donnent la peine d'élever
leurs enfans, ne voit de bonheur en

se mariant , que dans l'usage d'une grande liberté. L'amour de la parure, l'envie d'être jolies & le desir de plaire , se développent presque dès l'enfance chez les filles. Ce penchant & les charmes de la beauté sont l'ouvrage de la nature. Ce sont-là les armes qu'une femme emploiera, non pour commander , mais pour gouverner. Si le hazard veut qu'elle aime un mari qui n'est pas de son choix , & qu'elle en soit aimée, elle ne voudra point étendre plus loin son empire, elle ne connoîtra point d'esclaves , elle sera heureuse ; Mais le contraire arrive presque toujours. La jeune femme a besoin d'aimer , & les objets qu'elle croit dignes de son attention se présentent en grand nombre. Elle se prête aux louanges, à la flatterie, à la séduction. Son desir naturel de plaire devient plus vif, se fixe. Son amour pour la parure augmente avec son envie d'être jolie ; elle cherche dans sa toilette , dans ses

regards, dans un langage étudié, l'art de séduire; elle y réussit, souvent même sans être jolie. Elle a des amans qui se déclarent, qui deviennent ses esclaves, & si elle fait un choix, elle devient à son tour l'esclave de celui-ci. Quelques femmes passent tout le tems de leur jeunesse à faire des amans, à les entretenir, les conserver & les perdre. L'Angloise se distingue par sa sensibilité. La Françoisse plus légère, plus vive, plus aimable, est froide par tempérament & coquette par vanité; elle veut également briller & plaire, & cherche bien plus l'amusement que le plaisir. L'Italienne au contraire ne cherche que le plaisir & la volupté. L'Espagnole cherche un amant, mais sa fierté fait qu'elle en trouve un difficilement qu'elle estime digne d'elle.

Je commence à comprendre, dit Madame Taumelli, que vos Dames Européennes ne croient point à l'honneur & à la vertu.

Pardonnez-moi, Madame, elles y croient si bien que celles qui n'en ont point, font semblant d'en avoir.

C'est-à-dire, continua Madame Tau-melli, qu'on a eu recours à l'imitation, & qu'on a trouvé l'art de se passer d'honneur & de vertu.

Il y en a cependant plusieurs, Madame, qui ignorent l'usage de cet art trompeur, qui sont à-la-fois honnêtes, aimables & sages, qui ont de la réserve & de la modestie, qui se font respecter, en un mot qui soutiennent l'amour par l'estime. Ce sont véritablement celles-ci qui exercent un empire absolu sur les hommes, qui les envoient d'un seul signe au bout du monde, ou leur font faire tout ce qui leur plaît. Il n'y a pas long-tems qu'on en vit un exemple singulier à la Cour de France. Une jeune Dame qui avoit un amant babillard, lui imposa un silence absolu & illimité, qu'il garda si fidèlement pendant deux ans entiers, qu'on le crut devenu muet par

maladie. Un jour en pleine assemblée , cette Dame qui n'étoit point connue pour sa maîtresse, se vanta de le guérir sur le champ, & le fit avec ce seul mot ; *parlez*. Si cet empire n'est pas l'effet de la vertu, il y tient de si près, qu'on ne peut s'empêcher de le trouver beau.

Pour moi , reprit Madame Taurmelli, je ne vois-là que de la fierté & du caprice de la part de cette Dame ; & un trait de folie de la part de l'homme. Si cette femme étoit sage & honnête , elle ne devoit pas permettre à cet homme de devenir fou pour l'amour d'elle , & lui de son côté devoit faire un meilleur usage de sa fermeté. Vous ne nous avez rien dit encore jusqu'ici qui puisse nous faire naître la moindre envie d'être Européennes. Car nous faisons consister notre dignité & notre gloire dans l'amitié , l'estime & la confiance de nos maris ; & tous nos plaisirs dans le bonheur de notre famille. Aucune

Australienne ne voudroit changer les douceurs tranquilles qu'elle goûte dans le gouvernement intérieur de sa maison , pour cet empire qui flatte tant l'amour-propre de vos Dames d'Europe, sans cependant les rendre heureuses.

Nos Dames Européennes, reprises , seroient-aussi heureuses que les Dames Australiennes, si elles n'étoient pas détournées de la route de la nature, qui est la même que celle du bonheur, par l'éducation qu'on leur donne, & encore plus par l'adulation des hommes; par les hommages intéressés qu'ils rendent à leurs charmes naissans , par une infinité d'usages que la licence a introduits, & par un grand nombre de mauvaises institutions sociales. En un mot leur naturel est aimable avant que les hommes l'aient gâté. Elles ont l'esprit agréable, quelquefois brillant & solide : Communément elles parlent mieux que les hommes; & si elles les gou-

vernent quelquefois fort mal en qualité de femmes ou de maîtresses, quelque fois aussi elles les gouvernent très-bien en qualité de souveraines.

Je vous avoue, dit Madame Taumelli, que je serois curieuse de voir une femme gouverner un grand Empire, pourvu que ce ne fût pas le notre, qui est mieux gouverné par notre loi qu'il ne sçauroit l'être par aucun Prince, puisqu'il n'y a pas un seul homme malheureux dans tout l'Empire. Sur le portrait que vous m'aviez fait d'abord de vos Européennes, je ne les aurois pas crûes capables de gouverner des nations, & je crains fort que les rênes du gouvernement ne soient bien mal-placées dans des mains si foibles, si délicates & si légères; & qu'une nation ne fasse bien des étourderies, sur-tout si elle est gouvernée par une Dame de Paris ou de Londres.

Je ne sçais, Madame, quel usage feroit de l'autorité une Dame de Pa-

ris sur le thrône, les femmes ne succedent point à la Couronne de France. Quelques Reines-Meres y ont regné pendant le bas âge de leurs fils avec assez de difficultés & de troubles. D'autres femmes y ont régné fort souvent, mais uniquement par le charme de cet empire que la nature & l'art leur donnent, dont nous avons parlé; & j'ai oui dire qu'on s'en est toujours fort mal trouvé. Dans la plupart des autres Royaumes, les femmes ont droit à la Couronne, & les femmes nous ont donné plus d'un exemple d'heureux regnes. Celui d'Elisabeth est actuellement un des plus heureux & des plus glorieux de l'Europe. Ma nation n'a point eu de Roi qu'elle ait plus respecté & plus aimé que cette Reine, qui ait possédé à un plus haut degré tous les talens nécessaires pour le gouvernement. Son nom sera placé dans l'histoire à côté de celui des plus grands Rois. C'est un hommage que lui ont

rendu le Roi de France & le Pape Sixte-Quint, les deux plus grands politiques de l'Europe. Le suffrage de ce dernier sur-tout n'est pas suspect; car il est son ennemi juré, ainsi que de la nation Angloise.

Quel personnage nous nommez-vous-là, dit Madame Taumelli, le Pape Sixte-Quint? Est-ce l'un de vos Rois, de vos Princes, de vos Souverains? Comment se nomme sa principauté, son royaume? Sur quelle nation régné-t-il?

Madame, sur toute l'étendue du monde connu, si on veut l'en croire; il prétendrait même régner sur le votre, s'il savoit qu'il existe. Ses ordres sont absolus; il les envoie d'un bout du monde à l'autre. Il est vrai qu'ils ne sont pas également respectés par-tout. Il juge, il proscriit, il condamne même au feu des nations entières & en grand nombre, qui n'en savent rien, qui ne le connoissent point, & cependant sur le fondement

qu'elles ne lui obéissent pas ; & quelques-unes de celles qui le connoissent, vont leur train & le laissent faire ; mais il y en a plusieurs qui redoutent extrêmement sa colere.

Voici un être, dit le Seigneur Taumelli, qu'il ne nous sera pas facile de définir. Madame Taumelli, ceci est un peu plus difficile à concevoir que l'histoire des esclaves. Est-il Roi ce Pape Sixte-Quint, ou Empereur de quelque nation plus forte que les autres ? Car il s'arroe une autorité si extraordinaire, qu'il faut nécessairement qu'il soit quelque chose de bien grand dans votre monde.

Non, repartis-je, il n'est ni Roi, ni Empereur, il se prétend bien au-dessus ; il est Pape, il se nomme Sixte-Quint, parce qu'il est le cinquième de ce nom. Il y a long-tems que ses prédécesseurs ont usurpé un petit coin de terre en Italie, petite partie de l'Europe, où il habite, & où il entretient la cour la plus fastueuse de

toute cette partie du monde. C'est de-là que partent ses ordres , & que dans une langue qui n'est pas la sienne , qu'on ne parle plus depuis quinze siècles , il explique ses volontés à tous les Potentats , à tous les Souverains & à toutes les nations de la terre , excepté aux Australiens , qu'il ne manquera pas de mettre aussi sous sa domination , dès qu'il entendra dire qu'ils existent.

Vous nous donnez-là , dit le Seigneur Taumelli , l'idée d'un empire qui a bien l'air d'une fiction. Comment concevoir en effet que le Souverain d'une petite partie d'un petit coin de l'Europe exerce un pouvoir si étendu ? Il faut qu'il ait des milliers de soldats à ses ordres , & que toutes les puissances de la terre redoutent bien la force de ses armes.

Il s'en faut bien , leur dis-je , que je vous aye encore expliqué toute l'étendue de son pouvoir. Il est vrai que cette puissance n'a de fondement

qu'une fiction, qu'elle n'est appuyée que sur l'opinion, qu'elle ne s'est établie & ne se soutient que par des paroles, & qu'une armée de dix mille hommes suffiroit pour mettre ce Potentat & toute sa cour dans les fers: & cette opinion qui a fondé & qui perpétue le regne de cette puissance depuis plusieurs siècles, a fait regarder la ville où est son siege comme la capitale du monde. Le Pape a souvent déposé les Rois & les Empereurs, & donné leurs couronnes à son gré, en dispensant leurs sujets de leur serment de fidélité. L'idée d'un lieu de délices pour les ames de ceux qui ont bien vécu dans ce monde, & d'un lieu de tourmens pour les méchans, existoit avant lui parmi les hommes. Il en a profité, il leur a persuadé qu'il étoit le Vicaire de Dieu, qu'il lui a confié les clefs de ce lieu de délices, qu'il a nommé le *paradis*; qu'il en ouvre les portes & les ferme à qui il veut. On l'a cru; en conséquence

il a donné des loix à toute la terre, & il en a fait une si grande quantité que la vie d'un homme suffiroit à peine pour les lire toutes. Il a ordonné des jeûnes, des prieres publiques; il en a fait sur les mariages, sur les droits qu'il prétend exercer en différens royaumes, sur les actions des hommes, & même sur ce qu'ils doivent croire ou penser. Il s'est arrogé en même tems le droit de les dispenser de ces mêmes loix par des loix nouvelles qu'il accorde tous les jours à ceux qui l'en supplient en payant une certaine somme. Il a une espece de tarif où chaque dispense est taxée. Par cette seule voye il attire à lui les trésors de plusieurs nations. Il a souvent armé en expliquant ou en faisant une loi à son gré, une nation contre une autre, & des peuples contre leurs Souverains, pour soutenir le droit qu'il s'est attribué de faire croire ce qu'il veut. En dernier lieu le Roi de France, le plus respectable mo-

marque de l'Europe, n'est parvenu à régner tranquillement sur un peuple qui l'aime, & dont il est le pere, qu'après avoir reconnu son autorité par un acte public, & cru ou fait semblant de croire qu'il a raison. Ce Pape avoit armé pour soutenir son autorité, plus de la moitié des sujets de ce bon Roi; & il ne lui a ouvert les portes du paradis qu'il lui avoit fermées, qu'après avoir été assuré de sa soumission.

Le pere de notre Reine a osé secouer le joug de cette espece de pouvoir magique, parceque le Pape en avoit terriblement abusé en Angleterre en plusieurs occasions, au point que ce royaume lui payoit un tribut annuel assez considérable. Ce Roi a ébranlé les colonnes de cet édifice. Cela lui étoit plus facile qu'au Roi de France, parceque le peuple Anglois ne croit pas, comme le croient les François, que le Pape a réellement les clefs du paradis. Depuis ce tems-là

là sur-tout , les Anglois jouissent de la liberté de penser & de croire. C'est un grand avantage qu'ils ont sur les François, leurs éternels ennemis, auxquels le Pape fait croire de gré ou de force tout ce qu'il juge à propos, & dont il tire tous les ans une somme très-considérable , comme un impôt légitime, à titre de Souverain de leur opinion.

Les clefs du paradis sont ses seules armes; aussi appelle-t-on son pouvoir, le pouvoir des clefs; & ce pouvoir inutile chez quelques nations qui ont osé lever le voile qui couvre cette fiction , est supérieur aux armes des Souverains chez des peuples ignorans, craintifs & superstitieux. Le Pape a d'ailleurs des Soldats ou une espece de Soldats répandus par millions chez ces peuples. Ces Soldats savent faire respecter son autorité, non par des armes & des combats, mais par des paroles & par l'opinion. Cette milice a acquis à titre de pauvreté des

biens immenses ; non seulement elle fait la guerre à ses propres frais pour l'intérêt du Pape , mais elle lui paye encore un tribut. Car en même tems que cette milice est un très-puissant soutien de sa couronne , elle est une branche très-riche de ses finances.

Si un homme proposoit , nous dit le Seigneur Taumelli , de nous soumettre à cet empire , nous le regarderions comme un fou. Il faut donc que cette puissance se soit élevée parmi vos nations à la faveur d'une extrême ignorance. Car rien n'est moins naturel qu'un tel empire ; il est entièrement l'ouvrage de l'imagination. On a du employer une politique bien pénible & bien artificieuse pour soutenir pendant tant de siècles l'autorité d'un homme qui commande aux esprits , qui les oblige de croire & penser comme il lui plaît , & sans doute tout ce qu'il juge utile ou nécessaire à son intérêt , ou à la conservation de son règne , & au soutien de son au-

torité. Les ressorts de cette politique doivent s'user à la longue ; & si jamais vos Européens reprennent leur liberté naturelle de penser , c'en est fait du premier de vos potentats : il n'en restera que les ruines d'un édifice artificiel. Je conçois beaucoup d'estime pour votre nation, depuis que vous m'avez appris qu'elle a eu assez de bon sens & de fermeté pour secouer le joug d'une autorité si absurde & si ridicule. Mais croyez-vous que votre Reine soutiendra bien ce premier effort de votre raison ? Elle est une femme Européenne.

Je vous entends, Seigneur Taumelli, vous en concluez qu'il est plus facile de séduire une femme qui est sur le trône, qu'un Roi. L'art de connoître les hommes est la première qualité & la plus nécessaire pour gouverner. Car ce n'est que par le choix des hommes & par l'emploi qu'on en fait, qu'un gouvernement est bon ou mauvais ; qu'on rend une nation mal-

heureuse, ou qu'on la fait prospérer. Or les femmes ont naturellement en Europe à un bien plus haut degré que les hommes, la présence d'esprit, la pénétration, l'art d'observer & de voir ce qui se passe dans le cœur des hommes, & l'habileté de s'en prévaloir. Cet art naît avec elles, & les hommes sont obligés de l'étudier. D'ailleurs la Reine Elisabeth est Angloise, & les femmes Angloises se distinguent parmi les Européennes par le courage & la fermeté. Cependant le Pape a déjà tenté plus d'une fois de rétablir son autorité en Angleterre par la séduction; il le tentera peut-être encore, mais j'espère que ce sera toujours sans succès quoiqu'il ait employé une société de nouveaux séducteurs, qui vient de se former sous son autorité, plus séducteurs encore que tous ceux qu'il a eus jusqu'à présent à ses ordres. Ceux-ci semblent n'agir qu'au nom du Pape, mais tous les gens sensés s'aperçoivent que ces

nouveaux-venus travaillent fécètement à leur élévation. On ne connoît point de bornes à leur ambition : ils veulent gouverner par l'opinion & par la persuasion toutes les Puissances , le Pape lui-même ; car ils le trompent , & ils ont déjà envoyé des détachemens dans toutes les parties du monde pour établir une monarchie universelle pour leur propre compte.

Votre Europe , dit Madame Taurmelli , produit des hommes bien extraordinaires. Ils me paroissent tous fous. Ceux-ci font-ils aussi des loix ?

Non , Madame , ils n'en ont point encore fait ; mais il y a bien de l'apparence qu'ils en feront beaucoup , lorsqu'ils auront établi leur monarchie universelle , dont ils jettent actuellement les fondemens ; en attendant ils en font faire tantôt par le Pape , tantôt par les Rois , & ils interpretent suivant leurs vues & leurs intérêts toutes celles qui sont faites. Ces gens-là deviendront bien terribles au genre

humain , si quelque homme sensé ne fait pas bientôt tomber le masque de bonté, de douceur & de vertu qu'ils ont pris. Car on les accuse déjà de vouloir faire assassiner les Rois qui refusent de les croire.

Sçavez-vous, mon cher Robertson, dit Madame Taumelli, ce que je pense de tout ce que vous nous dites de votre Europe ? c'est que nous sommes bienheureux que votre Pape & tous ces gens qui veulent régner par l'esprit & l'imagination, ignorent nos Terres Australes ; & nous, la séduction, la vanité, l'intérêt & l'ambition de ces hommes entreprenans. Ils abuseroient facilement de notre simplicité & de notre paisible douceur ; & d'heureux que nous sommes, nous ne serions bientôt que de malheureux esclaves, comme vos Européens, chez lesquels je ne vois qu'une ombre légère de liberté.

Je vous avoue, Madame, que je ne me rappelle qu'avec douleur l'idée du

tableau affligeant pour l'humanité, des miseres infinies que cette multitude de législateurs & de loix ont répandues parmi les peuples Européens. J'ai passé sous silence un détail immense de calamités qui de tout tems ont désolé l'Europe, & qui n'ont point eu d'autre cause que cette multitude de loix & l'ambition de ceux qui les ont faites. Permettez que je n'entre pas dans de plus grands détails ; je m'attendris trop sur les malheurs de ma patrie.

Et bien, reprit-elle, pour dissiper les effets de votre sensibilité, nous irons tantôt à une fête de mariage dans le village que vous voyez d'ici sur le penchant de cette colline ; où vous verrez régner une joie pure & naturelle, qui peut-être vous fera oublier les malheurs de votre Europe, dont votre cœur est si affecté.

J'acceptai cette invitation avec joie ; j'avois déjà bien observé le peuple Australien. Son air content, sa

gayeté naturelle , m'avoient frappé ; mais je n'avois pas encore vu quel étoit le ton de la joie dans une fête telle qu'un mariage ou une naissance qui sont les seules fêtes qui leur sont connues , & qui ne méritent point ce nom ailleurs , comme chez les Australiens.

Nous entrâmes dans une maison où régnoit la plus grande propreté : On dançoit dans un salon au son d'un instrument très-doux & très-agréable. Les Australiens ont beaucoup d'instrumens , presque semblables à ceux d'Europe , & leur musique tient infiniment de la musique Italienne. Les peres & les meres des nouveaux mariés vinrent au-devant de nous , & nous présentèrent leurs enfans. Les caresses que nous leur fîmes furent reçues avec un grand respect & la sensibilité la plus touchante. Nous fûmes conduits dans le salon, où étoit assemblé tout le village, ce qui faisoit environ cinquante personnes , y
com-

compris les peres, les meres & les enfans. Tous les villages sont petits, mais tous fort proches les uns des autres. Le Seigneur Taumelli, sa femme, sa mere & ses filles firent mille amitiés à toute cette assemblée. C'étoit un spectacle très-intéressant pour moi, que l'épanchement de cœur auquel on se livroit de tous côtés. La joie étoit répandue par-tout ; & je voyois également à tout le monde un air de jeunesse & de santé. Tous me paroissoient être d'une même famille & du même âge. Les garçons & les filles que je ne parvins à bien distinguer des peres & des meres, que parcequ'ils dansoient plus souvent & plus long-tems & qu'ils avoient un peu plus de vivacité, jouoient tour-à-tour très-agréablement de quelque instrument, & chantoient presque tous également bien. Ils faisoient succéder des concerts à la danse, car la danse finissoit dès que quelqu'un demandoit le concert, & la danse étoit

E. S.

reprise ensuite à la première proposition que quelque autre en faisoit. Lénna & Lilie furent de la danse & du concert. Elles se confondirent avec les filles du village toutes presque aussi jolies, aussi bien faites, aussi proprement & aussi décemment mises. Les graces chantoient & dansoient tour-à-tour, ou plutôt la nature se montrait avec tous ses charmes enchanteurs. Toute cette jeunesse étoit livrée à une joie vive & pure ; & l'innocence que j'y voyois régner me la rendoit encore plus aimable & plus touchante. Les jeunes époux étoient trop occupés d'eux-mêmes & de leur bonheur, pour prendre autant de part que les autres aux plaisirs de la danse & du concert. Ils étoient cependant l'un & l'autre remplis d'attention pour les étrangers. La mariée me pria avec tant de graces & de douceur de vouloir bien danser une danse de mon pays que je ne pus le lui refuser. Elle exécutoit un ordre secret de Mada-

me Taumelli. J'étois tout entier à la fête , & je ne me fis pas prier. Je danſai une danſe Angloiſe , qui excita la curioſité & l'étonnement de tout le monde par ſon extrême vivacité. Les leurs quoique fort vives, l'étoient infiniment moins , parcequ'elles étoient naturelles. Il me fut impoſſible de ſçavoir ſi j'avois eu le bonheur de leur plaire ; mais je reçus des remerciemens de ma complaiſance , comme ſi je les avois mérités. Je demandai à une jeune fille , ſi elle ſe marieroit bientôt. Je ne le ſçais point , me dit-elle , je n'ai pas encore fait mon choix. C'eſt ma ſœur aînée qui vient de ſe marier , elle eſt deux ans plus âgée que moi. J'ai encore deux années pour y ſonger , car nous ne penſons point à nous marier avant dix-huit ans. Voilà ma couſine , en me montrant une jeune fille aſſiſe auprès d'elle , qui a choiſi ſon mari. Elle ſe mariera dans le mois prochain. J'eſpere , me dit celle-ci , que vous me

ferez le même honneur qu'à ma cousine , & que vous n'aurez pas oublié votre danse Angloise. Je m'y engageai , & la conversation finit là. Madame Taumelli m'appella pour nous retirer. Toute l'assemblée sortit & nous accompagna jusqu'au bout du village. Nous nous quittâmes après bien des caresses mutuelles , avec regret de part & d'autre. Pour moi je me croyois dans cette assemblée au milieu de mes amis.

Qu'on ne soit pas étonné de ce que je ne fais pas ici des récits de galanterie. Les Australiennes en ignorent le jargon , & un galant Européen , un François sur-tout qui excelle dans cet art frivole , ne trouveroit pas auprès d'elles à exercer son petit talent. Elles vivent dans une aimable familiarité avec les hommes , parcequ'ils sont modestes & réservés comme elles ; leurs entretiens pleins d'innocence , sont enjoués , badins , folâtres même , mais décens. Elles mé-

présent le petit jargon de la galanterie, elles le regardent même comme très-offensant. La fierté d'ame que leur donne la pureté de leurs sentimens, leur feroit rejeter avec indignation les propos doucereux dont on voudroit les amuser. Les louanges sur leur esprit, sur leur beauté, sur leurs graces, sur le prix du bonheur de leur plaire, & toutes ces gentillesses qu'on prodigue à nos Européennes, & dont on les amuse, ne seroient reçues qu'avec un froid à glacer. Les femmes n'écoutent rien de ce qui leur annonce une passion. Leurs filles ne sont pas ennemies des louanges, mais elles veulent qu'elles soient vraies, & ne les reçoivent que de celui qui leur montre assez de mérite pour les déterminer au mariage. Le seul hommage fondé sur l'estime peut flatter leur cœur, & tout ce qui n'est point cela est toujours rebuté. Ainsi tous ces romans de chevalerie Espagnole & François dont les Européennes

font leurs délices, toutes ces histoires galantes dont l'Europe est inondée, ne feroient pour elles que des contes fort insipides & fort ennuyeux. L'éna a reçu mon hommage, elle m'a promis sa main, & m'a ordonné le silence jusques au moment où elle pourra me la donner; nous l'attendons avec une égale impatience, ce moment qui doit nous unir; nos yeux, nos soins, nos attentions réciproques nous le disent souvent, & l'énergie de cette expression est bien supérieure au galant jargon de nos Européens, qu'un sentiment honnête n'accompagne presque jamais.

Je commençois à secouer le joug de nos préjugés, de nos institutions Européennes, & de ces volumes de loix arbitraires qui ont fait oublier la première de toutes les loix. Le Seigneur Taumelli avoit rouvert mon cœur à la voix sacrée de la loi de la nature, & avoit rappelé à cette loi toutes les facultés de mon ame. Ici

on ne marie point les biens & les conditions; on marie les personnes. On commence par se connoître & par s'aimer avant que de s'unir. C'est-là le droit de la nature, qu'on a gêné, qu'on a abrogé en Europe, & l'on y a ainsi détruit presque universellement le bonheur du mariage, la douceur de la société la plus naturelle & la plus sainte, par des institutions humaines, par des loix civiles. On y a corrompu les mœurs des citoyens. Je me livrois avec délices à ces réflexions en me promenant seul dans les jardins, lorsque je fus joint par le Seigneur Taumelli.

Il m'a semblé, me dit-il, que vous vites hier avec plaisir une fête de village. Vous commencez à prendre une juste idée de nos mœurs, & je crois qu'elles vous plaisent.

Je m'en occupois délicieusement, Seigneur Taumelli, dans le moment même. Je vois par-tout la nature embellie & en même tems respectée par

l'art. La nature naïve parloit dans cette assemblée; une joie pure & innocente l'animoit; j'ai trouvé une gayeté moins vive & moins bruyante dans les peres & les meres, mais bien naturelle & bien vraie : la joie de leurs enfans me paroissoit être la leur. Je fus touché du tableau le plus respectable & le plus attendrissant que j'aye jamais vu, lorsque cette jeune fille se trouva incommodée un moment. L'empressement à la secourir, les soins, les inquiétudes, tout cela fut si prompt & si général, qu'il me fut impossible de distinguer ni sa mere, ni son pere, ni aucun de ses parens. L'accident ne dura qu'un moment, mais assez long-tems pour me faire voir qu'il ne régné ici ni jalousie, ni haine, ni vanité, & que le peuple se regarde comme une seule famille.

Et bien, mon cher Robertson, dit le Seigneur Taumelli, cela ne vous étonne & n'excite votre admiration,

que par la comparaison des mœurs de votre Europe, où l'intérêt personnel, pere de tous les crimes & de beaucoup de fausses vertus, est le seul moteur de chaque individu, & où cet intérêt étouffe sans cesse la voix de la nature. Si vous donniez à ce peuple des louanges sur ce que vous avez vu, il y seroit insensible, parce qu'il ne comprendroit pas qu'on puisse agir autrement. On vous demanderoit, si dans votre pays on loue les hommes, parcequ'ils marchent droit, ou parcequ'ils ne marchent pas sur leurs deux mains.

Vous avez vu dans cette fête toutes celles de la nation; celles des naissances, des mariages, dans nos villes, dans nos châteaux; ce sont partout les mêmes tableaux. Nous vivons avec les citoyens du second ordre, comme avec nos freres. Nos usages, nos mœurs sont les mêmes. Une ligne légère & presque imperceptible nous sépare; & cette ligne

est l'ouvrage du sentiment. Leur reconnaissance & leur équité naturelle l'ont formée & l'entretiennent. Vous avez vu avec quel respect tous les habitans de ce village, qui sont aussi libres, aussi indépendans que nous, nous ont reçus. Ce respect, nous ne l'exigeons point, & nous le recevons avec une sincere amitié. Car il n'est établi sur aucune loi. L'agriculture & l'exercice des arts sont de tout tems le partage du peuple, & la défense de la patrie le nôtre. Quoique nous ayons le même intérêt dans la liberté de la nation, & à exposer nos vies pour la défendre, le peuple nous regarde comme les protecteurs auxquels il doit son repos, sa liberté & tout son bonheur. Nous sommes à ses yeux chargés de l'emploi le plus nécessaire à la société, le plus pénible & le seul dangereux pour la vie & la santé. Voilà la cause de sa reconnaissance & de son respect, dont il a voulu donner une marque extérieure &

permanente, qui consiste à ne se servir que d'ustenciles d'argent, à ne se vêtir que d'étoffes de coton ou de soie mêlées de coton, & à ne porter ni diamans ni rubis. C'est un usage qu'il prit de lui-même au moment de la restauration, & qu'il suit scrupuleusement depuis plusieurs siècles; usage que nous respectons en eux en leur marquant en toute occasion notre égalité; ce qui lui rend cet usage encore plus précieux.

Faites-moi le plaisir, lui dis-je, de me dire ce que signifie ce mot *restauration*. Nous ne le connoissons point encore dans aucune de nos langues Européennes. Je fus dans l'instant bien fâché de l'avoir interrompu en cet endroit, pour lui faire une demande, dont je ne l'aurois pas importuné, si je lui avois donné le tems de continuer. Je m'étois déjà corrigé par l'exemple de la modestie, du désintéressement & du bon sens des Australiens, de l'aveugle passion des Eu-

ropéens de parler sans cesse de ce qui les intéresse, de se peindre eux-mêmes dans la conversation, & de ramener tout à eux ; mais je n'avois pas encore perdu tout-à-fait l'impertinente habitude d'interrompre un homme qui parle, quelques bonnes choses qu'il dise. L'avidité que j'avois de m'instruire de choses si nouvelles & si étranges pour un Européen, surtout pour un Anglois qui croit être le seul homme libre au monde, & qui regarde son gouvernement comme le plus beau & le meilleur gouvernement de la terre, m'avoit conservé ce défaut ridicule. Un Australien ne se fâche pas pour avoir été interrompu par une question faite hors de propos, ni même par les mauvais raisonnemens d'un esprit de contradiction : rien ne peut altérer sa douceur qui entretient toujours son ame dans un heureux calme.

C'est le plus grand des malheurs de l'Europe, reprit tranquillement le

Seigneur Taumelli, qu'une restauration y soit inconnue. Si les Européens la connoissoient, ils ne gémiroient pas sous le poids énorme de leurs loix, ils seroient libres. Ils seroient des hommes, & ils ne sont que des esclaves. Vos Princes, vos Rois, votre Pape même qui se prétend le Souverain des Souverains, le Souverain universel; en un mot tous ceux qui gouvernent, même ces hommes qui vivent dans l'erreur de se croire libres, sont tous esclaves. S'ils remplissent bien leurs devoirs, ils sont esclaves de fonctions très-fatigantes, très-pénibles & quelquefois très-dangereuses pour leurs personnes; s'ils ne les remplissent pas, ils sont esclaves d'une multitude infinie de passions, & des remords qui troublent sans cesse leur repos. Votre Pape est plus esclave que tous les autres, car il est encore esclave de l'extravagance de ses prétentions. La restauration est donc un événement qui fait

passer dans un moment une nation, de l'esclavage à la liberté, qui tire une nation d'une situation factice & violente, d'un état forcé, & la rend à son état naturel. C'est précisément ce qui est arrivé à notre nation, il y a deux mille ans. Elle avoit un Roi qui la gouvernoit ou la laissoit gouverner en son nom par des ministres. Nous avions une multitude infinie de loix anciennes & nouvelles qu'on ne cessoit de multiplier encore tous les jours, sur la propriété des biens, sur les testamens, sur les mariages, sur la naissance des enfans, sur les querelles, les disputes qui s'élevoient entre les particuliers; on faisoit encore des loix sur la liberté de penser touchant des questions que tout le monde vouloit entendre, auxquelles personne ne comprenoit rien, & sur lesquelles cependant on étoit souvent sur le point d'en venir aux mains. Les impôts, les finances & le commerce perpétuellement en contradiction, étoient aussi

le sujet continuel de loix nouvelles. Les contestations entre les sujets naissoient & renaissent sans-cesse à l'aide de la protection de tant de loix, de celle des tribunaux établis en grand nombre pour rendre la justice, & enfin de celle d'un ordre de citoyens qui expliquoient à ces tribunaux des contestations qu'ils ne pouvoient entendre & juger que par l'organe de ces tiers en apparence désintéressés. La nation accablée d'impôts, étoit toujours à la veille de succomber sous le poids que l'avidité des fermiers ne cessoit encore d'y ajouter.

Il m'est d'autant plus facile de vous faire le tableau des calamités qui découloient sur la nation d'une source si abondante, que lors de la restauration il fut jugé nécessaire de le conserver, comme on conserve la mémoire du local d'un précipice d'où l'on est heureusement sorti, & dans lequel on craint de retomber. Ce tableau fut imprimé à la tête de l'histoire de la

restauration , que tous les citoyens du premier ordre , même ceux du second , fissent de tems en tems par reconnoissance & par respect pour la mémoire de nos restaurateurs , & en même tems pour nourrir notre sensibilité & notre attachement inviolable pour notre loi.

Qui peut pénétrer à travers le voile obscur qui nous dérobe l'origine de toutes les nations & les premiers berceaux des hommes ? Dans les derniers tems qui ont précédé la restauration nous avions un grand nombre d'auteurs qui tous à l'envi avoient fait des recherches infinies sur ce sujet , sur la maniere dont s'étoient formées les premieres sociétés & sur leurs premieres loix. Il sembloit à les entendre que le public devoit prendre un grand intérêt à leurs pénibles travaux , leurs laborieuses conjectures. Ils formoient des sociétés idéales , ensuite des gouvernemens & un corps de loix à leur gré , où ils auroient voulu que les législateurs modernes pris-

prissent les modeles des loix nouvelles, les moyens de mieux gouverner les nations & l'idée d'un gouvernement parfait. D'autres s'occupoient à chercher dans toute sorte de monumens obscurs, de quoi reculer les annales de la nation : & ceux-ci mettoient encore un grand prix à leurs recherches, comme s'il étoit bien important pour le bien d'une nation de lui fournir de quoi se vanter d'une grande antiquité. Il est certain que nos annales, que nous conservons encore, sont très-anciennes. Mais nous en perdons le fil au bout de quelques milliers d'années, & peu nous importe. Nous ne faisons même quelque attention qu'au petit nombre de siècles qui ont précédé la restauration, sur lesquels nous n'arrêtons point nos regards, sans plaindre ceux de nos ancêtres que les loix avoient rendus esclaves, & ceux qui étoient les auteurs de ces loix, ou qui les avoient conseillées. Nous avons dans nos anna-

les une idée assez claire de quelques siècles antérieurs à ces loix , & de mœurs à-peu-près semblables aux nôtres. Il paroît qu'alors la nation ne connoissoit d'autre loi que celle qui nous gouverne aujourd'hui , & qu'elle étoit plus heureuse qu'elle ne l'a été ensuite sous l'empire des loix arbitraires.

Je vous arrêterai peu sur les régnes d'une longue suite de Rois. Les premiers dont nous avons l'histoire, ne firent point de loix : ils furent les conservateurs des droits & des libertés de la nation ; & quoique leurs régnes paroissent fort longs , leur histoire est fort courte. Ils furent les pères du peuple. Des Rois foibles succéderent à des Rois forts ; ils firent des loix , cependant en très-petit nombre. Ils étoient trop proche de l'observation de la loi naturelle ; sa voix se faisoit trop entendre au fond de leurs cœurs : on étoit encore trop sensible à la pureté , à la beauté , à la

sainteté de cette loi , on n'osoit y toucher que d'une main tremblante.

D'autres Rois leurs successeurs , plus foibles encore , furent plus hardis , ou peut-être leurs ministres. Les loix s'accrurent , les intérêts se divisèrent & se multiplièrent dans un détail infini. La propriété des biens devint incertaine ; les partages , les testamens divisèrent les freres ; les voisins ne purent vivre en paix , ils s'accuserent d'usurpation. On voyoit peu d'exemples de paix dans les familles ; les parens ne se reconnoissoient plus ; la plus respectable des sociétés , l'union dans les mariages fut troublée de mille manieres. Les maris & les peres n'eurent plus qu'une ombre d'autorité. Les contestations , les querelles devinrent si fréquentes entre les citoyens & dans le sein des familles , que les Rois ne pouvant suffire à rendre la justice à leurs sujets , furent obligés d'établir des juges ; ceux-ci eurent bientôt besoin de

gens qui faisoient profession de sçavoir les loix , pour leur aider à reconnoître de quel côté étoit la justice : ce qui donna lieu encore à de nouvelles loix sur la maniere dont ces derniers devoient instruire les juges. A des volumes immenses de loix on ajouta de plus gros volumes encore de gloses & de commentaires. Le courage le plus intrépide n'auroit osé entreprendre seulement de lire tant de volumes. Les juges abandonnerent l'étude, & laisserent à ceux qui faisoient la profession de sçavoir les loix, le soin de les en instruire. Cependant on avoit de l'esprit , & l'on s'en servit pour rendre problématique le droit le plus clair. On jugeoit au hazard & souvent par passion ou par faveur. La capitale dévorait les Provinces, le séjour de la Cour, des Seigneurs & des gens de loi , y attiroit tous les trésors de la nation, & les impôts achevoient de détruire toute sorte d'industrie. Des guerres avec

des nations voisines les avoient rendus nécessaires, & l'adresse des financiers en dévorait une grande partie. Le luxe & l'immense richesse de ceux-ci affligeoient la nation bien plus que les dépenses de l'Etat.

- Plusieurs Rois ont trouvé la nation dans cette triste situation à leur avènement à la Couronne. Quelques-uns de ces Rois l'ont augmentée par leurs querelles au-dehors. D'autres Rois foibles y ont encore ajouté par leur aveugle confiance dans des ministres vains, ambitieux & ignorans. De bons Rois succéderent quelquefois à ceux-ci. Ils aimoient leurs sujets, ils vouloient en être les pères, & remédier à tant de maux. Mais ils ne voyoient de tous côtés que des entraves. Les intrigues des gens riches alloient au-devant des précautions les plus sages, & les rendoient inutiles. Les gouverneurs des Provinces ne voyoient dans leurs emplois que leur intérêt, leurs amusemens &

leurs plaisirs, qui leur faisoient multiplier leurs injustices, & accroître sans cesse les calamités du peuple.

Les richesses étoient concentrées dans la capitale, où le luxe d'un grand nombre de riches faisoit vivre un peuple nombreux; mais la nation dépérissoit de jour en jour. La santé du peuple étoit affoiblie par la misère, & celle des gens riches par l'abus de leur opulence. Le tempérament foible & délicat de leurs enfans n'annonçoit qu'une foible postérité. La plupart étoient vieux à vingt-cinq ans. Il a fallu plusieurs siècles à la nation pour reprendre ses premières forces & son ancien embonpoint. Nous sommes encore jeunes aujourd'hui à l'âge où nos ancêtres de ces malheureux tems, les plus robustes, étoient dans une vieillesse décrépite. Ils avoient de l'esprit, & communément plus d'esprit que de corps. On s'étoit piqué auparavant pendant plus d'un siècle d'être sçavant, & cette science ne con-

fistoit qu'à apprendre une langue ancienne d'une nation voisine qui l'avoit oubliée depuis plusieurs siècles, à lire quelques vieux livres écrits dans cette langue, à faire de longs commentaires sur ces livres. Le goût des livres, le goût pour d'autres sciences devint à la mode, & les Australiens après s'être piqués d'être sçavans, se piquerent d'avoir de l'esprit. Tout le monde voulut en avoir & faire des livres; quelques femmes mêmes en firent, ou s'en firent dicter par quelque ami secret. Les livres furent un nouveau fléau répandu sur la nation; on les multiplia si prodigieusement, qu'il n'y avoit point de palais assez grand pour contenir tous ceux qu'on avoit rassemblés pour le Roi; il fallut en construire un exprès d'une grandeur immense. Dix siècles de vie n'auroient pu suffire à un homme pour lire ce tas énorme de livres, dont le plus grand nombre n'étoient bons qu'à étouffer le bon

sens & la raison. La licence publia aussi ses productions; on employa l'esprit à corrompre les mœurs. On publia des livres en vers & en prose où l'on faisoit l'éloge de presque tous les vices. L'innocence déserta les villes, sur-tout la capitale : les campagnes furent son azile. Une heureuse ignorance la conserva chez les cultivateurs.

Les femmes dans les villes ne se piquoient plus d'être modestes, réservées, & ne portoient plus sur le front le témoignage auguste de l'innocence & de la vertu. Celles de la capitale, qui donnoient le ton, devenoient toujours plus insensibles à l'honneur & à la réputation, & méprisoient même les apparences que les femmes de la Province mettoient encore au nombre de leurs devoirs. C'étoit la faute des hommes, dont le goût usé & le cœur corrompu faisoient oublier aux femmes que chez elles les attraits de la figure reçoivent leur plus grand prix

prix des charmes de la vertu. Il est une coquetterie que toutes les femmes ont sans s'en apercevoir, parcequ'elle est née avec elles, coquetterie également utile aux deux sexes puisqu'elle est l'ame de leur union, tant qu'elle est couverte par le voile de la modestie, qui est aussi un autre don de la nature. L'art de la toilette avoit levé ce voile précieux, & éteint les sentimens naturels de la décence & de l'honnêteté.

On avoit corrompu & déshonoré la musique en l'accompagnant de paroles qui étoient toujours sous mille tournures différentes l'éloge de la passion la plus dangereuse. Les poëtes l'avoient déifiée cette passion, avec la dernière impudence. Ils lui soumettoient toutes les actions de la vie. C'étoit l'ame qui animoit toute la nature. Ils lui avoient soumis l'univers entier : c'est ainsi qu'à l'aide des livres & de la musique on apprenoit de bonne heure aux deux sexes à lui sacrifier

les devoirs les plus saints. On porta enfin l'excès de la licence jusques à publier en vers, c'est-à-dire, dans le langage inventé par la séduction, l'art d'aimer, ou ce qui est la même chose, l'art de corrompre l'innocence, & d'étendre encore par la voye la plus artificieuse la dépravation des mœurs. On avoit fait de la danse, comme du chant, un art qui en l'éloignant de la nature, l'avoit rendue indécente. Elle étoit devenue l'objet d'une étude fort fine & fort recherchée, pour plaire par des peintures vives de la licence & de la volupté, substituées à l'image d'une joie naïve & innocente, le caractère naturel de la danse.

Tant de désordres répandus dans les mœurs de la nation firent naître d'autres productions de l'esprit. Il parut successivement un nombre infini de livres de morale, la plupart très-volumineux & inlisibles. Quelques-uns en fort petit nombre parloient à l'esprit, mais aucun ne parloit au cœur.

Aucun ne connoissoit la route de la nature, & il falloit la connoître pour ramener la nation à sa loi qu'elle avoit entièrement oubliée. Ces livres firent quelques hypocrites, & la loi de la nature conservoit dans le silence & la retraite quelques hommes vertueux.

Il s'éleva en même tems une mer d'opinions humaines dont la nation fut inondée. Ceux qui en étoient les auteurs (& ils étoient encore en aussi grand nombre que les antiquaires, les commentateurs des loix & des livres anciens, les poètes & les moralistes) étoient dogmatiques, fiers, affirmatifs. Les uns doutoient de tout, les autres n'ignoroient rien. Chacun avoit une opinion à foi qu'il ne prouvoit point, & ils ne s'accordoient que pour disputer. Chacun avoit construit le monde & le faisoit mouvoir à son gré par les machines qu'il avoit inventées. La raison & le bon sens n'entroient pour rien dans les immenses volumes que produisoit la fureur de vouloir

établir des opinions nouvelles, enfans de l'amour-propre aveuglé par un vain orgueil. Des questions inutiles & intelligibles tirées de ces livres insensés, divisoient de tems en tems la nation en différens partis, dont le plus fort tourmentoit quelquefois cruellement le plus foible, & jettoit de nouveaux troubles, de nouvelles divisions dans la société & dans les familles.

On croyoit avoir les mesures de l'univers; on en calculoit les rapports, on en expliquoit les premières loix & la cause finale; on connoissoit notre nature & notre principe actif: on croyoit avoir eu assez d'intelligence pour pénétrer des mystères impénétrables qui nous environnent de toutes parts; & tout cela n'étoit que l'ouvrage de l'imagination.

Les uns distinguoient dans les corps l'apparence & la réalité. D'autres rejettoient la réalité & n'admettoient que l'apparence, & d'autres rejettoient également l'une & l'autre,

D'autres soutenoient que le tout est plus grand que la partie, & d'autres que la partie est plus grande que le tout.

On s'avisa de vouloir expliquer la nature des idées. On voulut qu'elles fussent dans les objets, qu'elles fussent acquises ; d'autres qu'elles fussent innées &c.

Ces questions & beaucoup d'autres de cette nature firent enfanter de nouveaux volumes, & l'esprit de parti s'empara de la nation & l'exposa souvent aux fureurs des guerres civiles.

On mettoit en tête de presque tous ces livres des épîtres dédicatoires adressées à des protecteurs ou à des protectrices, & remplies de fades louanges ; heureusement ceux-mêmes pour qui ces épîtres étoient faites, y prêtoient peu d'attention. Ce ne fut qu'une addition inutile au mal que faisoient les livres. Car bientôt personne ne put supporter la fade lecture

d'une seule phrase de ces adulations puériles.

L'éloquence eut aussi ses livres ; on les multiplia de même sur l'art de convaincre & de persuader ; sur l'art de bien penser , de bien écrire & de bien parler. Cet art étoit sans doute bien agréable ; mais on en abusa , parce qu'on s'étoit mis en possession d'abuser de tout ; & avec ce bel art on persuadoit tous les jours mille mensonges , & rarement quelque vérité. Ce fut ainsi que l'éloquence fit souvent de l'histoire une pure fiction : On enseigna en même tems la politesse , & la politesse devoit marcher en effet à la suite de cet art séducteur. On enseigna l'art d'imiter les vertus & de s'en passer , l'art artificieux de la flatterie , & l'on oublia la bienfaisance. Les hommes devinrent faux & cessèrent d'être indulgens. La satire & la médisance prirent la place de l'indulgence & de l'humanité.

Les arts attirèrent encore l'atten-

tion de ceux qui étoient possédés de la manie d'écrire. Ils n'en inventerent aucun , ils n'en perfectionnerent point ; mais ils écrivirent des volumes sur tous les arts , livres dont ceux qui exerçoient les arts , ceux-mêmes qui y excelloient , n'avoient aucune connoissance ; si on en excepte la chymie & la médecine , dont la théorie produisit encore un nombre infini de volumes , qui contenoient fort peu de choses utiles.

Les arts , sur-tout les arts agréables & ceux qui sont les enfans du luxe , étoient portés à un degré de perfection qui auroit fait honneur à l'industrie , au génie même de la nation , si ces efforts n'avoient pas été produits par tous les excès du luxe , qui sont la preuve de la corruption des mœurs. Car on avoit tout appris , excepté l'art le plus nécessaire à l'homme & au citoyen , qui est de sçavoir vivre avec ses semblables. On se rassembloit dans les villes , on désertoit les cam-

pagnes , on sentoît les besoins de la société , on la recherchoit , & l'on y passoit sa vie dans des disputes , dans des querelles & dans des contestations perpétuelles. Les hommes ne pouvoient ni vivre seuls , ni vivre ensemble. Cependant on osa bientôt appeller ce siècle , le siècle du goût , des sciences & des arts ; on l'eût bien mieux nommé le siècle des abus. Car on abusoit de tout , des loix , de l'esprit , des arts , des richesses & de la santé.

Parurent quelques hommes sensés , qui firent de généreux efforts pour délivrer la patrie de l'esclavage des passions & des préjugés , pour l'engager à reprendre son ancienne liberté , & à rendre au bon sens & à la raison l'autorité que tant de loix & tant de livres leur avoient fait perdre. Ils s'attendrirent inutilement sur des hommes qui ne les entendoient pas , & qui à l'aide de leurs loix & de leurs sçavans , ne cessoient de s'é-

garer d'erreurs en erreurs. Ils tentèrent de rappeler leur nation à sa première loi, mais quoique gravée dans tous les cœurs, depuis trop long-tems on n'écoutoit plus sa voix, tout l'avoit fait oublier; & ces citoyens zélés redoutant la force des préjugés, n'osoient encore la présenter dans toute son étendue, ou avec la même force qu'elle se faisoit entendre à leur cœur. Ils avoient à nager contre le courant d'un torrent trop rapide. Ils se rejetterent sur des idées du bien public, & bornerent leur entreprise à substituer le goût des arts & des sciences utiles, à celui des arts & des sciences de pur agrément.

Les auteurs avoient presque épuisé tous les sujets de pur agrément & les sujets frivoles. Ils avoient besoin de quelque sujet nouveau, comme on en avoit souvent besoin dans des assemblées du beau monde pour relever la conversation. Ils firent avec avidité l'idée du bien public: une foule

d'écrivains s'occupèrent à discuter le bien public sans le connoître, & cette idée devint tellement à la mode, que des gens raisonnables crurent que toute la nation alloit se tourner de ce côté. On eut bientôt parcouru les arts & les sciences utiles. On en fit l'éloge de mille façons. On proposa dans de nouveaux livres des réformes dans l'administration de l'Etat. Des projets de nouveaux établissemens pour le bien de l'humanité prirent la place de ceux qu'on avoit vus pendant long-tems pour l'augmentation des impôts. On annonçoit dans d'autres une révolution dans les sciences; on se félicitoit sur les progrès des connoissances, des arts, de l'industrie, en un mot de l'esprit humain. Quelques auteurs plus modestes donnoient leurs ouvrages au public comme un fonds de matériaux assez riche pour espérer que bientôt quelque main habile en formeroit un système de gouvernement capable d'assurer la félicité de la

nation ; mais aucun ne sentoit les difficultés que présentoit l'architecture d'un tel édifice. Un étranger qui n'auroit vu la nation que par les titres de cette multitude d'écrits nouveaux, auroit pu croire que les Australiens étoient devenus en un moment un peuple de sages. Il n'en étoit rien cependant. Cette ardeur pour le bien public ne fut qu'une flamme éphémère qui s'éteignit dans les conversations. Enfin on s'ennuya de l'idée du bien public. On l'abandonna au petit nombre d'hommes sensés qui l'avoient produite, & qui continuèrent de s'en occuper sérieusement.

Le gouvernement la saisit, non dans cette légion de livres nouveaux, dont les uns ne montroient que de l'enthousiasme & une imagination en désordre, d'autres que des plans qui auroient été une nouvelle source de mal public, mais dans les observations sages d'un petit nombre de citoyens qui respiroient encore l'air salubre de

l'ancienne liberté & de l'ancienne pureté de mœurs de la nation. Le ministre recevoit de leurs mains déintéressées, & de leur zèle pour la prospérité de l'Etat, des moyens de la rétablir. Il forma un tableau exact de toutes les branches de l'administration, qui contenoit l'ensemble de toutes les parties d'un gouvernement établi sur des principes qui constituent également la force, la puissance du Souverain & le bonheur des sujets. Ce ministre étoit vraiment digne de son siècle, parcequ'il étoit capable de le ramener à la vertu, & du Roi qu'il servoit, qui aimoit la vérité, la justice & le bien de la nation.

Le désordre régnoit depuis long-tems dans les finances, dans l'administration de la justice, & dans la distribution des grâces de la Cour. Les finances étoient la source de la fortune rapide, de l'opulence excessive du petit nombre d'habitans de la capitale, qui pouvoient parvenir à s'y in-

roduire ; au-lieu d'être la principale base de la force de l'Etat. On avoit fait de la finance une science à laquelle on s'étoit livré avec une ardeur funeste à la prospérité de la nation. Ceux qui la cultivoient avec le plus de soin, ne l'envisageoient qu'avec un esprit d'intérêt personnel, qu'avec l'idée & le projet d'une grande fortune. Ils ne s'occupèrent qu'à bien connoître, à bien distinguer les droits divers, les différens moyens de les étendre, de les accroître sans s'embarasser de leur source, & à bien saisir, sans crainte de l'épuiser & sans ménagement, la voye la plus courte d'assurer la perception. Un exercice continuel de la dureté avoit endurci le cœur de ces hommes qui depuis long-tems avoient cessé d'être citoyens.

Un volume immense de loix sur cette matiere, presque toutes destructives de la population, de l'agriculture & de l'industrie, étoit également l'objet ou le fruit de leurs études.

Aucun de ces hommes attachés par état à cette branche de l'administration, n'étoit distrait de l'étude des moyens de s'enrichir promptement dans une carrière où la fortune n'étoit que trop aveugle & trop facile, pour jeter ses regards sur les vrais principes de la finance considérée uniquement dans l'intérêt de l'Etat; sur la population, l'agriculture & l'industrie qui en sont les sources. On les épuisoit sans cesse ces sources respectables, & personne n'avoit assez de vertu ou assez de courage pour prévoir les malheureuses suites de cet épuisement, ou assez de force pour les prévenir.

On imaginoit souvent de nouvelles impositions, qui produisoient d'abord de grandes sommes, & on se laissoit séduire par l'appas de cette richesse éphémère & forcée, qui détruisoit le germe de la fécondité. On ne s'apercevoit pas qu'en augmentant les droits des finances, on diminueoit les

conformations & la circulation des denrées ; qu'on reſtraignoit les productions naturelles & celles de l'induftrie, qui produifoient ces droits, & qu'on en détruifoit ainſi la ſource. La corruption étoit ſi générale que ceux-mêmes qui ſe permettoient les reproches les plus amers contre les financiers, ou qui affectoient de les mépriſer, alloient ſouvent à cette ſource de richelſſes pour ſ'y déſaltérer.

La mode d'avoir de l'eſprit avoit fait négliger aux juges l'étude des loix. La forme qu'ils avoient établie pour l'inſtruction des conteſtations, étoit devenue l'occupation d'un nombre prodigieux de ſujets, qui ſ'en étoient fait un patrimoine. Les gens qui exerçoient la ſcience des loix, employoient tout leur art à ſéduire les juges ; car ceux-ci ſe décidoient preſque toujours pour celui qui avoit acquis auprès d'eux le plus de crédit par ſa ſcience & ſon art. Leur éloquence les rendoit redoutables à la

justice même, & ils s'enrichissoient souvent à ses dépens. Ils se disoient les protecteurs de la veuve & de l'orphelin. On auroit pu leur demander ce qu'étoient ceux d'entre eux choisis au hazard qui soutenoient avec la plus vive chaleur la prétention de quiconque avoit entrepris la ruine de cette veuve & de cet orphelin. C'étoit usurper un titre respectable, qui n'appartenoit qu'à la nation ou à son législateur.

Les graces sous le règne précédent n'avoient été données qu'à la faveur, & tous les hommes en place avoient contracté l'habitude de ne voir dans leur place que leur intérêt personnel. S'ils s'occupoient quelquefois de celui du public, ce n'étoit que lorsqu'il leur paroïssoit être un moyen de se maintenir dans leur place, ou de monter à une place supérieure.

Le Roi vouloit, sur le plan de son ministre, mettre un nouvel ordre dans ses finances, substituer un petit nombre

bre de loix claires & aussi simples que justes à ces volumes immenses de loix qui la plupart se contredisoient , ou contredisoient les vrais principes de l'équité ; qui exigeoient perpétuellement des loix nouvelles pour être entendues ou exécutées , & mettoient sans cesse des entraves à l'administration de la justice. Il vouloit par cette sage réforme que les juges n'eussent plus de prétexte d'ignorance , & rendre à l'agriculture & aux arts un nombre prodigieux de sujets dont toute l'industrie n'étoit occupée qu'à s'enrichir de l'industrie des autres citoyens.

La foiblesse du précédent ministère avoit laissé introduire une foule d'abus qui formoient autant d'obstacles à l'exécution des vues sages du Roi régnant. Il s'agissoit de surmonter ces obstacles ; de persuader à une nation dévorée par l'amour du luxe , que son intérêt demandoit une réforme ; puis d'entreprendre avec vigueur ce grand ouvrage. Mais comment parvenir à changer les idées nation-

nales ? De quel moyen se servir pour renverser des préjugés anciens , fortifiés par l'habitude ? Les loix , en pareil cas , n'ont aucune force , ou du moins si elles en ont , c'est tout au plus sur quelques ames privilégiées , sur ce petit nombre d'hommes courageux à qui il suffit de voir le bien général dans une institution quelconque , pour l'embrasser sur le champ , & renoncer sans peine à des avantages personnels. Le ministère sentoit toute la force de cette difficulté ; aussi comme il desiroit sincèrement le succès , il ne s'attacha pas par obstination à vouloir former un nouveau code , moyen impraticable , ou du moins très-impuissant dans ce moment ; & après avoir bien médité , il prit une route toute différente.

Depuis quelques années les Australiens avoient au milieu d'eux une société d'hommes qui , appliqués d'une manière toute particulière aux sciences & aux arts , avoient obtenu par l'étendue de leurs talens le droit de diriger à leur gré l'esprit de la nation , de faire adopter à leurs

concitoyens presque toutes les idées qu'ils jugeoient à propos de faire germer; c'étoit en un mot les *Pansophistes* (c'est ainsi qu'ils se nommoient) à qui il appartenoit exclusivement de persuader les choses les plus difficiles, les plus singulieres, même les plus contraires au bien & à la tranquillité publique. On les avoit vu disputer à la nation ses privilèges les plus chers, débiter hardiment de nouveaux principes sur la morale, le gouvernement & la politique; & ces principes, tout pernicieux qu'ils étoient, le Public les avoit reçus avec avidité, moins encore parcequ'ils favorisoient les passions, qu'à cause du stile séducteur, du ton entoufiaste qu'avoient sçu employer ceux qui les premiers avoient osé les débiter publiquement. Ce fut donc sur les *Pansophistes* que le ministère jetta les yeux pour opérer le changement si désiré & si nécessaire. On savoit certainement que malgré leur mépris affecté des richesses, des honneurs, des distinctions de toute espèce, ces *Pansophistes*

enyvrés de leur mérite , ne dédaignoient aucun moyen d'acquérir ce qui fait l'objet des desirs de tous les hommes ; on les avoit vu se placer modestement les uns & les autres au dessus du gouvernement , & se distribuer libéralement des éloges fastueux & emphatiques toujours reçus avec transports ; on les avoit vu rechercher par toutes sortes de moyens les places , les récompenses , les faveurs , tout en déclarant contre ceux qui les ambitionnoient : on mit sagement ces dispositions à profit.

Le ministre manda trois ou quatre Pansophistes des plus accrédités dans le parti ; à la première entrevue il ne parut avoir d'autre dessein que de leur marquer la considération la plus grande pour leurs personnes , & surtout une singulière estime de leurs talens ; la seconde fois il leur demanda conseil sur des affaires épineuses ; enfin lorsqu'il s'aperçut qu'il avoit gagné leur confiance , il leur ouvrit son cœur. « J'ai depuis long-tems , dit-il au principal d'entre eux , à vous communiquer un projet important , digne d'oc-

» cuper des hommes tels que vous , fait
 » pour de grandes ames, & dont les Pan-
 » sophistes seuls peuvent sentir toute l'é-
 » tendue. Ne me faites point d'inutiles
 » difficultés; la confiance du Prince mē
 » met heureusement à portée de vous être
 » utile: mais je veux devoir à votre atta-
 » chement pour moi ce que tout autre fe-
 » roit par des vues que vous êtes incapa-
 » bles d'avoir jamais.

» Il n'est question de rien moins, conti-
 » nua-t-il, que de changer les idées reçues
 » depuis trop long-tems dans la nation
 » sur les objets les plus essentiels de l'ad-
 » ministration, je veux dire le commerce,
 » la population & l'agriculture. Les ma-
 » ximes que vous avez semées jusqu'ici
 » sont justes, sages, dignes de vous; mais
 » enfin ce ne sont pas celles que je desire
 » vous voir présenter aujourd'hui; j'ai
 » d'autres vues dans ce moment, & vous
 » les trouverez dans le mémoire que je
 » vous confie. Etendez ces vues, médi-
 » tez-les, mais sur-tout occupez-vous à

les revêtit de ce stile enchanteur, qui jusqu'ici a séduit tous ceux qui ont lu vos ouvrages. Les Pan sophistes se retirèrent très-satisfaits; dès le lendemain il parut une ode sans chaleur, mais en revanche pleine de philosophie; dans laquelle on mettoit le ministre au-dessus de tous les grands hommes de l'antiquité. Les journalistes n'osèrent dire librement ce qu'ils pensoient de cette production froide; le crédit du héros arrêta pour cette fois leur plume, ils se contenterent d'enchérir sur les éloges donnés au ministre, & six semaines après ils se firent adresser une lettre, dans laquelle après un détail prolix des vertus du ministre que l'on avoit oublié de célébrer dans l'ode, un anonyme envoyoit un catalogue exact des expressions louches, des idées gigantesques, des fautes de grammaire aperçues dans l'ouvrage du poëte pan sophiste.

Cependant la société songeoit à satisfaire le ministre. Pour mettre de l'ordre dans leurs opérations, les Pan sophistes

avoient commencé par former un tableau *analytique* de toutes les idées qu'ils avoient à développer , tableau dans lequel on voyoit chaque objet à sa place , parceque les auteurs , avant de le tracer , avoient heureusement eu la prudence de lire un de leurs prédécesseurs , dont l'ouvrage , écrit en une langue étrangere , étoit alors très-peu connu. Ce tableau ainsi arrêté , on distribua à chaque Pansoviste une matiere à traiter ; l'un fut chargé de l'agriculture , considérée dans chacun de ses *rapports* ; le commerce & toutes ses branches échurent à un autre ; un troisieme engagé à s'occuper de la population , ayant trouvé la matiere trop vaste , demanda du secours , & se déchargea des calculs à faire sur un mathématicien profond , qui laissa à un homme ordinaire le soin de faire les observations assez peu nécessaires en pareille matiere , où il ne s'agissoit à son avis que de calculer.

La besogne ainsi distribuée devint plus facile ; tandis que chacun travailloit de son

côté à la partie qui lui avoit été confiée, le chef des Panfophistes publia un éloquent prospectus de l'ouvrage médité; l'amour des hommes, l'attachement à la patrie y étoit peints avec des traits de flamme qui embrâserent tous les cœurs, & préparèrent merveilleusement les esprits à la lecture du grand ouvrage.

Enfin le livre parut avec tout l'éclat convenable aux grandes vues que l'on se proposoit. Le ministre qui en avoit accepté la dédicace avec modestie, paya noblement ses panégyristes, malgré les critiques des journaux; on eut soin d'envoyer *gratis* des exemplaires à certains endroits où plusieurs jours de chaque semaine les hommes oisifs ont toute liberté d'aller copier les anciens livres pour en faire de nouveaux; enfin on n'épargna rien pour répandre la *Panfophilie* parmi toutes les sociétés, & jusque dans les provinces les plus éloignées de l'empire.

A peine l'ouvrage fut-il connu, que l'on apperçut tout-à-coup un changement étonnant dans les idées : le grand & le

petit, l'habitant de la ville comme celui de la campagne, chacun éprouva dans l'ordre de ses pensées une révolution lubite & telle que le ministère même n'avoit osé l'espérer. A la vérité quelques méchans, jaloux de n'avoir pas été associés à la noble rédaction du *livre de la nation*, s'efforcèrent d'y trouver des principes dangereux, de séditieuses maximes, des idées hardies & téméraires; mais il fut aisé de montrer que ces nuages dont on vouloit couvrir la *Pan sophistie*, avoient été amassés par la jalousie, la calomnie & le faux zèle pour l'ancienne routine. Les bruits furent bientôt apaisés, & cet orage parut n'avoir été excité que pour faire sentir plus fortement l'excellence de l'ouvrage. Dans tous les cercles on ne parla plus qu'*agriculture*, *population*, *économie*; les académies déjà existantes n'étant pas assez nombreuses, ou se trouvant surchargées de travail, on en créa de nouvelles dont l'unique objet étoit d'étudier, de discuter, d'approfondir ces matieres; l'espérance des distinctions,

le desir de plaire aux concitoyens tourna toutes les conversations , tous les esprits aux vues du bien général ; on abandonna avec dédain ces sciences prétendues , qui sous les noms imposans de métaphysique , de morale , de politique , avoient jusqu'alors trompé leurs sectateurs par des définitions vagues , de mystérieuses obscurités , des mots vuides de sens.

Bientôt la nation revenue comme d'un long sommeil à des idées plus justes & plus saines , s'occupa uniquement des choses usuelles ; les grands qui jusques à cette secousse générale avoient dédaigné les élémens des connoissances , cultivèrent eux-mêmes les sciences dont ils sentirent enfin l'utilité : en un mot l'esprit de dispute sur des riens frivoles & l'amour de l'oïveté ne furent plus des obstacles à redouter dans l'exécution du projet de rétablir autant qu'il étoit possible , la prospérité de la nation. Le ministre mettoit la main à cet important ouvrage , qui devoit immortaliser son ministère , lorsque le Roi qui n'avoit depuis long - tems qu'une santé foible &

languissante, mourut sans laisser d'héritier de sa Couronne. Par cet événement la nation tenoit dans ses droits. Elle avoit la liberté de se donner un nouveau Roi, ou telle autre forme de gouvernement qu'elle jugeroit à propos de choisir. Le ministre, après avoir donné à la mémoire de son maître le tribut de larmes que son cœur lui devoit, s'occupa avec un nouveau zèle comme simple particulier, mais en même tems comme un des premiers membres de l'Etat, des intérêts de la nation. Il les considéra avec cette élévation d'âme, cette bonté de cœur & cet amour pour le bien public, qui avoient caractérisé son ministère, & vit d'un coup d'œil tout ce qu'il y avoit à faire pour rendre la nation heureuse, tous les obstacles qui pouvoient s'opposer à l'établissement de la prospérité, & les moyens de les vaincre.

Je ne vous ai présente jusqu'ici de l'histoire de la restauration que la

partie triste & humiliante pour l'humanité. Vous n'y avez vu que les funestes effets des passions humaines. Vous ne verrez dans ce qui me reste à vous apprendre que les fruits heureux de la vertu. Il est tems, me dit-il , que nous allions revoir nos bons amis. J'avois fait pendant son récit une infinité d'observations, & j'avois bien des éclaircissemens à lui demander, que je fus contraint de réserver pour un autre moment.

En rentrant je fus frappé d'un spectacle inattendu. Le salon du château étoit rempli d'une assemblée nombreuse qui sembloit n'attendre que notre arrivée pour se livrer à la danse & aux concerts. La gayete & la décence étoient répandues par-tout. Je reconnus bientôt tous les habitans du même village, dont la fête m'avoit fait tant de plaisir ; mais je ne pus comprendre la raison qui les avoit tous rassemblés ici. Je priai Léna de me la dire. Cette fête est pour moi,

me dit-elle ; c'est aujourd'hui le jour de ma naissance, Nous avons voulu vous surprendre. C'est notre usage que chaque jour de la naissance de l'un d'entre nous, un des villages qui nous entourent vient la célébrer ; & ils s'y rendent tous à un mariage & à la naissance d'un enfant. La même joie, la même modestie, la même décence, la même simplicité, la même égalité & la même union, que j'avois observées dans la fête du village, régnoient également dans celle-ci. On y servit, comme dans la première, des rafraîchissemens qui consistoient dans de la limonade & des fruits. Je demandai au Seigneur Taumelli, s'il ne faisoit pas servir du vin, & si les fêtes n'étoient pas précédées d'un dîner, ou suivies d'un souper. Ce n'est point notre usage, me dit-il, & lorsque je vous en aurai dit la raison en vous expliquant des choses plus importantes, je ne doute point que vous ne l'approuviez.

Notre conversation fut interrompue par un accident qui fit succéder en un instant les allarmes & les inquiétudes à la joie, dans toute l'assemblée. Un habitant d'un village voisin, voulant cueillir du fruit, s'étoit laissé tomber d'un arbre sur lequel il étoit monté. On venoit chercher le chirurgien qui se trouvoit de cette fête. Le Seigneur Taumelli partit dans l'instant avec lui pour aller au secours du blessé; & toute l'assemblée les suivit, comme si chacun en particulier alloit secourir un pere, un frere, un fils, un ami. J'arrivai presque aussitôt que le chirurgien, & étois curieux de l'observer dans l'exercice de son art. Car je l'avois déjà vu plusieurs fois sans me douter de sa profession. Le blessé me paroissoit aussi tranquille qu'un homme en santé. Il avoit cependant un bras cassé. Le chirurgien le lui remit dans un clin d'œil, il examina ensuite son blessé, & ne lui trouva qu'une légère conta-

sion à la tête J'avois bien de la peine à m'empêcher de louer son habileté. Je me contins sur cela , parceque le Seigneur Taumelli m'avoit instruit que les Australiens ne concevant point qu'on puisse faire du mal , n'écoutent pas les louanges qu'on leur donne pour le bien. Je lui demandai pourquoi il ne faisoit pas une petite saignée au blessé. Il me répondit que la tranquillité que je lui avois vue étoit une preuve infailible que sa chute n'avoit fait aucune impression sur son sang , qu'il n'avoit aucune agitation & qu'il seroit par conséquent inutile de lui en tirer. Je lui demandai encore quel régime il prescrivoit au blessé. Aucun ; me dit-il ; l'ordonnance du régime ne me regarde pas. C'est l'affaire du médecin. Le Seigneur Taumelli me dit en riant , je vois que vous êtes en peine de voir ce médecin qui doit ordonner un régime que le chirurgien n'oseroit prescrire. C'est un article de nos usages

que je vous expliquerai en son tems ; mais ne soyez pas surpris de la tranquillité de cet homme. Il dévore sa douleur par égard pour notre sensibilité & pour celle de sa famille , qu'il connoît bien. Tous les Australiens malades , à l'exception des petits enfans , se donnent une semblable tranquillité par la même raison. Nous nous retirâmes , & nous trouvâmes la famille du blessé occupée , à la porte de la maison , à répondre à l'attention de notre assemblée & des habitans du village , à calmer leur inquiétude en leur faisant le récit de l'accident , & à leur donner des témoignages de leur reconnoissance.

Je vis bientôt renaître la joie ; les divertissemens furent repris & continués jusqu'au soir , comme s'il n'étoit rien arrivé. Nous accompagnâmes les habitans en nous promenant jusqu'à la moitié du chemin de leur village.

Je n'avois rien vu de si intéressant

que le tableau qui me représentoit dans ces fêtes la belle nature. Si les filles de ces habitans cherchoient à se distinguer de leurs compagnes par les graces de la danse & par la douceur de leur chant, ce n'étoit entre elles qu'un combat gracieux de charmes, de douceur & d'enjouement; & les peres & les meres témoins de ces combats innocens, se voyoient eux-mêmes avec une joye naïve & pure dans leurs enfans. Je ne me laissois pas de ces images dont la nature étoit le peintre, & auxquelles l'art Européen n'auroit osé porter sa main profane. Mais je me rappellois sur-tout avec une espee de transport l'image de ce sentiment tendre, de cet amour de l'humanité, qui se manifestoit avec tant de vivacité dans tous les cœurs, dès qu'il arrivoit quelque accident.

Le lendemain le Seigneur Taumelli reprit ainsi son récit de la Restauration. Le ministre qui pour le bonheur de la nation survécut à son Roi,

L'immortel Taumelli (car je le compte au nombre de mes ayeux ,) forma dans la retraite des premiers momens du deuil public, le plan d'un gouvernement aussi simple que solide. Il étoit l'un & l'autre , parcequ'il étoit naturel. Il assembla chez lui secrètement onze de ses amis, dont il connoissoit le déintéressement , l'amour patriotique, le courage, & le zèle pour le bien de l'humanité.

Vous avez à cœur , leur dit-il , autant que moi , le bonheur de la nation. Je sçais combien vous sont chers les droits sacrés de l'humanité. C'est à la vertu à les faire respecter par quiconque oseroit y donner atteinte ; elle nous en fait aujourd'hui le plus important , le premier de nos devoirs. La nation est rentrée dans ses droits , c'est à elle qu'il appartient de se donner un nouveau maître ou plusieurs. Mais , vous le sçavez , est-elle en état de se porter à faire paisiblement une démarche qui demande la plus

grande tranquillité ? Et n'est-il pas à craindre qu'il ne s'élève dans cette capitale ou dans quelque province, quelques hommes ambitieux qui mettront toute la nation en armes, & qui sur le prétexte du bien public, en feront égorger la moitié pour devenir les tyrans de l'autre ? S'il est en notre pouvoir, comme je n'en doute point, de prévenir les calamités que la nation ne sauroit presque éviter dans l'exercice de ses droits ; nous devons nous assurer des moyens ; & les ayant trouvés, les employer avec la fermeté, le désintéressement & le courage qu'inspire la vertu. Le résultat de nos recherches doit être une forme de gouvernement simple, dont le plan offre au peuple de la manière la plus sensible & la plus évidente, toute la félicité qu'il est possible de lui procurer. Si nous formons un tel plan, soyez sûrs que nous ne l'aurons pas plutôt fait répandre parmi le peuple, qu'il sera accepté avec les

rions pas trouver dans les méditations profondes de ce sage observateur sur les loix saintes & sur les droits sacrés de la nature, un flambeau qui nous éclaire dans la route que nous devons suivre pour trouver le plus grand bien que nous cherchons.

Il importe peu que les sociétés qui existent se soient formées par choix, volontairement ou par force; puisqu'elles les loix qui les gouvernent peuvent être tellement les mêmes, qu'il est impossible de reconnoître si elles ont été dictées par la force ou par la volonté, & que personne n'en peut tirer une raison qui l'autorise à rompre les liens de la société dans laquelle il se trouve né, ni d'en troubler l'ordre.

L'auteur suppose que le peuple avant de s'élire un Roi, est un peuple, & qu'il s'est fait tel par un contrat social. D'où il conclut que le contrat social est la base de toute société civile, & que c'est dans la na-

ture de cet acte qu'il faut chercher celle de la société qu'il forme ; & il énonce la nature de ce contract en ces termes : *Chacun de nous met en commun ses biens , sa personne , sa vie , & toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale , & nous recevons en corps chaque membre , comme partie indivisible du tout.*

Cet acte d'association produit un corps moral & collectif , composé d'autant de membres que l'assemblée a de voix. Cette personne publique prend en général le nom de *Corps Politique* ; lequel est appelé par ses membres , *Etat* , quand il est passif , *Souverain* , quand il est actif , *Puissance* , en le comparant à ses semblables. A l'égard des membres eux-mêmes , ils prennent le nom de *Peuple* collectivement , & s'appellent en particulier , *Citoyens* , comme membres de la *Cité* , ou participans à l'autorité Souveraine , & *Sujets* , comme soumis à la même autorité.

Cet acte d'association renferme un engagement réciproque du public & des particuliers , & chaque individu , contractant , pour ainsi dire , avec lui-même , se trouve engagé sous un double rapport , sçavoir , comme membre du Souverain , envers les particuliers , & comme membre de l'Etat , envers le Souverain. L'auteur assure qu'il n'y a , ni ne peut y avoir d'autre loi fondamentale proprement dite , que le seul pacte social.

Les particuliers ne s'étant soumis qu'au souverain , & l'autorité souveraine n'étant autre chose que la volonté générale , l'homme obéissant au souverain , n'obéit qu'à lui-même , & l'on est plus libre dans le pacte social que dans l'état de nature.

Après avoir fait la comparaison de la liberté naturelle avec la liberté civile quant aux personnes , il fait , quant aux biens , celle du droit de propriété avec le droit de souveraineté , du domaine particulier avec le

domaine éminent. Si c'est sur le droit de propriété qu'est fondée l'autorité souveraine, ce droit est celui qu'elle doit le plus respecter ; il est inviolable & sacré pour elle, tant qu'il demeure un droit particulier & individuel : sitôt qu'il est considéré comme commun à tous les citoyens, il est soumis à la volonté générale, & cette volonté peut l'anéantir. Ainsi le souverain n'a nul droit de toucher au bien d'un particulier ni de plusieurs ; il ne peut pas abolir les dettes ; mais il peut légitimement s'emparer des biens de tous.

Puisque rien n'oblige les sujets que la volonté générale, on demande comment se manifeste cette volonté, à quels signes on est sûr de la reconnoître, ce que c'est qu'une loi ? le sujet, dit l'auteur, est tout neuf ; la définition de la loi est encore à faire.

A l'instant que le peuple considère en particulier un ou plusieurs de ses membres, le peuple se divise, il se
for-

forme entre le tout & la partie une relation qui en fait deux êtres séparés, dont la partie est l'un, & le tout moins cette partie est l'autre. Mais le tout moins une partie n'est pas le tout; tant que ce rapport subsiste, il n'y a donc plus de tout, mais deux parties inégales.

Au contraire quand tout le peuple statue sur le peuple, il ne considère que lui-même; & s'il se forme un rapport, c'est de l'objet entier sur un point de vue à l'objet entier sous un autre point de vue, sans aucune division du tout. Alors l'objet sur lequel on statue est général, & la volonté qui statue est aussi générale. On demande s'il y a quelque autre espèce d'acte qui puisse porter le nom de loi.

Si le Souverain ne peut parler que par les loix, & si la loi ne peut jamais avoir qu'un objet général & relatif également à tous les membres de l'Etat, il s'ensuit que le Souverain n'a

H

jamais le pouvoir de rien statuer sur un objet particulier; & comme il importe cependant à la conservation de l'Etat, qu'il soit aussi décidé des choses particulières, on demande comment cela se peut faire.

Les actes du Souverain ne peuvent être que des actes de volonté générale, des loix: il faut ensuite des actes déterminans, des actes de force ou de gouvernement pour l'exécution de ces mêmes loix; & ceux-ci, au contraire, ne peuvent avoir que des objets particuliers. Ainsi l'acte par lequel le Souverain statue qu'on élira un chef, est une loi, & l'acte par lequel on élit ce chef en exécution de la loi, n'est qu'un acte de gouvernement.

Voici donc encore un rapport sous lequel le peuple assemblé peut être considéré; sçavoir, comme magistrat, ou exécuteur de la loi qu'il a portée comme Souverain.

Est-il possible que le peuple se dépouille de son droit de souveraineté

pour en revêtir un homme ou plusieurs? car l'acte d'élection n'étant pas une loi, & dans cet acte le peuple n'étant pas souverain lui-même, on ne voit point comment alors il peut transférer un droit qu'il n'a pas.

L'essence de la souveraineté consistant dans la volonté générale, on ne voit point non plus comment on peut s'assurer qu'une volonté particulière sera toujours d'accord avec cette volonté générale. On doit bien plutôt présumer qu'elle y sera souvent contraire; car l'intérêt privé tend toujours aux préférences, & l'intérêt public à l'égalité; & quand cet accord seroit possible, il suffiroit qu'il ne fût pas nécessaire & indesruçtible, pour que le droit souverain n'en pût résulter.

On demande si, sans violer le pacte social, les chefs du peuple, sous quelque nom qu'ils soient élus, peuvent jamais être autre chose que les officiers du peuple, auxquels il ordon-

ne de faire exécuter les loix. Si ces chefs ne lui doivent pas compte de leur administration , & ne sont pas soumis eux-mêmes aux loix qu'ils sont chargés de faire observer.

Si le peuple peut aliéner son droit suprême , peut-il le confier pour un tems ? s'il ne peut se donner un maître , peut-il se donner des représentans ?

Si le peuple ne peut avoir ni souverain ni représentans , comment peut-il porter ses loix lui-même ? doit-il avoir beaucoup de loix , doit-il les changer , est-il aisé qu'un grand peuple soit son propre législateur ?

Il suit de ces considérations qu'il y a dans un Etat un Corps intermédiaire entre les sujets & le souverain , & ce corps intermédiaire , formé d'un ou de plusieurs membres , est chargé de l'administration publique , de l'exécution des loix , & du maintien de la liberté civile & politique.

Les membres de ce corps s'appel-

lent *Magistrats* ou *Rois*, c'est-à-dire, Gouverneurs : le corps entier, considéré par les hommes qui le composent, s'appelle *Prince* ; & considéré par son action, il s'appelle *Gouvernement*.

Si plus le peuple est nombreux, moins les mœurs se rapportent aux loix ; par une analogie assez évidente, ne peut-on pas dire aussi que plus les magistrats sont nombreux, plus le gouvernement est foible ?

On distingue dans la personne de chaque magistrat trois volontés essentiellement différentes. Premièrement la volonté propre de l'individu, qui ne tend qu'à son avantage particulier : secondement la volonté commune des magistrats, qui se rapporte uniquement au profit du Prince ; volonté qu'on peut appeller volonté de corps, laquelle est générale par rapport au gouvernement, & particulière par rapport à l'Etat dont le gouvernement fait partie : en troisieme

lieu, la volonté du peuple ou la volonté souveraine, laquelle est générale, tant par rapport à l'Etat considéré comme le tout, que par rapport au gouvernement considéré comme partie du tout. Dans une législation parfaite, la volonté particulière & individuelle doit être presque nulle, la volonté de corps propre au gouvernement très-subordonnée, & par conséquent la volonté générale & souveraine est la règle de toutes les autres. Au contraire selon l'ordre naturel, ces différentes volontés deviennent plus actives à mesure qu'elles se concentrent; la volonté générale est toujours la plus foible, la volonté de corps a le second rang, & la volonté particulière est préférée à tout. En sorte que chacun est premièrement soi-même, & puis magistrat, & puis citoyen. Gradation directement opposée à celle qu'exige l'ordre social.

De ce que le gouvernement se relâche à mesure que les magistrats se

multiplient, & que , plus le peuple est nombreux , plus la force réprimante du gouvernement doit augmenter, on conclut que le rapport des magistrats au gouvernement doit être inverse de celui des sujets au souverain : c'est-à-dire, que plus l'Etat s'agrandit, plus le gouvernement doit se resserrer, tellement que le nombre des chefs diminue en raison de l'augmentation du peuple.

Pour fixer ensuite cette diversité de formes sous des dénominations plus précises , on remarque en premier lieu que le souverain peut commettre le dépôt du gouvernement à tout le peuple ou à la plus grande partie du peuple, en sorte qu'il y ait plus de citoyens magistrats que de citoyens simples particuliers. On donne le nom de *Démocratie* à cette forme de gouvernement.

Ou bien il peut resserrer le gouvernement entre les mains d'un moindre nombre , en sorte qu'il y ait plus

de simples citoyens que de magistrats ; & cette forme porte le nom d'*Aristocratie*.

Enfin il peut concentrer tout le gouvernement entre les mains d'un magistrat unique. Cette troisieme forme est la plus commune , & s'appelle *Monarchie* ou gouvernement royal.

Toutes ces formes , ou du moins les deux premieres , sont susceptibles de plus & de moins , & ont même une assez grande latitude. Car la *Démocratie* peut embrasser tout le peuple , ou se resserrer jusqu'à la moitié. L'*Aristocratie* à son tour peut , de la moitié du peuple , se resserrer indéterminément jusqu'aux plus petits nombres. La *Royauté* même admet quelquefois un partage , soit entre le pere & le fils , soit entre deux freres , soit autrement.

Chacun de ces gouvernemens pouvant à certains égards se subdiviser en diverses parties , l'une administrée d'une certaine maniere , & l'autre d'une

ne

ne autre, il peut résulter de ces trois formes combinées une multitude de formes mixtes, dont chacune est multipliable par toutes les formes simples.

On a de tout tems beaucoup disputé sur la meilleure forme de gouvernement, sans considérer que chacune est meilleure en certains cas, & la pire en d'autres. Pour nous, dit l'auteur, si dans les différens Etats le nombre des magistrats doit être inverse de celui des citoyens, nous concluons qu'en général le gouvernement *Démocratique* convient aux petits Etats, l'*Aristocratique* aux médiocres, & le *Monarchique* aux grands.

Il semble que s'agissant du gouvernement d'un grand Etat, nous devrions, en conséquence des recherches de cet auteur, proposer au peuple la continuation du gouvernement monarchique, & d'élire un Roi, en lui prescrivant par la loi de l'élection la réforme de tous les abus qui oppri-

ment la nation. Mais pouvons-nous espérer d'assembler tranquillement la nation, ou assez de calme & de liberté dans ses assemblées pour qu'elle se porte à faire une loi salutaire? Et si nous pouvons la supposer faite cette loi, le bon sens nous permet-il d'entrevoir aucun moyen qui puisse en assurer l'exécution? J'admire l'idée du *Contrat Social*; mais je n'y vois qu'une simple fiction. Dans le fait, peut-on ramener le peuple à l'idée de ce contrat? Le lui faire envisager comme existant, ou le porter à le former & à agir en conséquence? Je reviendrai sur le système de Société supposée formée sur un Pacte Social. Mais je dois fixer encore votre attention sur des réflexions de l'auteur, où je crois voir qu'il a lui-même peu de confiance dans l'idée du contrat social, pour en faire la base d'un gouvernement tel que son amour pour l'humanité le lui fait desirer, c'est-à-dire, d'un gouvernement qui assu-

re le bonheur d'une nation.

Après avoir ainsi considéré, dit-il, chaque espece de Société civile en elle-même, nous les comparerons pour observer leurs divers rapports : les unes grandes, les autres petites; les unes fortes, les autres foibles; s'attaquant, s'offensant, s'entre-détruisant, & dans cette action & réaction continuelle, faisant plus de misérables, & coûtant la vie à plus d'hommes, que s'ils avoient tous gardé leur première liberté. Nous examinerons si l'on n'en a pas fait trop, ou trop peu, dans l'institution sociale; si les individus soumis aux loix & aux hommes, tandis que les sociétés gardent entre elles l'indépendance de la nature, ne restent pas exposés aux maux des deux états, sans en avoir les avantages; & s'il ne vaudroit pas mieux qu'il n'y eût point de société civile au monde, que d'y en avoir plusieurs? N'est-ce pas cet état mixte qui participe à tous les deux & n'assure ni l'un

ni l'autre? n'est-ce pas cette association partielle & imparfaite qui produit la tyrannie & la guerre? & la tyrannie & la guerre ne sont-elles pas les plus grands fléaux de l'humanité?

Je vais m'expliquer à présent sur toutes ces idées avec la liberté d'un citoyen qui desire sincèrement le bonheur de sa patrie, & qui cherche les moyens d'établir & d'assurer sa prospérité.

Quand on parle de la société en général, on ne peut concevoir l'idée de son existence sans celle d'un gouvernement; & l'on a raison. Car une société ne pourroit exister, si elle n'étoit pas gouvernée de quelque manière que ce soit. Mais supposer qu'il y ait aucune société qui se soit formée par un contract & qu'elle se soit donné ensuite de ce contract la forme de gouvernement qu'elle a voulu; c'est supposer des faits que la nature détruit. Observons la nature & sa marche, & nous ne verrons point de

contract social, ni d'autres loix que les siennes, ni d'autre gouvernement. Ne mettons point en question, comme on a fait tant de fois, si l'homme est né libre ou esclave? Qui est-ce qui a pu ignorer que l'esclavage est l'ouvrage de l'homme, & non celui de la nature? L'esclavage n'a eu d'origine & de fondement que la loi dictée par la passion du plus fort, qui a violé la loi de la nature. Le premier qui a fait un esclave, ne s'est point vu dans son semblable, il s'est oublié lui-même: il s'est lui-même avili & dégradé en violant la loi de la nature, dont quelque passion violente lui a fait oublier l'empire, ou ne lui a plus permis d'entendre sa voix.

C'est ainsi que chez les Mirabolans, qu'on a regardés comme une nation sauvage, parcequ'ils n'ont aucune forme de gouvernement, qu'ils vivent contens des productions de leur pays, & ne recherchent de communiquer avec aucune autre nation, on a

oublié l'empire de la loi naturelle à l'égard des Neuftriens qu'ils virent arriver chez eux en force & à main armée. La nécessité d'une défense légitime fit taire l'amour de l'humanité. Les Neuftriens plus foibles furent esclaves. Les Neuftriens étoient une nation déjà corrompue. Celle des Occases s'étant présentée ensuite avec douceur & sans méfiance, ne causa point d'allarme. Elle en fut reçue avec amitié. Lorsque des hommes ne connoissant encore respectivement d'autres loix que celle de la nature, se sont approchés sans se connoître, & sans se faire craindre comme ennemis par des apparences de violence ou faute de s'entendre, ils se sont unis. Livrés de part & d'autre à la loi naturelle, ils ont trouvé de la douceur à vivre ensemble. La nature a formé leur société, & l'a entretenue jusques à ce qu'un étranger qui avoit oublié cette loi, est venu troubler leur union. Si quelques-unes de ces

sociétés se sont donné un ou plusieurs chefs, la nécessité de se défendre contre des ennemis, les y a forcées : & cette élection qui n'a eu d'autre objet que l'ordre de la défense de soi-même, n'a point été l'ouvrage de la nature, mais celui de ces hommes ennemis de la nation paisible, qui en avoient déjà oublié la loi.

Il est aisé de concevoir que ces chefs ont été renouvelés ensuite, ont abusé de leur autorité, ont fait des loix, ont gouverné sous une infinité de dénominations ou de formes différentes, des nations qui auparavant étoient gouvernées par la loi naturelle, qu'ils leur ont fait oublier par des loix arbitraires.

Supposons le monde divisé en différentes nations ou en différentes sociétés, toutes gouvernées également par la loi de la nature, ainsi que cela a du être, puisqu'en sortant des mains de la nature les hommes n'en avoient point d'autres. Une seule nation,

sortie de cet état paisible par la crainte des signes d'amitié d'une nation voisine dont elle n'entendoit pas la langue, qu'elle a pris pour des menaces, a suffi pour faire sortir successivement toutes les autres de leur état naturel, & pour les transporter toutes dans un état de contrainte, dans un état forcé, dans un état de guerre. De-là la nécessité de l'élection des chefs, & de toutes les loix qui se sont toujours multipliées de plus en plus à mesure qu'on s'est plus éloigné de cet état primitif, c'est-à-dire, à mesure qu'on est tombé dans un plus profond oubli de la loi de la nature. Ainsi qu'on choisisse un nombre donné d'hommes ou de familles que leur penchant naturel réunit pour vivre ensemble, il est évident que la seule force de la nature forme leur société, qu'elle en est l'unique loi, que c'est-là leur contract social. En imaginer un autre, c'est imaginer une machine égale à toutes les autres loix auxquelles

les on veut donner pour base un contract factice. Vous serez encore plus sensibles à cette vérité, si vous faites attention que les meilleures loix de nos plus grands législateurs, sont celles qui ne font que répéter pour les cas pour lesquels on les a faites, exactement tout ce que la loi naturelle a prescrit ; & que tous les efforts de l'esprit de législation se sont portés à appuyer la loi arbitraire sur les principes de la loi naturelle. Si nous avons quelques loix respectables parmi les loix factices, ce sont celles qui portent ce caractère, c'est-à-dire, dans lesquelles l'équité naturelle est le plus sensible.

Les premières sociétés étoient formées par le penchant naturel à l'homme pour la société. Elles étoient peuples sans aucun contract, & sans d'autre loi que la loi naturelle qui les gouvernoit. Les chefs qu'elles se donnerent, n'eurent point d'abord d'autre loi à suivre ; & celles qu'ils ont faites

ensuite ne furent que des loix forcées par les circonstances d'un gouvernement factice, & du concours des intérêts personnels.

Si vous parcourez avec un peu d'attention les Républiques anciennes, vous distinguerez dans le principe de leur constitution la loi naturelle, qui avoit servi de point d'appui à leurs fondateurs & fait des hommes libres; & des loix arbitraires qui leur donnoient des esclaves; vous y verrez un mélange continuel de ces deux sortes de loix, la premiere enfin oubliée & ces Républiques toujours troublées, toujours agitées, & à la fin successivement détruites par l'effet des dernieres. L'intérêt personnel des fondateurs les éleva, & cet intérêt personnel ne marchoit qu'à l'aide des loix factices. Arrêtons-nous à la plus moderne des Républiques que nous connoissons. Elle fut fondée par un Prince qui profita de l'idée de liberté que la tyrannie d'un Roi avoit fait naître

chez ses sujets : ce Prince ne pouvant se faire Roi , se fit Républicain , & se donna tout ce que son ambition pouvoit obtenir à la tête d'un Etat Républicain. Il falloit bien s'y borner , puisque la liberté étoit dans ses mains l'unique moyen de s'élever. C'est-là à-peu-près l'histoire de la naissance de toutes les Républiques & de leurs fondateurs. L'idée de la liberté a toujours ramené les premiers Républicains à une simplicité , à une pureté de mœurs , à une générosité & à un désintéressement , qui sont l'ouvrage de la loi naturelle , presque la seule connue dans les Républiques au moment de leur naissance , & que les loix factices que produisent bientôt les intérêts personnels , éteignent ensuite en peu de tems. Dans le premier & le bel âge de cette République moderne , on ignoroit à quoi pouvoit servir l'usage des serrures , rien n'y fermoit à clef chez aucun citoyen. Aucune contestation , aucun différend

n'y troubloit le repos des familles; parcequ'il n'y avoit aucune loi que celle de la nature, pour les décider, & que le cœur de chaque citoyen étoit le seul juge qui tenoit la main à l'exécution de cette loi. On y a multiplié les loix & les intérêts personnels, & cette République n'est plus reconnoissable.

Nous entendons citer tous les jours la loi naturelle; car malgré la corruption qui régné dans nos mœurs, il semble qu'on la respecte encore, mais on n'en connoît que le nom. Peu de gens connoissent toute l'énergie de son expression, & toute la force de son autorité. C'est sur quoi il est nécessaire que nous fixions de nouveau notre attention. Ecoutons encore sur ce sujet l'auteur du *Contrat Social*.

Le premier de tous les soins, dit-il, est celui de soi-même; cependant combien de fois la voix intérieure nous dit qu'en faisant notre bien aux dépens d'autrui, nous faisons mal?

Nous croyons suivre l'impulsion de la nature, & nous lui résistons : en écoutant ce qu'elle dit à nos sens, nous méprisons ce qu'elle dit à nos cœurs ; l'être actif obéit , l'être passif commande. La conscience est la voix de l'ame , les passions sont la voix du corps. Est-il étonnant que souvent ces deux langages se contredisent , & alors lequel faut-il écouter ? trop souvent la raison nous trompant, nous n'avons que trop acquis le droit de la récuser ; mais la conscience ne trompe jamais , elle est le vrai guide de l'homme ; elle est à l'ame ce que l'instinct est au corps ; qui la suit, obéit à la nature, & ne craint point de s'égarer.

C'est sans doute relativement à l'état actuel où nous sommes que l'auteur a parlé de la loi de la nature avec cette distinction , & non relativement à l'état où nous avons été, & auquel je desiré que nous puissions revenir. Il n'a point considéré la loi

de la nature lorsque l'homme ne connoissoit d'autre loi, d'autre gouvernement, que son empire. Il prend l'homme dans l'esclavage de l'intérêt. Je considère au contraire l'homme libre : & dans cet état je ne distingue point la voix de l'ame de la voix du corps, & la nature ne parle point à l'homme deux langages qui se contredisent. La raison ne le trompe point. Il est certain que le premier de tous les soins est celui de soi-même ; mais c'est précisément par le soin de soi-même, pour son propre bien, que l'homme ne fera jamais son bien aux dépens d'autrui. Dès qu'il n'existera aucun intérêt dans la société qui l'aveugle sur ce qui constitue son véritable intérêt, sur celui de sa conservation & de son bien-être, il verra qu'il se feroit du mal à lui-même, en faisant son bien aux dépens d'autrui. La conservation de son semblable & de la société est identifiée avec la sienne, & lui fait rechercher

le bien d'autrui comme le sien propre. Tel est l'empire de la loi naturelle. Il lie tous les hommes par l'intérêt de leur conservation & de leur bien-être; intérêt qui sera le seul sensible, & qui assurera toujours l'exacte observation de la loi dans toute société qu'on n'aura pas divisée par des intérêts factices, & qui ne sera gouvernée que par cette loi. L'homme est sorti bon des mains de la nature, & la nature a gravé dans son cœur la loi qui le conservera bon, tant qu'il ne sera pas transporté sous l'empire d'autres institutions qui la lui feront oublier, ou l'empêcheront d'entendre sa voix. Jetez un coup d'œil sur ce jeune homme que nos institutions n'ont pas encore corrompu, qui les ignore parcequ'il a été élevé dans la retraite par des mains sages. Vous voyez la candeur, la vérité, la droiture peintes sur sa physionomie & dans son maintien, qui est l'image de son âme innocente. Proposez-lui son bien

aux dépens du bien d'autrui, la nature vous a déjà fait sa réponse, avant que sa bouche la prononce.

Ne reviendra-t-on jamais de la vanité des opinions humaines, qui en voulant établir la vertu par la raison seule, ne peuvent lui donner une base solide ? Rejettons loin de nous ces systèmes inventés par l'orgueil, qui après avoir défini la vertu l'amour de l'ordre, nous transportent, pour expliquer cet ordre, dans une mer d'idées où l'esprit se perd, & où l'âme oublie entièrement sa sensibilité naturelle. Je sens qu'il y a un ordre moral. Ne me faites pas oublier ce sentiment par des explications, par des distinctions sans nombre. Je sens que je suis dans cet ordre, tous les devoirs de la loi naturelle sont tracés dans mon cœur en caractères ineffaçables. J'écoute sa voix, je lui obéis & je suis dans la route de la sagesse.

Telle est la loi primitive à laquelle nous devons ramener notre nation
pour

pour la rendre heureuse. C'est-là son ancien gouvernement. La nature ne lui en inspira point d'autre. Ses mœurs étoient simples & pures : celles du peuple le sont encore, & l'observation de cette loi réformera les mœurs des riches. L'établissement, ou pour parler plus exactement, le rétablissement d'un gouvernement si simple, n'exige que des moyens simples, avec lesquels nous irons au-devant de l'ambition & de la violence. Une prompte expédition dans l'usage de ces moyens retiendra dans les premiers momens toutes les passions dans le silence ; & bientôt elles n'oseront se montrer.

Australiens ! c'est à vous à vous donner un ou plusieurs chefs pour vous gouverner, ou de renoncer au gouvernement des hommes, & de n'en reconnoître point d'autre que celui de la loi naturelle. Vos cœurs sont les livres dans lesquels cette loi est gravée. Si vous en ordonnez

l'exacte observation , nous sommes tous égaux , tous les biens sont en commun ; il doit s'en faire un partage égal , toutes les dettes sont abolies , ainsi que les impôts ; tous les tribunaux de justice sont supprimés , parceque nous n'avons plus besoin de faire du mal à personne , ni de crainte d'en recevoir ; parceque l'observation de la loi prévient toute idée de contestation , & détruit tout intérêt qui pourroit en faire naître. Vous pouvez confier aux citoyens du premier ordre la défense de la nation contre les entreprises des nations voisines , pendant que le second ordre s'occupe de la culture des terres & de l'industrie. C'est-là la seule distinction que la nation doit reconnoître entre les deux ordres des citoyens.

Ne doutez pas que cette loi ne soit promptement souscrite par tout le peuple ; & dès-lors aucun intérêt n'est capable de le distraire de l'idée de son bonheur , ni par-conséquent de l'en-

gager à fournir des armes à un ambitieux pour subjuguer la nation.

Quand on a traité d'acte illégitime l'abolition des dettes, on n'a pas assez réfléchi sur le pouvoir du peuple souverain. Car en disant qu'il peut s'emparer légitimement du bien de tous, on ne devoit pas en excepter les créances des particuliers qui font partie du bien de tous. La seule abolition des dettes seroit un acte illégitime, si l'on n'observoit pas d'ailleurs la loi de la nature dans toute la plénitude de son empire; & en la suivant, l'existence des dettes seroit contraire à la loi, en ce qu'il résulteroit une inégalité incompatible avec l'observation de la loi.

La proposition fut dans l'instant souscrite par les douze Restaurateurs, & il en fut envoyé sur le champ des doubles à toutes les villes & à tous les villages de l'Empire pour être présentés à tous les chefs de famille. Tous ces doubles revinrent souscrits en peu

de jours, & tous portoient que les vénérables Restaurateurs étoient priés d'ordonner & de prendre toutes les mesures qu'ils jugeroient nécessaires pour assurer l'exacte observation de la loi. Le peuple également frappé du bonheur que lui présentait l'observation de la loi; & de la vertu, du désintéressement des Restaurateurs, qui préféroient la félicité de la nation à l'ambition de la gouverner, à laquelle ils pouvoient tous prétendre, se livra à la joie la plus vive, & à des fêtes qu'il se donna lui-même, auxquelles l'artifice n'eut point de part. Cette joie universelle du peuple rendit encore plus respectable l'autorité des Restaurateurs, & prévint toute idée de contradiction.

Les seuls tribunaux de la justice vinrent les trouver avec des représentations. La réponse fut aussi simple, que prompte. Vous étiez, leur dit-on, séparés du peuple par votre état; aujourd'hui votre état ne subsiste

plus; rentrez dans les ordres du peuple; & si vous vous présentez ensuite avec la pluralité des voix, nous vous écouterons.

On supprima la monnoye fabriquée d'un métal rouge fort précieux, uniquement parcequ'il étoit fort rare, & fort méprisé des peuples qui faisoient du commerce avec la nation. On lui substitua une monnoye d'or, très-recherchée par les étrangers. On avoit des mines d'or & d'argent de tous côtés, toutes à fleur de terre, d'une richesse inépuisable. Tous les habitants avoient la liberté d'en prendre à leur gré pour en faire des ustenciles & des outils. On n'en faisoit pas d'autre usage, & cet usage fut conservé. On fit fabriquer, une somme de monnoye d'or proportionnée aux besoins de la nation, dont chaque habitant demanda celle qu'il jugea lui être nécessaire. Le peuple s'étoit si bien rappelé la loi naturelle, qu'il fut observé que personne ne demanda rien

193 V O Y A G E D E

au-delà de la proportion de ses besoins. On régla le montant de la somme qui seroit fabriquée tous les ans, sur laquelle on assigna aux citoyens du premier ordre celles qu'ils demanderoient tous les ans pour leur tenir lieu du revenu de leurs terres, qu'ils abandonnerent aux cultivateurs dans le partage des terres qui fut fait entre eux. On assigna aussi une rente à vie seulement à tous ces gens de loi qui avoient perdu l'usage de leurs bras dans l'exercice de leur pénible profession ; & leur postérité fut rendue à la culture de la terre ou à l'industrie.

On établit dans chaque ville des magasins du superflu des denrées des cultivateurs & des productions naturelles, & un autre magasin des denrées & des marchandises étrangères dont la nation avoit besoin, où chaque citoyen avoit la liberté de venir faire ses échanges. On forma en même tems dans le port de mer où arri-

voient les vaisseaux des nations étrangères ; un magasin général des échanges que la nation faisoit avec elles , dont la balance qu'on soldoit auparavant avec de l'or ou de l'argent en barres , ne fut plus soldée qu'en monnoye d'or. Cette solde étoit fort bornée attendu l'abondance des denrées de la nation données en échange.

Les nations étrangères avoient introduit dans l'Empire plus de cent différentes sortes de liqueurs fortes , dont le luxe avoit prodigieusement étendu l'usage , sur-tout parmi les gens qui se disoient *le beau monde*. Comme l'usage de ces liqueurs attaquoit également les mœurs & la santé , on en défendit l'entrée. On ne laissa de liberté aux étrangers que pour une quantité de vin limitée suivant l'estimation qui fut faite de celle que chaque famille pouvoit en consommer sans abus & sans se nuire.

On établit dans la capitale , dans le palais des Rois , un dépôt public de

livres contenant les noms de tous les citoyens des deux ordres, les naissances, les mariages & les morts, qu'on eut soin d'y inscrire sur les déclarations qui y étoient envoyées par les familles. On y inscrivit aussi les adoptions dont l'usage fut jugé nécessaire pour entretenir le nombre des citoyens du premier ordre chargés de la défense de la patrie.

Il fut arrêté que chaque citoyen du premier ordre seroit employé à son tour à la garde des magasins, à celle du dépôt, & à la direction de la monnoye ; & qu'en cas de guerre, l'armée composée des citoyens du premier ordre, éliroit son général.

La suppression de la monnoye rouge, l'abolition des dettes & le partage des terres réduisirent les financiers dans la même situation que les gens de loi. Leur postérité fut rendue de même à l'agriculture & aux arts utiles, & cette classe de sujets & leurs femmes n'osant murmurer en public,

blic , redevint fobre & modeste.

On fit rassembler tous les livres existans chez la nation, tant anciens que modernes. On les condamna au feu. On fit brûler plus de mille volumes de loix, de commentateurs & de discours concernant l'administration de la justice & des finances, recueils immenses de loix obscures, de raisonnemens équivoques où l'on pouvoit également des armes pour défendre l'innocence & pour l'opprimer; un pareil nombre sur les sciences abstraites, sur les questions inintelligibles; tout autant sur des sujets frivoles ou licentieux qui déshonoroient l'esprit humain; un grand nombre sur la médecine, sur l'éloquence, sur les théâtres, sur la poésie, & toute la musique écrite sur des paroles, tous ouvrages désavoués par le bon sens & par la nature. On ne conserva que ceux qui contenoient la description des arts utiles, & de quelques arts agréables qui pouvoient être exer-

cés sans blesser la pureté des mœurs, tels que la sculpture, l'architecture, la gravûre, la peinture & la musique instrumentale. On conserva aussi un très-petit nombre de livres sur les mœurs, qui parurent dictés par la vertu, par la sagesse même; & il ne fut plus permis d'imprimer aucun livre nouveau sur aucun prétexte.

Ces réglemens rendus publics reçurent un applaudissement général & donnerent lieu à de nouvelles fêtes. La reconnoissance fut si vive que chaque citoyen voulut avoir dans la plus belle piece de sa maison les portraits des douze Restaurateurs. Ils furent obligés, malgré leur modestie & leur répugnance, de se laisser peindre. Toutes les villes voulurent avoir aussi leurs statues dans leurs places publiques. Mais un monument plus respectable encore, auquel deux mille ans n'ont pu donner la moindre altération, ce fut le premier mouvement général de la reconnoissance du peu-

ple qui le porta à former lui-même la ligne qui sépare le second ordre du premier , en se renfermant pour ses ustenciles à l'usage de l'argent , & en renonçant à celui des étoffes toutes de soie pour ses meubles & son vêtement , ainsi qu'à l'usage des diamans & des rubis ; ouvrage du sentiment d'autant plus précieux qu'il avertit sans cesse les citoyens du premier ordre , de leur égalité avec ceux du second , en les rappelant à l'origine de cette distinction ; en sorte qu'il semble que cette ligne de séparation n'est aperçue & sensible , que pour unir encore davantage les deux ordres.

La division des fortunes , la suppression des tribunaux de justice & des finances , rendirent toutes les villes presque désertes. Il n'y resta que les familles des citoyens du premier ordre chargés du soin & du travail qu'exigeoient les dépôts & la direction de la monnoye , avec des artisans. Bientôt

les citoyens des villes livrés à la vie champêtre , à l'agriculture & à l'amour de leur premier état , vivifièrent les campagnes , & ranimerent le zèle presque éteint de l'infortuné villageois. On vit le peuple se multiplier , les champs se fertiliser , la terre prendre une nouvelle parure , la multitude & l'abondance transformer les travaux en fêtes , les cris de joie & les bénédictions s'élever du milieu des jeux autour des villages & des métairies ; on croyoit voir renaître les plus heureux siècles de l'humanité. Tout intérêt personnel avoit disparu. Personne ne voyoit d'autre intérêt que celui de la société. Tout autre eût été sans réalité & sans objet , on ne pouvoit en concevoir d'aucune espèce. L'harmonie régna par-tout ; non cette harmonie artificielle qui n'est , que le fruit de l'esprit humain ; mais l'harmonie qui est l'ouvrage de la nature , & qu'il n'appartient qu'à la nature d'entretenir.

Les riches, débarrassés de leur opulence, goûterent enfin les délices de la vie champêtre, & le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence : bientôt ils s'abandonnerent à un sommeil que les inquiétudes, les soins & les chagrins n'interrompoient jamais; ce qui réduisit les médecins à l'exercice d'une théorie inutile.

Cette révolution naturelle n'avoit point échappé à la sage prévoyance des Restaurateurs. Mais ce n'étoit cependant pas le seul motif qui les avoit portés à comprendre dans la proscription générale des livres, tous les traités de médecine.

Parmi le grand nombre de médecins que notre luxe entretient, dirent les Restaurateurs, très-peu sçavent la médecine, & nous pouvons regarder la multitude des médecins ignorans comme un des grands fléaux qui affligent l'humanité. A l'égard des médecins habiles, si nous observons bien la nature, nous voyons que c'est

la dépravation de nos mœurs qui les rend nécessaires. Corrigions nos mœurs , & bientôt ils nous seront inutiles, de même que leur pharmacie , qui nous présente une si prodigieuse quantité de remèdes , c'est-à-dire , beaucoup d'ennemis de l'humanité, & fort peu d'amis.

Il y a plus , nous devons regarder les médecins comme un obstacle au progrès des bonnes mœurs. Il n'est pas douteux que la sobriété fortifie également les mœurs & le tempérament, en même tems qu'elle prévient les maladies. Or la confiance dans le médecin & dans les remèdes, est l'une des causes , & peut-être la principale, qui fait négliger la sobriété. D'ailleurs le médecin le plus habile n'exerce qu'une science conjecturale, qui a peu de principes certains, qu'il n'exerce avec quelque succès qu'après une longue expérience , & une expérience raisonnée aux dépens d'un grand nombre de malades , & qui enfin

n'ayant pour objet que d'aider la nature, la contraire presque toujours. Concluons donc d'après notre propre expérience que la vie sôbre & tranquille rend heureusement inutile une science si équivoque, & ne consultons désormais d'autre médecin que la nature. Elle ne nous indiquera jamais de remede funeste : elle veille avec trop de soin à la conservation de ses ouvrages. Ne conservons que le chirurgien dont l'art ne s'exerce qu'à l'extérieur & sur des accidens visibles & connus.

Tel est aujourd'hui, me dit ici le Seigneur Taumelli, le seul médecin en effet que nous ayons, que nous consultons & qui ne nous trompe jamais dans le régime qu'il nous prescrit. Voilà en même tems les raisons qui font que nous parvenons à un âge si avancé sans vieillir, & que nous cessons enfin de vivre bien au-delà du terme que la nature semble avoir prescrit à tous les autres hom-

mes, sans presque nous apercevoir des infirmités de la vieillesse. Nous nous éteignons, pour ainsi dire, comme la lumière, sans douleur, ou plutôt nous nous endormons après avoir joui des douceurs de la vie jusques au dernier moment. Voilà l'idée que je pouvois vous donner des Restaurateurs de la nation, de leur génie, de leur vertu & de leur désintéressement. Vous la trouverez dans l'histoire de la Restauration développée dans un plus grand détail. Pour moi je ne pense jamais aux fondateurs de notre prospérité sans ravissement; leur vertu est le sujet de mes réflexions les plus délicieuses, & mon ame est enivrée du plaisir de la contempler.

Depuis cette époque la loi de la nature a toujours constamment exercé sur nous son empire sans la moindre contradiction: nous n'en connoissons point d'autre. C'est cette loi qui nous gouverne. Nous voulons être heureux, & nous le sommes ;

nous voulons le bonheur d'autrui, & ce bonheur qui existe, ne coutant rien au notre, l'augmente. Voilà le fruit de l'observation de notre loi, & notre gouvernement.

Je n'ai pas eu, lui dis-je, le bonheur de naître parmi les Australiens ; mais je sens à mes transports d'admiration pour les actions héroïques de vos Restaurateurs, à l'impression que m'a faite le spectacle touchant du bonheur universel dont ils sont les fondateurs, que tous les hommes seroient heureux, s'ils étoient Australiens. O ma patrie ! pardonne-moi de ce que je ne suis plus Anglois. Je suis Australien. O Anglois ! vous êtes des hommes libres, vous êtes les premiers hommes de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique, mais vous n'êtes pas les premiers hommes du monde. Les Australiens seuls connoissent véritablement la liberté & sçavent en jouir. Dames Européennes ! vous n'avez pas la première idée

du bonheur que vous recherchez avec tant de soins. Venez vivre parmi les Dames Australiennes, vous apprendrez le véritable usage que vous devez faire de vos charmes & de votre empire; vous apprendrez à les conserver & à être heureuses pendant la vie la plus longue.

J'avois de la peine à contenir mes transports; le Seigneur Taumelli m'en témoigna sa satisfaction. Je lui demandai la permission de lui faire plusieurs questions. Tant qu'il vous plaira, me dit-il, je ne veux vous laisser ignorer aucun de nos usages, ni aucune des raisons qui nous y attachent, & qui les perpétuent depuis tant de siècles. Vous sçavez à présent pourquoi nous ne donnons point de repas dans nos fêtes, & la raison qui en a exclu l'usage du vin, que c'est à la sobriété qui régné dans nos repas & à l'usage modéré du vin, que tous les Australiens doivent un tempérament robuste & une santé ferme & constan-

te jusques dans l'âge le plus avancé. Vous sçavez pour quelle raison nous avons si peu de livres & point d'auteurs ; aucuns poëtes. Les maîtres à danser ont été également supprimés. Je vous ai dit pourquoi nous avons conservé la chirurgie. Cet art est au rang des arts utiles & nécessaires ; & cet art est exercé avec d'autant plus de fureté que le bien de l'humanité est le seul motif qui depuis ce tems anime & dirige la main du chirurgien. On a traité les chirurgiens , comme les citoyens du premier ordre , on leur a assigné sur le trésor public la rente annuelle qu'ils jugent à propos de demander tous les ans , parce qu'on a jugé qu'ils devoient être exempts de tout travail pour conserver la légèreté de leur main , & l'on a exigé qu'ils fissent continuellement des élèves ; devoir dont ils se sont toujours acquités avec un grand succès. Ainsi nos chirurgiens ne reçoivent aucun témoignage de reconnaissance.

Je suis bien convaincu, lui dis-je, que pour jouir de la vie, il n'est pas nécessaire d'être riche; qu'il suffit d'être libre, sain, & de ne pas manquer du nécessaire. Tous les autres biens ne sont que les biens de l'opinion. On ignore heureusement ici cette sorte de biens; l'opinion n'a point de prise sur le cœur des Australiens. Ils sont sains, ils sont libres, & il est impossible qu'aucun d'eux manque jamais du nécessaire. Mais il me semble qu'il manque un peu de diversité dans leurs amusemens, dans l'occupation sur-tout de ceux qui n'employent pas leur tems à l'exercice de quelque art. Je ne puis m'empêcher de regretter dans la proscription générale de vos livres les ouvrages d'éloquence & de poésie. On a peut-être perdu des trésors précieux, plusieurs chefs-d'œuvres de l'esprit humain, & cette perte n'est-elle point une perte irréparable?

La liberté qu'on a en Angleterre

de déclamer ouvertement contre le ministère, contre le Roi même, contre les Amiraux, les Généraux & les Alliés; l'esprit de parti qui y tient un champ toujours ouvert à des combats de plume, y multiplie les livres à l'infini, qu'on ajoute sans cesse à la masse énorme de ceux qui appartiennent aux loix, aux sciences & aux arts. L'auteur qui veut se signaler dans cette singulière carrière, odieuse ou interdite chez les autres nations Européennes, commence par établir que les affaires d'une nation libre sont celles de chaque citoyen, autant que celles du Roi & des ministres; que quoique le Parlement représente la nation & agisse pour le peuple, il n'a pas le droit exclusif de parler pour lui; que la faculté de penser & d'exprimer ce qu'on pense, est inaliénable. De-là le droit de tout dire & de tout imprimer même sur les mœurs. Tel est l'abus, telle est l'ivresse de la liberté, qui donne aux Anglois une

grande superiorité sur les autres Européens à l'égard des productions de l'esprit & du génie.

Les François produisent aussi depuis quelque tems une grande quantité d'ouvrages sérieux, d'ouvrages sçavans, & d'ouvrages agréables; & en bien plus grand nombre des riens amusans ou insipides; quoique cette abondance que bien des gens raisonnables y trouvent excessive, pour l'honneur du génie & du bon sens de la nation, y soit restreinte par des examens & des approbations. Les François qui sont gouvernés par un Roi, sans Parlement, sans Communes, c'est-à-dire, qui ne sont pas ce qu'on appelle en Europe une nation libre, sont obligés de respecter un peu plus que les Anglois, les mœurs, le gouvernement & la tranquillité publique. Ils s'en dédommagent par la traduction des ouvrages Anglois. C'est un avantage que leur donne l'usage de la langue François, qui est la langue dominante de l'Europe.

Si jamais ces deux nations étoient assez heureuses pour parvenir à une restauration semblable à celle des Australiens, je crois qu'elles approcheroient beaucoup du bonheur dont vous jouissez, si tous les livres, à un très-petit nombre près, y étoient proscrits & brûlés, & tous les auteurs condamnés à des occupations utiles; je voudrois conserver un petit nombre d'ouvrages d'éloquence & de poésie, quelques fruits précieux du goût & du génie, également agréables & instructifs; quand ce ne seroit que pour occuper les personnes desœuvrées, & prévenir les vices de l'oisiveté.

Je conçois, me dit le Seigneur Taumelli, qu'il seroit heureux pour vos nations Européennes, que leurs livres ne fussent qu'un poids inutile; car je crois que le plus grand nombre leur est infiniment nuisible, & que la liberté de les multiplier sans cesse est en Europe un des grands

fléaux de l'humanité. Dites-moi, je vous prie, pour que je connoisse le prix de ceux que vous voudriez conserver, & si je dois regretter avec vous la perte de quelques-uns des nôtres, ce que c'est en Europe que l'éloquence & la poésie. Ce sont des arts sans doute. Mais voyons quelle idée d'utilité vous y avez attachée, qui paroît vous les rendre si chers.

L'éloquence, lui dis-je, nous enseigne l'art de parler, l'art de convaincre, & de persuader ce que nous voulons; & nous avons des ouvrages dans ce genre qui sont des chefs d'œuvres. Les Anglois sur-tout excellent: leur liberté & les affaires publiques qu'ils traitent dans les assemblées du Parlement, leur donnent un grand avantage sur les autres Européens. C'est là qu'on voit souvent un homme obscur, un homme ignoré jusques à ce moment, s'élever par son éloquence; & par la seule force de son génie conduire sa nation où il veut.

La

La poësie fuit les mêmes regles que l'éloquence , & en a d'autres qui lui font propres. Son objet est de rendre le vice odieux , & de faire aimer la vertu. Elle doit plaire à l'esprit & toucher le cœur, mais plus vivement que l'éloquence. Elle y réussit par des figures plus hardies, par des peintures & des images plus fortes ; ce que produit la règle qui l'oblige d'être cadencée, & qui l'affujettit à une mesure exacte dans sa marche. C'est un feu presque divin, qui l'anime & l'éleve. Elle fait parler toute la nature.

Nos Restaurateurs, dit le Seigneur Taumelli, ont bien fait de rejeter l'éloquence & ses ouvrages. Nous parlons sans art, avec simplicité, avec ordre. La nature est notre maître, elle ne nous enseigne que la vérité, & nous la rend aimable sans le secours d'aucun artifice. Nous n'avons pas besoin d'art pour la persuader aux autres, car nous ne trouvons jamais personne qui la rejette. Qu'avons-nous

besoin d'un art qui nous apprendroit également à persuader le mensonge ? Personne parmi nous n'a d'intérêt, & ne peut même en avoir, de séduire son semblable, & encore moins de séduire la nation pour l'entraîner à faire quelque démarche extraordinaire. Qui l'entreprendroit seroit un monstre à nos yeux.

Rien ne me paroît moins naturel que la poésie, elle est encore plus que l'éloquence, l'ouvrage de l'imagination. La nature ne nous enseigne pas à parler un langage figuré : & ce langage qui n'est qu'un abus de l'esprit ou de la raison, ne pourroit être que nuisible par les images du vice à des hommes qui ne le connoissent pas.

Je fus obligé d'avouer au Seigneur Taumelli que l'éloquence & la poésie ne pouvoient convenir & être utiles que chez des nations esclaves des loix, des intérêts personnels & des passions ; où la pureté des mœurs des hommes est sans cesse attaquée par mille exem-

ples du vice, & où les législateurs sont toujours flottans entre le bien & le mal. Je revins de mon préjugé à l'égard de l'éloquence & de la poësie. Je lui fis le sacrifice de l'opinion qui m'étoit restée de quelques pieces de l'un & de l'autre genre que j'avois lues & relues avec délices en Europe. Mais j'étois encore prévenu en faveur du théâtre. J'avois lu le théâtre des Grecs, Térence, & quelques pieces Angloises.

Vous aviez des théâtres, lui dis-je, qui ont été supprimés. Les théâtres sont regardés en Europe comme un délassement, comme un amusement honnête, & en même tems comme une école de politesse, de bon goût & de bonnes mœurs. Il me semble que c'est un plaisir innocent & utile, dont les Australiens devroient jouir.

Nous n'avons, répondit le Seigneur Taumelli, aucune idée précise des théâtres. Nous croyons que c'étoient des sales publiques où l'on don-

noit des fêtes que nos Restaurateurs trouverent contraires à la pureté des mœurs à laquelle ils vouloient ramener la nation par la force de la loi naturelle. Il y a bien de l'apparence que la musique faisoit une partie de ces spectacles, & comme on l'avoit dégradée & avilie en y ajoutant des paroles dictées par la licence & par la corruption des mœurs, cette partie des spectacles ne pouvoit subsister. Si la danse en faisoit aussi partie, comme nous le croyons, c'étoit un motif de plus de les supprimer; puisque la corruption des mœurs avoit fait de cet art aussi innocent que celui de la musique, un exercice qui ne sçavoit plus représenter que le vice & la volupté. Nous ignorons si les théâtres présentoient quelque autre sorte d'amusement au public. Mais c'en étoit bien assez pour les faire proscrire.

Cependant vous avez vu combien nous aimons la danse & la musique. Nous les regardons comme des talens

naturels qui n'ont pas besoin du secours de l'art pour être agréables. Les Australiens naissent avec de la voix & du goût; Leur voix est naturellement juste & flexible. Ils apprennent presque tous avec une grande facilité la musique instrumentale, & à jouer de quelque instrument. Plusieurs même chantent & s'accompagnent sans sçavoir une note de musique : l'oreille & le goût leur en tiennent lieu. Il en est de même de la danse, & les enfans n'ont d'autres maîtres que leur volonté, leur goût & les personnes plus âgées qu'eux, qu'ils veulent imiter. Ils chantent les plaisirs de leurs jeux innocens, les délices de la vie champêtre, & les merveilles, que la nature produit & reproduit sans cesse.

Je ne puis m'empêcher, dis-je au Seigneur Taumelli, de reconnoître qu'on chante & qu'on danse bien moins naturellement en Europe, & qu'à force de vouloir imiter la nature

par les recherches de l'art, on s'en éloigne, on la défigure, on la rend méconnoissable. On y fait chanter des héros en fureur, d'autres en mourant. Rien n'est plus éloigné du ton de la nature. La fureur ne chante point, non plus qu'un homme qui vient de se donner la mort. On veut représenter par une danse une fête de village, ou de bergers & de bergeres, & l'on fait danser des pantomimes, qui par des gestes & des sauts forcés ou indécents, ne dessinent rien où l'on puisse reconnoître les graces naïves de la nature, dont des images licencieuses ou des attitudes indécentes prennent la place. Ainsi il seroit encore heureux pour les mœurs Européennes qu'une restauration y supprimât la musique vocale & la danse. J'abandonne ces deux parties des théâtres Européens. Mais je ne pense pas de même des tragédies & des comédies, qui en font les parties les plus nobles & les plus intéressantes. Je suis bien tenté de croire que

les Restaurateurs les auroient exceptées de la proscription générale des livres, si ces deux sortes d'ouvrages de théâtre avoient été connus des Australiens; & qu'ils auroient conservé comme agréables & utiles les spectacles après en avoir détaché la musique & la danse.

Les Australiens, reprit le Seigneur Taumelli, connoissoient peut-être les tragédies & les comédies, mais nous ignorons entièrement l'une & l'autre, parcequ'il ne nous en est resté aucun vestige. Je vous prie de m'en donner une idée.

La tragédie, lui dis-je, est un poëme qui met sur le théâtre, des Rois, des Reines, des Princes & des Princesses, en action, dans laquelle les grandes passions se développent avec toute leur force en un langage sublime; telles que l'amour, la haine, l'ambition qui y livrent à la vertu & à l'innocence le combat le plus animé, quelquefois le plus séduisant.

Lorsque le poëte a suivi les règles de l'art , après avoir tenu par une discussion d'intérêts & de sentimens divers entre les acteurs , l'auditeur en suspens & dans l'inquiétude du succès ou de l'événement pendant deux heures , il lui présente la punition du crime , & la piece finit par la mort du Roi tyran. Dans de certaines situations les Reines pleurent , & les Rois aussi quelquefois ; & le spectateur touché applaudit par ses larmes.

Les Australiens , répliqua le Seigneur Taumelli , avoient sûrement des tragédies ; car rien n'est plus éloigné du ton naturel que celui de cette production de l'esprit. L'idée n'en pouvoit naître chez une nation qui a les mœurs pures & innocentes ; elle devoit être le fruit de la corruption des mœurs , qui faisoit imaginer à des hommes de génie des moyens de les corriger par des peintures vives du vice & de la vertu. Les Restaurateurs jugerent avec raison que
chez

chez une nation chez laquelle la loi naturelle ne devoit laisser subsister aucune idée du vice & de toutes ces grandes passions qui avoient tant agité les Australiens, ces images, ces peintures vives du vice ne pourroient être que nuisibles. Nous qui ignorons à quoi peuvent servir l'ambition, la haine, la jalousie & toutes ces grandes passions qui troublent vos sociétés Européennes, nous ne pourrions voir dans vos tragédies qu'un jeu ridicule de l'esprit humain. Les Australiens sont heureux de ne pouvoir s'intéresser à un pareil spectacle. Passons à la comédie.

Les mœurs sont encore le principal objet de la comédie, lui dis-je, mais dans un goût différent. La comédie entreprend de corriger les mœurs en faisant rire, par le ridicule qu'elle donne au vice. Elle met sur le théâtre un avare, un menteur, un prodigue, une femme coquette &c.

C'est assez , dit le Seigneur Taurmelli , les Australiens ont eu aussi des comédies. Elles sont bonnes & elles peuvent être utiles chez une nation dont la société est tourmentée par des avarés , par des menteurs , par des prodigues , par des femmes coquettes , & par d'autres insectes de cette espèce , que nous ne connoissons point. Les Restaurateurs prévirent que la loi naturelle en délivrerait la nation , & la rendrait par conséquent insensible à ce jeu d'esprit , dont la conservation ne pouvoit être d'aucune utilité. En effet vous ne trouveriez pas une seule personne dans toute la nation , qui pût vous donner une idée exacte de l'avarice , du mensonge , de la prodigalité , & aucune de nos femmes ne concevrait rien à la coquetterie , si vous vouliez la leur expliquer. Elles ont , comme nous , l'ame tendre & sensible , ne connoissent ni airs ni fautes , & sont plus touchées des égards & des attentions de l'amitié

que des éloges. Elles veulent plaire : c'est un sentiment naturel aux deux sexes ; par cette raison elles ne négligent ni leurs manieres, ni leur maintien. Elles sont mises avec propreté , mais les recherches de l'art ne déshonorent point leur parure ; & l'artifice ne dément jamais les sentimens de leur cœur.

Je suis obligé , lui dis-je , malgré mon extrême prévention pour les chefs-d'œuvres du génie Européen , de laisser les tragédies & les comédies dans la proscription générale des productions de l'esprit. Je conçois que les institutions humaines , qui s'éloignent de la nature , établissent le règne des passions & du vice ; qu'on ne les détruit point par d'autres institutions ; & que les meilleures ne font que les modifier. Je me gardai bien de donner au Seigneur Taumelli une idée des organes dont nos sages auteurs des tragédies & des comédies, se servent pour donner au public leurs

leçons de morale. Il n'auroit rien compris dans la contradiction des institutions Européennes. Je ne puis, m'auroit-il dit, regarder vos sages que comme des fous ou des enfans en bas âge, qui détruisent d'une main ce qu'ils édifient de l'autre. Car quelle espérance peuvent-ils concevoir d'inspirer l'horreur du vice & l'amour de la vertu, en faisant présenter leurs leçons au public par des acteurs & des actrices qui ne s'occupent que de l'art de séduire, d'étendre le désordre des passions & d'en profiter. Je pouvois bien moins lui parler encore de ces théâtres qui n'intéressent le spectateur que par l'excès de la licence.

Il ne me reste, dis-je au Seigneur Taumelli, qu'une seule sorte d'ouvrages à sauver de la proscription générale des livres. Ce sont ceux qui traitent des arts, de l'astronomie & de l'histoire naturelle.

Nous avons, dit-il, une description très-exacte des arts. Ceux qui les

exercent y prennent chacun en particulier ce qui lui appartient. Les autres citoyens y lisent quelquefois par curiosité. Ce livre fut conservé par les Restaurateurs comme utile sans danger pour les mœurs. En effet ceux qui exercent les arts ont choisi par goût ce genre d'occupation, qu'ils ne sont jamais tentés d'abandonner pour en prendre un autre. Ils sont aussi libres, ils jouissent du même bonheur que les autres citoyens. Dans le cas où leur travail ne suffit pas à leur procurer au-delà du nécessaire, ils n'en ont aucune inquiétude. Ils demandent ce qu'ils veulent au trésor public qui ne leur refuse rien : & il est très-rare qu'ils y aient recours. Les cultivateurs ont le même droit, & n'en usent jamais. Tout ce qui excède à la fin de l'année le nécessaire de l'aisance, n'a qu'un prix vil ou plutôt n'en a point aux yeux d'un Australien. Il se repose avec raison sur l'égalité établie par la loi naturelle qui ne permet

jamais là où elle régné , que la prospérité du méchant afflige l'humanité.

Vous voyez donc qu'il ne peut naître une diversité d'intérêts , ni aucun mouvement d'ambition ou de jalousie de l'exercice des arts , & que le livre qui en contient la description , ne sçauroit allumer une étincelle de division.

Nous avons une infinité de volumes sur l'astronomie , sur le système du monde & la marche de l'univers. Les uns avoient formé le ciel & la terre au hazard , d'autres avoient imaginé la loi de l'attraction , d'autres des tourbillons , des atomes , &c. tous se vantoient d'être parvenus par des routes différentes à lever le voile qui dérobe à notre vue le mystère de la création. On avoit mesuré la grandeur des globes qui roulent sur nos têtes , & calculé leurs distances de celui que nous habitons. De tout cela nous n'avons conservé que des élémens. Nous avons à-peu-près l'i-

dée de la figure de la terre, & assez de connoissance du cours des astres, pour compter les jours, les mois & les années avec la même précision que vous les comptez en Europe. Nous voyons l'univers en mouvement, & que tous ses mouvemens sont réglés, uniformes; d'où nous concluons qu'ils sont assujettis à des loix constantes. Nous ne sçaurions comprendre que les premières causes du mouvement soient dans la matiere. Elle reçoit le mouvement, elle le communique, mais il nous paroît absurde d'imaginer qu'elle le produise. Il nous est impossible de nous représenter la matiere se mouvant d'elle-même, & produisant quelque action. Il y a donc une cause étrangere à la matiere, qui lui donne le mouvement, & s'il nous est impossible d'apercevoir cette cause, nous avons une persuasion intérieure qui nous la rend tellement sensible, que nous ne pouvons voir rouler le soleil sans imagi-

ner une force qui le pousse, ou que ; si la terre tourne , nous croyons sentir la main qui la fait tourner. Quelques loix générales du mouvement qu'on ait imaginées, car il y en a sans doute, quelques rapports avec la matiere qu'on ait voulu leur supposer, pourquoi nous attacherions - nous à vouloir connoître ces loix & leurs rapports, puisqu'il est si évident que ces loix ont un fondement qui nous est inconnu ?

Plus nous observons l'action & la réaction des forces de la nature agissant les unes sur les autres, plus nous trouvons que d'effets en effets nous devons toujours remonter à quelque volonté pour premiere cause ; car nous supposerions envain un progrès de causes à l'infini ; ce seroit n'en point supposer du tout : ce qui seroit trop absurde. Tout mouvement qui n'est pas produit par un autre , ne peut venir que d'un acte volontaire ; les corps animés n'agissent que par

le mouvement , & il n'y a point d'action sans volonté. Nous croyons donc qu'une volonté meut l'univers & anime la nature.

Comment une volonté produit-elle une action physique & corporelle ? Nous n'en sçavons rien , mais nous éprouvons en nous-mêmes qu'elle la produit. Nous voulons agir , & nous agissons. La volonté nous est connue par ses actes & par sa nature. Si la matiere mue nous montre une volonté , la matiere mue selon certaines loix , nous montre une intelligence. Agir , comparer , choisir , sont des opérations d'un être actif & pensant : donc cet être existe.

Nous jugeons de l'ordre du monde quoique nous en ignorions la fin , parce que , pour juger de cet ordre , il nous suffit de comparer les parties entr'elles , d'étudier leurs concours , leurs rapports , d'en remarquer le concert. Nous ignorons pourquoi l'univers existe ; mais nous voyons comment il

est modifié; nous apercevons l'intime correspondance par laquelle les êtres qui le composent se prêtent un secours mutuel. Nous sommes comme un homme qui verroit pour la première fois une montre ouverte, & qui en admireroit l'ouvrage, quoiqu'il ne connût pas l'usage de la machine & qu'il n'eût point vu le cadran. Je ne sçais, diroit-il à quoi le tout est bon; mais je vois que chaque piece est faite pour les autres; j'admire l'ouvrier dans le détail de son ouvrage, & je suis bien sûr que tous ces rouages ne marchent ainsi de concert que pour une fin commune qu'il m'est impossible d'apercevoir.

Comparons les fins particulieres, les moyens, les rapports ordonnés de toute espece, écoutons ensuite le sentiment intérieur: quel esprit sain peut se refuser à son témoignage? à quels yeux non prévenus l'ordre sensible de l'univers n'annonce-t-il pas une suprême intelligence? Et qui pourroit

méconnoître l'harmonie des êtres, & l'admirable concours de chaque piece pour la conservation des autres? Nous croyons donc que le monde est gouverné par une intelligence unique, par une volonté puissante & sage: car nous ne voyons rien qui ne soit ordonné dans le même systême, & qui ne concoure à la même fin, sçavoir, la conservation du tout dans l'ordre établi. Cet être actif par lui-même, qui meut l'univers & ordonne toutes choses, est nécessairement bon & juste. L'Australien l'aperçoit par-tout dans ses œuvres & se plaît à le contempler.

Voilà ce que nos Restaurateurs nous ont conservé dans un peu plus de détail, d'une immensité de volumes qui au-lieu de ces nations naturelles renfermées dans un petit nombre de pages dictées par le bon sens & la raison, ne contenoient qu'une multitude de différens systêmes, tous également inintelligibles. C'est dans ce

petit nombre de pages que nous ap-
prenons à lire dans le livre de la na-
ture. Celui qui traite de l'histoire
naturelle nous est précieux, mais nous
préférons le plaisir d'admirer chez la
nature même, la richesse de ses pro-
ductions.

J'admire, toujours plus, dis-je au
Seigneur Taumelli, l'empire de la loi
naturelle & la sagesse de vos Restau-
rateurs. Je suis bien convaincu que
toutes les nations Européennes ne for-
méroient ensemble qu'une seule fa-
mille, si elles avoient toutes le même
gouvernement. Mais il me paroît im-
possible qu'aucune d'entr'elles pût
se le donner, s'il lui arrivoit, com-
me à la votre, de rentrer dans ses droits
par l'extinction d'une famille royale.
La nation Angloise qui étoit les mem-
bres du corps qui la représente, qui
n'a jamais voulu aliéner le droit de
déposer son Roi, qui s'est donné tant
de soin pour conserver & accroître sa
liberté, qui en est si jalouse, & qui

est toujours dans le droit de varier la forme de son gouvernement, se seroit donné sans doute celui de la loi naturelle, si elle avoit eu la même facilité que les Australiens, de parer à tous les inconvéniens qui naîtroient d'un si grand changement, avec le secours de mines d'or & d'argent aussi riches, aussi inépuisables que les vôtres. La Pologne est la seule nation de l'Europe qui auroit une grande facilité. Outre que la Couronne n'y est point héréditaire, elle possède des mines d'or prodigieusement riches, dont elle a défendu l'ouverture par la crainte de faire naître aux nations voisines, l'envie de la subjuguier. Cette nation a d'ailleurs mis elle-même un obstacle insurmontable à toute idée de prospérité, en mettant le second ordre de ses habitans dans les liens perpétuels de l'esclavage.

Vous êtes dans l'erreur, me repartit le Seigneur Taumelli; l'or & l'argent comme signes, ne sont qu'un

secours artificiel, dont la nature peut se passer. Ces métaux considérés comme tels auront une valeur quelconque chez toute nation autre que la notre, relative à l'usage qu'on en fera pour des ustenciles, pour des outils, pour lesquels un métal plus vil, parcequ'il sera plus commun, tel que le cuivre ou le fer, ne pourra les remplacer. Mais rien n'est plus arbitraire que leur usage comme signes des valeurs. On peut attribuer cette qualité de signe à tout autre métal que l'or & en faire le même usage exactement que celui que nous faisons de nos mines d'or. Les productions de la nature qui pourvoyent ou servent à pourvoir à tous les besoins d'une nation, sont les vraies valeurs qu'elle possède. Les signes ne servent qu'à en rendre la circulation plus facile; ils ne sont qu'un artifice de l'art des hommes, assez heureusement inventé pour se procurer les besoins de la vie avec plus de commodité. Mais il importe

peu que l'art employe à ce jeu artificiel l'or, l'argent, le cuivre, le fer, ou toute autre matiere susceptible de la même convention ; sur-tout chez une nation qui n'a pas besoin de ces signes au-dehors : & je ne pense pas qu'il y ait dans le monde une terre habitée qui ne produise de quoi nourrir ses habitans, s'ils sont industrieux ; ou de quoi fournir à ses échanges. Car la nature est par-tout plutôt prodigue qu'avare de ses productions.

Je crois en effet, lui dis-je, que la plus grande difficulté pour établir l'empire de la loi naturelle parmi les nations Européennes, seroit d'y trouver des Restaurateurs, comme il s'en est trouvé chez les Australiens. Je pense cependant que si les Européens étoient une fois frappés de l'idée du bonheur de vivre sous l'empire de la loi naturelle, son impression deviendroit encore plus indestructible que celle que leur fit, il y a plus de quinze siècles, le point d'honneur, chi-

mere qui subsiste encore & qui leur est toujours chere , quoiqu'il n'en résulte que du mal pour ceux mêmes qui en font idolâtres ; & malgré les précautions les plus sévères que leurs législateurs ont prises pour la détruire.

Je vous avoue , dit le Seigneur Taumelli , que je n'ai point d'idée du point d'honneur , & que vous excitez encore ici ma curiosité.

Les Européens , lui dis-je , sur-tout les Anglois & les François , ont eu de tout tems la passion de la gloire , c'est-à-dire , l'ambition de se distinguer par des vertus , par des talens extraordinaires , par le génie ou les sciences , par l'éloquence , par les ouvrages d'esprit , par des actions de valeur dans la guerre , par des victoires , & quelquefois par des actes de justice , de clémence & d'humanité. Cette passion domine par excellence chez les gens de guerre. Il me seroit bien difficile de vous faire sentir ce que c'est que le point d'honneur.

Car

Car ceux mêmes qui lui sacrifient leur vie ou leur fortune, n'en ont pas une idée précise, & ne sçauroient le définir exactement. Il tire son origine en partie de cette passion universelle pour la gloire dont je viens de parler, & en partie de la vanité.

C'est la fureur des particuliers de vouloir décider toutes leurs querelles, comme les Rois, par le sort des armes; & leurs différends sont fréquens; car ils se prétendent souvent offensés pour fort peu de chose, quelquefois même pour rien. Cependant dès qu'on se croit offensé, il faut se battre. On choisit un champ de bataille où l'offensé & l'agresseur se rendent avec des armes égales, & celui qui est le plus adroit ou le plus fort décide le différend en sa faveur en tuant son adversaire. C'est ce qu'on appelle se battre en duel. Les Rois l'ont défendu sous les peines les plus sévères: mais envain; l'honneur s'est révolté & ne connoît point de loix. Les lé-

gifleurs Anglois avoient espéré de guérir la nation de cette fureur par la défense de mettre les armes à la main sous peine de la vie, & en permettant à tout le monde de se battre tant qu'on veut à coups de poing. Il en est arrivé qu'on a continué de se battre sérieusement avec les armes, & qu'on se bat encore à tous momens dans les rues à coups de poing, pour rien, souvent même pour le plaisir de se battre. Les Anglois & les François se sont mis dans un état violent. Car les loix de l'honneur obligent un honnête homme de se venger; & les loix de la justice le punissent cruellement s'il se venge. Celui qui suit les loix de l'honneur est condamné à une mort infame, & celui qui suit les loix de la justice est banni pour jamais de la société des honnêtes gens. Lorsqu'on est offensé en Europe, ou il faut se résoudre à être indigne de vivre, ou à être condamné à la mort par la justice.

Que les Européens sont à plaindre ! dit en soupirant le Seigneur Taumelli. Ils sont si éloignés de la nature que je ne leur vois ni talens, ni vertus qui ne soient l'ouvrage de l'art, ou l'effet du jeu des passions. Je les vois se tourmenter sans cesse pour courir après un bonheur idéal. Les anciens Australiens étoient vraisemblablement assez corrompus, puisqu'ils avoient autant de loix & de livres qu'aucune nation Européenne, pour être aussi tourmentés par l'ambition de la gloire de s'élever au-dessus des autres hommes par toute sorte de moyens ; mais je doute que la dépravation des mœurs ait été portée jusques à l'excès qui a produit en Europe le point d'honneur.

L'Australien qui voit son bonheur dans celui d'autrui & dans celui de sa patrie , ne sçauroit être offensé, ni offenser personne ; il ignore la vengeance ; il fait usage sans ambition des talens que la nature lui a donnés,

qu'il perfectionne par imitation ou par nécessité, toujours guidé par la loi de la nature. Il ne conçoit rien à la gloire; son cœur n'est sensible qu'au plaisir d'avoir bien fait ce qu'il doit faire, d'avoir été utile à quelqu'un de ses semblables, ou à sa patrie. Des idées si simples & si naturelles auroient fait sans doute une impression plus forte & plus durable sur le cœur des Européens que les idées artificielles si contradictoires & si compliquées de gloire & d'honneur, si leurs anciens législateurs ne leur avoient pas donné des institutions & des loix qui contredisent de mille manières la loi naturelle.

Je m'apperçus que notre conversation commençoit à fatiguer le Seigneur Taumelli; il étoit si sensible à tout ce qui afflige l'humanité, que je craignis que l'idée de ce monstre Européen, nommé le point d'honneur, n'eût trop affecté son cœur, & n'eût altéré la sérénité de sa belle ame. Je

le priaï de remettre la suite de notre entretien au lendemain. Je ne me lassois pas d'observer dans cet heureux pays la marche de la nature. Les enfans de tout âge, leurs jeux, leurs occupations, les soins des peres & des meres, pour les conserver, pour les élever & les former, attiroient sans cesse mes regards. Je parcourois souvent les villages voisins; je m'arrêtois tantôt dans les maisons des artisans, dans celles des cultivateurs, tantôt dans les champs, ou dans des places publiques, & par-tout la nature me présentoit les mêmes tableaux. Des meres d'un tempérament sain & robuste ne mettent au monde que des enfans sains, & ne leur donnent qu'une excellente nourriture. Leurs enfans n'ont aucune gêne dans leurs vêtemens. Dès l'instant qu'ils sont nés, ils jouissent de la liberté de tous leurs membres. C'est à cette liberté que j'attribue en partie la bonne constitution des enfans, leur facilité à marcher

seuls fort promptement , & sur-tout leur gayeté continuelle, car je n'en ai jamais vu pleurer un seul. Les peres & les meres voyent avec joie, sans alarme & sans inquiétude, leurs enfans courir, aller & venir sans cesse, rire & jouer ensemble. Nulle leçon, nulle contrainte de leur part, & leurs enfans qui ne leur sont d'abord attachés que par l'instinct, le sont bientôt par le sentiment. L'imitation qui produit si peu de bien & tant de mal en Europe, est le maître que la nature donne à leurs enfans. L'imitation retient les jeunes filles auprès de leurs meres, les attache insensiblement aux mêmes occupations, & conduit les garçons dans les champs ou dans les ateliers de leurs peres, leur fait porter leurs petites mains délicates aux mêmes travaux, & les accoutume promptement à exécuter les mêmes ouvrages. Ils n'ont point d'autres maîtres pour apprendre à lire, à écrire, à danser, à chanter & à jouer de quelqu'instru-

ment ; & sur tout cela les peres & les meres ne leur donnent d'autres leçons que celles que leur envie d'imiter leur demande. Ne faire jamais de mal à personne est le seul précepte, la seule leçon de morale qu'on leur donne, & qu'on leur rend d'autant plus facilement sensible , que dans l'enfance le cœur est naturellement tendre.

La société ne leur présente dans l'adolescence ou dans un âge plus avancé, aucun mauvais exemple à imiter. Ils ne voyent autour d'eux que de l'aménité & de la bienveillance : rien ne les transporte hors des mains de la nature qui leur dicte dans leurs jeux mêmes les plus animés de la douceur & une complaisance réciproque. C'étoit pour moi un spectacle charmant de voir les garçons & les filles dans la fleur de l'âge & de la beauté occupés des jeux naïfs de l'enfance, & montrer par leur familiarité même la pureté de leurs mœurs & l'innocence de leurs plaisirs. Ils sont bons , géné-

reux , aimables & aimant à vingt ans , comme le sont tous nos Européens de même âge , qui ont eu le bonheur de conserver jusques-là leur innocence ; mais la différence qui me touchoit extrêmement , c'est que les Australiens restent tels toute leur vie , parce qu'ils n'ont point d'institutions qui contredisent celles de la nature.

Il me restoit à m'instruire de la manière dont une nation qui ne connoissoit point de chef , pouvoit traiter ses intérêts de commerce , la guerre & la paix avec les nations étrangères. Nous reprîmes notre entretien le lendemain.

Je ne comprends pas , lui dis-je , la manière dont se fait votre commerce ; c'est à-dire , par quel moyen votre nation se débarrasse de son superflu , & se procure les choses qui lui sont nécessaires , que vos terres ne produisent point , ou que vos artisans ne sçavent pas fabriquer , telles que vos toiles , vos étoffes , vos glaces , vos couteaux ,

éaux, vos ciseaux, &c. car je ne vois ni négocians, ni boutiques de marchands, & vous ne m'avez point parlé de ces deux professions.

Nous n'avons point en effet, me répondit le Seigneur Taumelli, de marchands en détail, & nous n'avons qu'un seul négociant, qui est la nation, que les citoyens du premier ordre qui ont pendant l'année la direction des magasins publics, représentent. Nos villages font leurs échanges entr'eux de leurs productions respectives suivant leurs besoins, & chaque particulier envoie son superflu au magasin le plus proche, où se fait l'échange pour ce qui lui est nécessaire des choses qui viennent de l'étranger. Cette opération est très-simple & très-facile; les prix respectifs étant fixés tous les ans avec les négocians étrangers. Le magasin général se trouve toujours en état de faire l'échange du superflu de la nation avec les chargemens des vaisseaux qui arrivent à peu-près dans le

même tems au port de Nambaki qui est le seul port où les vaisseaux peuvent approcher de notre continent. Ces vaisseaux sont chargés d'étoffes, de toiles, de toute sorte de quincaillerie & de vins. Les négocians de ces vaisseaux donnent les états de leurs marchandises sur lesquels les directeurs fixent les prix, & leur remettent l'état de celles de la nation qu'ils veulent donner en échange. Chaque négociant arrête les parties qui lui conviennent, & en fixe aussi le prix. Les prix respectifs sont toujours les mêmes depuis un tems infini, excepté les prix des vins; parce que les récoltes en font varier les prix chez la nation qui nous les apporte, & nous trouvons qu'il est juste d'y avoir égard. Les échanges se font ensuite dans un grand ordre & dans la plus grande tranquillité. - Il y a cependant toujours dans la ville de Nambaki une assemblée de deux mille citoyens du premier ordre qui gardent la ville depuis l'arrivée des vaisseaux.

jusques à leur départ, dont il en reste
 cinq-cens pour la garde ordinaire pen-
 dant l'année, qui sont relevés l'année
 d'ensuite. Nous nous y rendons cha-
 cun à notre tour, & nous en sommes
 tous instruits une année d'avance par
 l'avis des directeurs du magasin où
 est déposé l'état du service. L'assem-
 blée se donne tous les ans son Général
 qui nomme tous les chefs particuliers.
 Nos marchandises sont de la noix mu-
 scade, du girofle, de la canelle & du
 poivre, dont nous ne faisons aucun usa-
 ge, & dont les nations étrangères sont
 si avides qu'une seule s'empareroit de
 tout ce que nous en avons, si nous vou-
 lions nous y prêter. Nous les leur
 distribuons en proportion du montant
 des marchandises que chaque nation
 apporte. Elles ne sont gueres moins
 empressées pour nos soies & nos co-
 tons; mais elles prennent peu de nos
 grains, dont par cette raison le prin-
 cipal magasin est du côté des nations
 voisines qui habitent le même conti-

nent que nous, avec lesquelles nous les échangeons principalement pour du fer & des bois.

Il semble, lui dis-je, par les précautions que vous prenez, que ces nations commerçantes vous sont suspectes.

Infiniment, me répondit le Seigneur Taumelli, sur-tout deux de ces nations, qui ont tenté plusieurs fois de former des établissemens à Nambaki, tantôt par l'artifice, tantôt par la force; & peut-être y auroient-elles réussi, si elles n'étoient pas ennemies, ou si jalouses l'une de l'autre, qu'elles ne sçauroient s'accorder sur rien. Ces deux nations qui sont les Pilenois & les Fonfaniens, nous vantent beaucoup leurs Royaumes, leur industrie & leurs richesses. Nous voyons bien que ces nations sont extrêmement industrieuses, par les marchandises qu'elles nous apportent, qui sont le fruit d'un travail très-fin & très-recherché. Mais nous ne saurions concevoir les

richesses de gens qui viennent de plus de deux mille lieues nous apporter des marchandises qu'ils ont travaillées avec tant de soin , pour remporter chez eux les productions qui nous coûtent le moins , & dont nous faisons le moins de cas ; & comme il nous montrent la plus grande avidité pour ce qu'ils appellent des richesses , nous jugeons qu'ils sont fort pauvres , ou qu'ils ont des mœurs & des usages qui les rendent bien malheureux , si étant riches , comme ils le disent , ils se tourmentent & se donnent autant de peines que s'ils étoient pauvres. Ces deux nations habitent des terres assez avant dans le Nord à plus de deux mille lieues , puisqu'il leur faut plus de deux mois de navigation pour arriver chez nous. Elles se disent voisines. Cependant elles ne se ressemblent point du tout , & ne parlent point la même langue. Les Pilenois affectent une grande supériorité sur les Fonsaniens. Il semble qu'ils soient

leurs maîtres. Ils ont cependant une égale avidité. Les Fonfaniens paroissent un peu plus adroits dans le commerce.

Les Fonfaniens surprirent autrefois notre ville de Nambaki, & ne nous trouvant pas en force pour les en chasser, nous fumes forcés de leur permettre d'y construire une maison & des magasins. Ils y établirent bientôt un gouverneur, & ils auroient poussé sans doute bien loin leur entreprise, si la jalousie des Pilenois ne nous en eût délivrés.

Les Pilenois regardant le succès de l'entreprise des Fonfaniens comme une preuve de la foiblesse de notre nation, & jugeant aparemment qu'il leur seroit facile de la subjuguier, ou craignant peut-être que les Fonfaniens ne le fissent, & ne se donnassent le commerce exclusif de notre pays, ce qui étoit en effet leur dessein, tombèrent en force sur l'espece de fort que les Fonfaniens avoient élevé, le détruisi-

rent & se rendirent les maîtres des Fonfaniens qui se défendirent fort bien assez long-tems. Nous profitâmes de cette circonstance pour nous rendre les maîtres de notre ville , & nous trouvant les plus forts, nous dimes aux Pilenois, qu'ils ne devoient pas compter sur la liberté de reconstruire le fort qu'ils avoient détruit, que s'ils vouloient renoncer à tout établissement, nous continuerions de les traiter avec la même amitié; & qu'attendu que c'étoit par leurs armes que nous étions délivrés des Fonfaniens, quoique leur intention ne fût pas de nous rendre service, ils en recevroient cependant une marque de reconnaissance qui ne leur étoit pas due. Nous leur offrimes de ne point recevoir de marchandises des Fonfaniens pendant cinq ans, s'ils faisoient retirer sur le champ leurs troupes : & en cas de refus nous leur déclarions la guerre. Ils acceptèrent la proposition, & les Fonfaniens furent ainsi punis de leur

mauvaise foi. Nous ne voulumes pas exclure pour toujours les Fonfaniens de notre commerce, comme le demandoit la nation rivale, qui nous auroit dans la suite fait la loi, si nous avions cessé d'entretenir la concurrence. Depuis ce tems nous ne permettons l'entrée dans la ville, qu'aux Capitaines & aux Commis, auxquels nous donnons la table & le logement pendant tout le tems du marché; & les précautions que nous prenons, leur rendent toute entreprise impraticable.

Nous ne connoissons rien du gouvernement de ces deux nations. Il faut que les Pilenois aient chez eux de grands chagrins, car ils sont extraordinairement tristes, & ne parlent presque point. Nous ne les avons jamais vu rire. Les Fonfaniens sont plus sérieux que tristes. Ils parlent beaucoup entr'eux, & ne paroissent occupés que de leur intérêt. Ils examinent toutes les marchandises dans la plus grande exactitude. Ils entrent

dans les plus petits détails & font des calculs infinis sur chaque opération de leur commerce & sur le plus petit article de leur dépense, dont ils ont grand soin de se faire donner des quittances. Il semble qu'ils craignent toujours qu'on ne les trompe, ou qu'ils cherchent les moyens de tromper. Ils sont extrêmement méfians ; ce qui nous rend leur probité fort suspecte, & nous oblige de veiller un peu sur leur conduite, contre notre penchant naturel. Les Pilenois au contraire affectent une grande franchise & la bonne foi en tout. Nous leur passons leur air chagrin, & une espèce de dureté dans l'humeur, que leurs rivaux appellent de la fierté. Ils ont en effet l'ame plus élevée.

Nous sommes bien moins sur nos gardes avec les Pompanois. Ceux-ci nous apportent des vins. Leur nation est proche voisine des deux autres, mais si différente par sa langue & par son humeur, qu'on la croiroit éloig-

née des deux autres de plus de mille lieues. Elle est d'une gayeté singulière. La capitaines des vaisseaux Pompanois se font accompagner à terre par des musiciens. Ils aiment le chant, la danse & à parler beaucoup, sur-tout de leur pays. Ils sont vifs, légers & toujours contens d'eux, d'ailleurs fort doux, fort complaisans & fort caressans, sur-tout pourvu qu'on les écoute & qu'on croie ou qu'on fasse semblant de croire que leur nation est la plus aimable, la plus industrieuse & la plus spirituelle du monde. La bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes est fort commode pour les affaires; on a traité avec eux dans un moment, parce qu'ils croient avoir tout vu, tout entendu, & tout savoir dans un clin d'œil. Ils vantent sur-tout beaucoup le goût de leurs ouvrages. Leurs étoffes paroissent en effet travaillées avec plus d'art que celles des Pilenois & des Fonfaniens. Elles sont plus légères & plus agréa-

bles à la vue. Si nous les en croyions nous les prendrions pour des prodiges de l'art. Nous n'avons jamais pu parvenir à leur faire comprendre que nous ne mettons aucun prix aux choses si recherchées, & que notre goût dominant est pour les choses simples. Ils nous entretiennent quelquefois des journées entières sur des colifichets dont ils nous apportent des échantillons, dans une variété infinie; dont ils nous inonderoient si nous voulions les en croire. Cela m'a souvent fait penser que cette nation s'occupe prodigieusement de bagatelles.

Quelle différence de nos étoffes, me disoit un jour un capitaine Pompanois, à celles que vous apportent les Pilenois & les Fonfaniens! Ils ne savent que faire toujours lourdement la même chose, sans goût, sans variété. Leurs ouvrages ont du poids, mais ils n'ont que cela. C'est chez nous que résident le goût & le génie; qu'on sçait répandre par-tout une

charmante variété, & donner singulièrement à tous les ouvrages de l'art, les graces de la nouveauté : Aussi vous voyez que nous vous présentons toujours dans les mêmes étoffes, des étoffes nouvelles par le dessein, par la distribution des couleurs & par la légèreté de l'ouvrage. Je lui dis en vain que toutes ces belles choses étoient perdues pour nous qui aimons la simplicité, & que toutes ces recherches ne pouvoient nous engager à augmenter les prix de la valeur d'une épingle : il ne m'entendoit pas, il n'écoutoit que son extrême impatience de parler, & il fallut bien le laisser aller. C'est chez nous, continua-t-il, que la mode a pris naissance, qu'elle a son trône ; c'est de-là qu'elle exerce son empire sur toutes les nations étrangères. Cette mode change continuellement nos habits, nos meubles, nos spectacles, nos promenades, nos conversations, nos jeux, nos danses, notre musique, notre air, notre main-

tien ; & nous donnons le ton à toutes
 les autres nations qui tâchent de nous
 imiter en tout , & voyagent sans cesse
 chez nous pour s'instruire & se for-
 mer. Rien n'est plus aimable , plus
 séduisant , plus enchanteur qu'une Da-
 me Pompanoise. Quel air , quel main-
 tien , quels agrémens dans sa marche ,
 dans ses gestes , dans sa conversation !
 tout ce qu'elle dit a des charmes , on
 n'y tient pas. Je vous dis que Pom-
 pan est le véritable séjour des graces ,
 des jeux & des ris. Les Pilenois mê-
 mes , nos tristes rivaux , en convien-
 nent en enrageant , & viennent sou-
 vent chez nous pour dérider leur front ;
 ce qui leur réussit quelquefois. Voyez ,
 je vous prie , ce capitaine Pilenois ,
 avec sa taille de quatre doigts & son
 petit chapeau ; peut-on être plus ri-
 diculement mis ? sûrement il n'a point
 voyagé à Pompan ; & ce Fonfanien
 n'est-il pas risible avec son ventre
 dans sa culote & son chapeau qui lui
 couvre les épaules ? Mais celui-ci

pourvu qu'il compte de l'argent, jouit de tous les charmes de la vie. Qui sçait pendant combien de tems ce Pompanois auroit continué de parler, si un capitaine Pilenois ne fût point survenu? ce qui l'obligea de se ressouvenir qu'il avoit des ordres à donner à ses gens, & de s'en aller.

Voilà un homme, me dit celui-ci, qui vous auroit séduit par son babil, si on pouvoit séduire un Australien. Mais sans doute il n'a fait que vous rompre la tête. Il est vrai, lui dis-je, que les Pompanois ne raisonnent gueres, mais leur jargon est assez plaisant. Il ne l'est que trop, répliqua d'un ton fâché le Pilenois. Ces gens-là ne réfléchissent presque jamais qu'après avoir beaucoup parlé, & malgré leur étourderie & leur légèreté, ils dominant cependant chez toutes les nations voisines. Nous étions presque toujours en guerre avec les Pompanois depuis plusieurs siècles, sans avoir pu décider à laquelle des deux

nations appartenoit la supériorité, & nous n'osions presque plus la disputer, lorsqu'en dernier lieu un excellent Pilenois à la tête de la nation en pesa les forces avec plus d'exaëtitude qu'on n'avoit fait jusqu'alors. Il calcula si bien la force & la bravoure des Pilenois, qu'il fit convenir qu'un seul Pilenois vaut dix Pompanois, & il vainquit en effet, avec une armée de dix mille Pilenois, cent mille Pompanois bien armés & commandés par un grand nombre d'habiles généraux. Par la force de ce génie puissant & vraiment patriotique qui sçut si bien faire connoître au public ce que valoit un Pilenois, notre nation imposa la loi aux Pompanois. Mais nous n'avons pu cependant les humilier : ils se sont rendus les maîtres de la langue du traité, & je ne puis pardonner à nos négociateurs d'avoir eu la lâcheté de souffrir que le traité ait été écrit en langue Pompanoise. C'est ainsi qu'un ministère mou & complai-

sant a flêtri les victoires de la nation. C'est une supériorité dont un Kilenois ne sçauroit souffrir le joug.

Mais ce qui m'est bien plus insupportable , c'est de voir l'industrie Pompanoise étaler à Piles ses modes, ses parfums & tous ses colifichets, dont l'usage annonce la mollesse la plus destructive. Son faste, son luxe & ses amusemens frivoles ont déjà fait chez nous des progrès assez rapides pour nous faire craindre la destruction prochaine de notre puissance. Les Pompanois se fortifient de jour en jour, & par l'excès de notre faiblesse en nous faisant adopter & prendre tout ce qu'ils ont dans leurs mœurs de plus pernicieux, de plus destructif d'une nation libre ; & par l'attention qu'ils ont de s'approprier tout ce que nous avons de bon & d'utile au progrès des sciences, de l'agriculture, du commerce & des arts. Ils nous ont rendus leurs tributaires par le goût qu'ils nous ont donné pour leurs étoffes,

fes,

fes , leurs dorures & leurs bijoux.
 Les romans , les histoires frivoles ,
 mille riens amusans , dont cette na-
 tion fait ses délices , sont encore un
 fléau qu'elle a sçu faire passer chez
 nous. Nous en sommes inondés.
 Elle nous fait boire à longs traits
 dans une coupe enchantée une liqueur
 empoisonnée. Si jamais le caractère
 de cette nation devient sérieux , les
 Pilenois sont tout-à-fait esclaves. Je
 demande si des hommes libres peu-
 vent sans rougir soutenir l'idée d'une
 supériorité si marquée ? Ce qui sou-
 tient encore un peu mon espérance ,
 c'est qu'heureusement les Pompanois
 ne sont point sensibles au ridicule de
 la légèreté , des amusemens frivoles &
 de l'oisiveté ; qu'ils n'étudient ni l'art
 de la guerre , ni l'art de la navigation ,
 ni la politique , & que l'amour de la
 gloire n'est chez eux qu'une passion
 aveugle , pendant qu'il est encore
 chez les Pilenois un sentiment sage ,
 réfléchi , accompagné des talens &

d'un zèle vraiment patriotique.

De ces trois nations, dit le Seigneur Taumelli, je préférerois de vivre avec les Pompanois. La vivacité de leur imagination, & leurs mœurs qui me paroissent assez douces, doivent rendre leur société plus agréable que celle des deux autres ; mais nous sommes heureux qu'aucune des trois n'ait pu s'établir parmi nous.

Nous avons aussi un commerce ouvert avec une autre nation qui ne ressemble en rien aux trois autres. Elle n'est pas éloignée de nos côtes. Ses vaisseaux sont fort petits, & il en arrive plusieurs fois dans l'année à Nambaki. Ces vaisseaux nous apportent du fer & des toiles de toutes sortes, qu'ils échangent pour du ris, du miel & des épiceries. Les échanges se font sans aucune sorte de méfiance de part ni d'autre. Les mœurs de cette nation sont douces & simples comme les nôtres. Elle semble avoir le même gouvernement. Cependant cette

nation est gouvernée par un Roi, & ce qui nous étonne, elle ne connoît d'autre loi que la notre. Les Taucaliens nous paroissent une nation heureuse. Ils nous assûrent que leur Roi est au milieu d'eux comme un pere au milieu de ses enfans, & il y a des siècles qu'ils nous tiennent le même langage. J'ai été fort souvent tenté de croire que c'est notre loi qui les gouverne qu'ils nomment leur Roi. Quoi qu'il en soit, si je n'étois pas Australien, je voudrois être Taucalien, & je crois qu'après notre pays, Taucala est le plus heureux pays du monde.

Voilà de quelle maniere nous traitons le commerce de la nation, les affaires de la guerre & de la paix du côté de la mer. Nous donnons un peu plus d'attention au commerce de terre & à la conduite des nations voisines du côté du Nord. L'entrée de notre pays est heureusement défendue par des rivières & des défilés du côté

de la nation, ou plutôt des nations; car elle se subdivise en un grand nombre, qui sont les seules que nous ayons à craindre, & avec lesquelles nous avons été souvent en guerre. Tout le côté où notre pays est ouvert, & où nous aurions beaucoup de peine à nous défendre, est habité par une nation guerrière, mais juste, toujours prête à venir à notre secours, lorsque quelqu'une des autres nations nous attaque. Cette nation cultive mal des terres assez fertiles, parceque tous les habitans sont adonnés à la pêche & à la chasse. L'abondance de nos grains contribue beaucoup à leur faire négliger la culture de leurs terres; parce que nous leur en fournissons toujours la quantité qu'ils nous en demandent, pour ce qu'ils veulent donner en échange, ce qui consiste en des peaux & des bois. Tous les habitans de cette nation nous aiment & nous amènent quelquefois de leurs enfans que nous adoptons, & qui prennent fort

promptement nos mœurs & nos usages.

Il n'en est pas de même des Nordaliens. Ce sont un grand nombre de nations qui ont à-peu-près la même langue, les mêmes mœurs, qui occupent une immense étendue de pays. Elles semblent toutes réunies sous un même chef, dont on prononce le nom avec un grand respect, mais auquel personne n'obéit. Cette nation est divisée en un grand nombre de grandes & de petites nations, qui sont toutes gouvernées par leurs Souverains, ce qui fait dans toute cette étendue de pays un petit peuple de Souverains, & un grand peuple d'esclaves; car il n'y a pas de pays dans notre monde où l'esclavage présente tant de chaînes à l'humanité. Tous ces Souverains sont fort inquiets & fort ambitieux. Tous ne s'occupent que de la chasse, du faste de la représentation & des moyens de s'aggrandir aux dépens les uns des autres & des na-

tions voisines. Heureusement pour notre pays ces Souverains dans l'idée de se rendre plus puissans & plus redoutables, se sont formés en corps, & se sont infiniment affoiblis par une multitude immense de loix, qu'ils ont imaginées pour fixer leurs prétentions respectives, & qui au lieu de les unir, les tiennent toujours en division & en état de guerre. Ils entretiennent depuis plusieurs siècles une nombreuse assemblée d'interpretes pour expliquer continuellement au public le droit Nordalien, que personne n'entend, & à chaque Souverain ses véritables droits, & lui en indiquer les limites prescrites par les loix, sans qu'aucun d'eux ait encore pu les reconnoître. Cette assemblée écrit & parle sans cesse pour fixer la lettre & l'esprit des loix; & les armes du plus fort décident toujours de leur autorité contre le plus foible. Je ne vous parlerai plus de ces différentes nations, car on ne peut donner ce nom

à des esclaves , mais bien de leurs Souverains , de leurs ministres , qui souvent appesantissent cruellement sur les peuples le joug des Souverains ; & des Seigneurs , qui exercent encore sur les peuples une domination qui quoique subordonnée à celle des Souverains ou de leurs ministres , est presque toujours plus pesante , parce qu'elle est immédiate. Ces Seigneurs ne sont d'ailleurs eux-mêmes que des esclaves dorés.

Les Souverains n'ont jamais pu s'entendre & se réunir tous pour entreprendre la conquête de notre pays. Nous n'avons jamais été attaqués que par un seul , ou par un petit nombre , & toujours sur des prétextes les plus frivoles & les plus injustes. Ils ont souvent tenté d'établir chez nous des Ambassadeurs , des Ministres , des Envoyés , des Résidens ; c'est-à-dire , des Espions sous ces différens titres ; & ils nous ont quelquefois déclaré la guerre pour tirer raison , disoient-ils ,

de notre refus, qu'ils prenoient pour une insulte. Nous les avons toujours repouffés, & il y a fort long-tems qu'ils n'ont osé tenter de nouvelle invasion. Vous êtes les maîtres, avous-nous dit à ces Souverains, à leurs Ministres & à leurs Seigneurs, de voyager chez nous tant qu'il vous plaira en gens paisibles, c'est-à-dire, en hommes. Toutes nos maisons vous sont ouvertes à votre choix pour vous recevoir. Nous n'avons point de portes qui ferment à clef. Nous vous traiterons comme d'autres nous-mêmes. Mais nous n'avons aucune affaire d'intérêt à traiter avec vous. Nos limites sont décidées depuis des milliers de siècles; la nature semble les avoir posées elle-même de sa main, puisque vous ne sçauriez entrer chez nous que par des défilés & par des passages de rivières très-difficiles. Cette barrière naturelle qu'il nous est si facile de défendre, & que nous avons toujours constamment défendue avec
suc-

succès & avec de grandes pertes de votre part, devoit vous en rappeler une autre infiniment plus respectable; c'est celle que la main sacrée de la justice éternelle a tracée dans le fond de vos cœurs. Vous pouvez l'oublier, mais vous ne sçauriez l'effacer. Obéissez à cette loi sainte, nous sommes vos frères & vos amis; mais si au mépris de cette loi sacrée, vous persistez dans le dessein de troubler la tranquillité d'une nation paisible, & d'envahir les terres qu'elle habite & qu'elle cultive depuis tant de milliers d'années, cette même loi nous autorise à employer toutes nos forces pour vous repousser, & si l'exemple de notre nation ne peut vous faire aimer la paix & la vertu, nous vous forcerons d'être justes.

Voilà quelle est notre politique vis-à-vis d'un monde de Souverains & de Ministres qui ont fait de la leur une science profonde, l'objet de l'étude la plus recherchée. Vous voyez que

la notre est simple comme notre loi; & comme nos mœurs. Nous ne connoissons rien hors des limites de la justice, que notre loi nous dicte, & si les Souverains ou leurs Ministres qui ont voulu étendre la tyrannie de leur pouvoir sur nos têtes, avoient des ames sensibles, nous ignorerions encore l'usage des armes.

Nous n'avons point eu de guerre depuis la réponse que je viens de vous rapporter; mais nous voyons souvent voyager chez nous de petits Souverains & des Seigneurs Nordaliens, que l'oisiveté & l'ennui dont ils sont accablés chez eux, nous attire, & non l'envie de s'instruire, car ces hommes-là dédaignent l'instruction; parce qu'elle blesse leur amour-propre. Ils ne nous parlent que de table, de chasse, de chiens, de chevaux. Ils sont sur-tout intarissables sur l'ancienneté & l'illustration de leurs maisons. Le peu d'attention que nous donnons à leur faste, notre indifférence sur la

gloire & l'illustration de leurs ancêtres, notre ton simple & familier avec eux, leur déplaisent infiniment. Mais ce qu'ils ne sçauroient soutenir, & nous débarrasse bientôt de leurs visites, c'est la sobriété dans laquelle nous vivons, & l'égalité qui régné entre nous & tous les citoyens du second ordre. Il n'y a pas un Seigneur Nordalien qui ne croie descendre d'un Souverain. C'est le nom qu'ils donnent à des brigands qui avoient établi & fortifié leurs habitations sur des pointes de rochers, d'où ils mettoient tous les cultivateurs à contribution, & en faisoient autant d'esclaves. Ainsi ces Seigneurs font consister leur gloire & leur honneur à avoir pour ancêtres des hommes qui désolèrent l'humanité. Pour nous qui ne voyons dans le faste & le luxe de ces Seigneurs que les fers & les calamités des malheureux habitans de leurs terres, qui sont obligés de soutenir par les travaux les plus pénibles, & par une ex-

trême sobriété, l'orgueil ou la dignité artificielle de leurs maîtres; nous n'appercevons en eux que des objets affligeans.

Ce n'est cependant qu'avec ces malheureux cultivateurs, que ces Souverains ont souvent entrepris de subjuguier une nation libre; car leurs armées ne sont formées que de leurs habitans, qu'ils arrachent de leurs chaumières & qu'ils ne menent au combat qu'à force de les battre. Ils ne viennent à nous qu'avec des esclaves mal commandés, naturellement lâches, qui craignent également la main de l'ennemi, & le châtiment dont les menace la main qui les commande. Sont-ce-là des Soldats? Il n'y a que des hommes libres qui sachent obéir & combattre. Notre plus grande peine, notre plus grand embarras a toujours été le soin que nous nous sommes constamment donné pour épargner le sang de ces malheureux inhumainement sacrifiés au

caprice , à l'avidité ou à l'ambition d'un Souverain. Nous les avons presque toujours écartés de devant nous , tant par la crainte seule , que parce qu'ils sçavent que nous n'en voulons qu'à leurs chefs. Quand nous parvenons à faire un chef prisonnier , ce qui est souvent arrivé , nous ne trouvons qu'un homme rampant ; & la rançon que nous en exigeons , c'est une promesse solennelle d'être juste & humain. Nous avons quelques exemples de Nordaliens qui ont été fideles à leurs promesses. A l'égard de leurs Soldats , nous leur ôtons les chaînes de l'esclavage ; Nous leur donnons la liberté ; & ceux qui n'ont point de famille nous prient de leur permettre d'habiter notre pays ; ce que nous accordons à tous les artisans. Nous en avons plusieurs familles que nous ne distinguons point des Australiennes.

Ces nations sont peu industrieuses , notre commerce avec elles est fort

borné. Elles ne nous apportent que du fer, du bois & des cuirs, que nous leur payons en grains, en épiceries, & quelquefois avec un peu d'argent pour solder la balance. Il n'y a jamais de difficulté avec les négocians de ces nations, qui sont tellement avilis par l'esclavage, qu'ils nous sçavent un gré infini de la douceur, de la familiarité & de l'égalité avec lesquelles nous les traitons.

Me voilà bien convaincu, dis-je au Seigneur Taumelli, que votre nation n'a pas besoin de législateur pour suivre une politique si naturelle, si simple, si sage & si juste. Mais si quelqu'un de ces Souverains Nordaliens se présentait avec des armes nouvelles, supérieures par leurs effets à celles qui sont actuellement en usage, je craindrois fort qu'il ne parvînt enfin à subjuguier votre nation. Vous ne connoissez pas l'usage des armes à feu & je vois que toutes les nations de votre monde l'ignorent également.

C'est un secret inventé depuis près de deux siècles en Europe, qu'on y a tellement perfectionné qu'avec les armes nouvelles, une poignée d'hommes pourroit faire promptement la conquête de vos nations les plus nombreuses. Je puis vous en donner le secret qui est fort simple, & qu'il est fort facile d'exécuter. Avec ce secret inconnu à tous vos voisins, vous n'auriez jamais d'invasion à craindre, quand même ils se réuniroient tous & formeroient contre vous un monde.

Ce seroit nous faire, dit le Seigneur Taumelli, un présent bien précieux, que de nous donner un secret d'armes nouvelles & inconnues, qui nous épargneroient la douleur de détruire des hommes pour défendre notre liberté, en imposant à nos voisins les plus forts & les plus redoutables la nécessité d'être paisibles & justes. Mais tout ce que vous m'avez appris des loix & des mœurs de l'Europe,

me fait douter qu'on y ait trouvé le moyen de vaincre les ennemis sans détruire l'humanité. L'esprit humain ne sçauroit faire une decouverte plus intéressante. Vous pouvez juger par là de mon empressement à connoître celle dont vous me parlez.

Je m'étois attendu à la curiosité du Seigneur Taumelli, & je m'étois préparé le plaisir de le surprendre, & de l'instruire tout ensemble. J'avois préparé de la poudre & fait faire un petit canon de fer à son insçu. Je le conduisis dans le jardin, je lui montrai de la poudre, dont j'avois chargé le canon; j'y mis le feu. Il fut étonné du bruit. Il comprit dans l'instant comment ce canon devenoit une arme par l'effet de l'explosion, en mettant sur la poudre des boules de fer ou de quelqu'autre métal. Je lui fis aisément concevoir ensuite qu'on pouvoit donner à chaque Soldat un pareil canon chargé avec des boules de fer ou de plomb; qu'on pouvoit aussi en

ployer des canons de toute grosseur élevés sur deux roues, chargés de boules de fer du poids de plusieurs livres, les multiplier suivant le besoin, & détruire en un moment une armée, des murs, des tours & toute sorte d'ouvrages à une grande distance. Cette poudre, lui dis-je, qui s'enflamme si rapidement, qui fait une explosion si forte & si prompte quand elle est enfermée, n'est autre chose que du salpêtre, qui étant purifié avec de l'eau, a la vertu de s'enflammer, & produit l'effet que vous venez de voir, mêlé avec du soufre & du charbon réduit en poudre.

Je ne vois là, me dit tristement le Seigneur Taumelli, qu'un nouveau fléau pour les hommes, & leur destructeur le plus certain. Cette propriété qu'a le salpêtre de s'enflammer & de porter la mort sur son passage, en le mêlant avec du soufre & du charbon, fût peut-être restée inconnue pour jamais, si celui qui forma le

premier ce dangereux mélange, eût pu prévoir l'usage qu'on en feroit. On n'a pas besoin de bravoure en Europe pour se faire la guerre avec de telles armes. Elles favorisent également la poltronnerie, car on ne se bat que de loin, & l'inhumanité, parce qu'on détruit une plus grande quantité d'hommes.

Les Australiens ne se donneront jamais l'avantage d'une si malheureuse invention. Je n'en rejette cependant pas le secret ; nous pouvons le déposer à Canosé notre capitale, pour nous défendre à armes égales, si notre monde étoit assez malheureux pour produire un homme capable de faire la découverte d'un secret si pernicieux à l'humanité. En attendant nous continuerons de combattre avec la pique, la hache & le sabre ; & de ménager la vie des hommes, même celle de nos ennemis, autant qu'il est possible.

Dans cet instant on lui remit un pa-

quet qui contenoit l'enregistrement de mon adoption dans le livre des Australiens du premier ordre , & en même tems un avis portant qu'un Souverain Nordalien assembloit une armée, ce qui faisoit soupçonner un projet d'invasion de sa part. Vous êtes à-présent Australien , me dit-il , en m'embrassant, & voici le moment de montrer que vous êtes aussi digne de l'être par votre zèle pour la défense de la nation, que vous l'avez fait voir par la bonté de votre ame. Je ne doute point de votre bravoure, je vous recommande de la modérer. Nous combattons de sang froid , & nous voyons par conséquent tout ce qui se passe autour de nous , ce qui contribue infiniment à nous assurer la victoire. Nous partirons dès aujourd'hui pour nous rendre sur la frontière , dont nous sommes fort éloignés. Allons apprendre à nos Dames cette nouvelle , & prendre congé d'elles. Je suis bien fâché que cette nouvelle

trouble dans mon cœur le plaisir que j'ai de vous déclarer en vous remettant votre adoption, que ma fille Lénna m'a consulté sur le choix qu'elle a fait de vous pour son époux, & qu'elle ne pouvoit faire un choix qui pût m'être plus agréable. C'est un lien de plus dans notre amitié, mais en même tems un lien qui vous attache à la défense de la nation doublement, & vous en impose l'obligation, comme le premier & le plus essentiel de vos devoirs.

La nécessité d'un départ si prompt, & de courir aux armes pour la défense de la patrie, répandit la tristesse dans le cœur des Dames. C'étoit le moment de payer un tribut à la nature. Les Australiens ont le cœur trop sensible pour le refuser, & j'étois Australien. Je restai un moment interdit. Je m'approche enfin de Lénna qui n'osoit lever sur moi les yeux, & dont je redoutois les regards. Je vous quitte malgré moi, lui dis-je,

pour courir à la défense de la vertu, de l'innocence, de la patrie, & de tout ce qui est le plus cher à mon cœur. Il est cruel pour moi qu'un devoir si sacré éloigne le plus heureux moment de ma vie. Je n'en soutiens la rigueur que par l'espérance de revenir plus digne de jouir de mon bonheur. Elle ne put me répondre que par quelques larmes qui lui échapperent malgré elle, & me tendit la main que j'arrofai des miennes. Son pere ne voulut point nous permettre de nous livrer davantage à notre attendrissement. Partons, me dit-il, en me prenant par le bras. Je connois la nation qui trouble notre repos. Elle déteste son Souverain & encore plus son ministre; si l'un ou l'autre commande l'armée, ou s'ils ont nommé un Général digne d'eux, nous n'aurons qu'à nous montrer pour les dissiper, & nous reviendrons bientôt essuyer les larmes que notre départ fait répandre. Le sens froid & l'air

de sérénité du Seigneur Taumelli me firent rougir de ma foiblesse. Nous partons dans une chaise à deux, sans armes & sans domestiques.

Nous avons déjà fait une lieue dans le silence. Je le rompis enfin. Je ne puis vous dissimuler mon étonnement, dis-je au Seigneur Taumelli, de nous voir en route pour aller combattre une armée ennemie, sans armes, sans équipage, même sans un seul domestique.

Ce n'est pas avec des équipages, me dit-il en riant, ni avec des domestiques, que nous combattons; mais avec du courage & des armes. Le courage est toujours avec nous, & les armes sont au rendez-vous : c'est-là que nous en trouverons à notre gré dans un arsenal où l'on les entretient avec un grand soin. Je vois, ajouta-t-il, que ma réponse ne vous satisfait pas entièrement; vous êtes en peine pour les subsistances & pour les campemens en cas que nous soyons obligés de tenir

la campagne. Il n'y a pas plus d'embarras pour nous sur tout cela, que pour les chevaux dont nous avons besoin sur la route, ainsi que pour les gîtes. Vous allez voir des chevaux prêts par-tout où nous devons relayer, & vous remarquerez en même tems un empressement infini chez tous les citoyens du second ordre pour nous servir. Des domestiques ne nous serviroient certainement pas mieux; car c'est l'amitié & la reconnoissance qui nous tendent les mains par-tout où nous passons. Nos domestiques sont aussi libres que les autres citoyens, quoiqu'ils soient nés & élevés dans cet état. Nous n'en avons point d'autres que les descendans de ceux qui existoient lors de la restauration, dont les enfans n'ont jamais voulu quitter l'état de leurs peres, & sont restés attachés à nos maisons. Nous les aimons comme nos enfans; mais n'étant pas obligés de combattre avec nous, ils ne feroient que nous embarrasser sur

la route ; & au rendez-vous nous sommes toujours entourés de citoyens du second ordre que leur zèle pour le bien de la nation attire auprès de nous. Le même zèle nous fournit abondamment des vivres, & généralement tout ce qui nous est nécessaire. Nos Chirurgiens s'y rendent aussi en grand nombre , & dès qu'un homme est blessé, il est emporté & secouru dans le moment. La cavalerie ne nous sert presque point à cause de la disposition du terrain. Aussi nous en avons fort peu, ainsi que l'ennemi.

Nous arrivâmes au bout de huit jours au rendez-vous sur la frontière après une marche très légère & très-prompte. Nous nous trouvâmes le lendemain au nombre de dix mille hommes assemblés au Champ de l'Union ; c'est le nom qu'on donne au lieu de l'assemblée. Le Seigneur Taumelli avoit déjà été élu Général dans le cœur de tous les citoyens. Il fut proclamé dans un moment. Il au-
roit

roit bien voulu refuser cet honneur, mais celui qui avoit commandé dans la dernière guerre, ne pouvant plus servir, il n'avoit aucune raison de refuser. Tous les anciens Commandans subalternes présens furent continués; & dans un moment chacun choisit son drapeau. Je restai auprès du Seigneur Taumelli pour combattre immédiatement sous ses ordres.

On avoit avis que le Prince Nordalien s'étoit avancé assez proche des premiers défilés à la tête d'environ douze mille hommes. Le Seigneur Taumelli voulut reconnoître lui-même son armée; ce qu'il fit le lendemain accompagné seulement de cinquante hommes, pendant qu'un corps de nos troupes marchoit pour s'emparer des hauteurs. Nous découvrîmes bientôt dans la plaine l'armée ennemie, qui se mettoit en marche. Nous allions nous retirer, lorsqu'un corps d'environ cent hommes des ennemis parut à l'entrée du défilé, dont

il venoit s'emparer pour favoriser le passage de l'armée. Le Seigneur Taumelli n'hésita pas de tomber avec ses cinquante hommes sur cette troupe, qui se mit en état de nous recevoir. Je m'avançai devant le Seigneur Taumelli, & dès le premier choc cette troupe tourna le dos, excepté quelques officiers qui furent tous pris. Il y eut quelques blessés, mais point de morts. Je m'attendois à quelque chose de plus sérieux, & à suivre la résolution que j'avois prise de couvrir de ma personne celle du Seigneur Taumelli, pendant un combat que je crus d'abord devoir être très-long & très-meurtrier. Nous vîmes immédiatement l'armée ennemie faire une marche rétrograde assez précipitée; ce qui nous fit croire qu'elle avoit compté que nous n'aurions pas eu le tems de garder les défilés, & qu'elle pourroit faire tout d'un coup une irruption. C'étoit en effet le dessein de l'ennemi, qui nous fut

confirmé par les prisonniers.

Le Seigneur Taumelli voulut savoir de l'officier qui commandoit ce détachement, que j'avois eu le bonheur de faire prisonnier, par quelle raison son Souverain vouloit faire la guerre à notre nation. Cet officier auroit bien voulu se dispenser de nous apprendre ce qu'il en sçavoit par respect pour son maître. Il se rendit enfin après s'être fait un peu presser. Ne croyez pas, Seigneur, dit-il en adressant la parole au général, que ma troupe auroit fait si peu de résistance, si elle n'avoit pas été pénétrée de l'injustice de la guerre qu'un mauvais ministre a conseillée à mon maître. Son projet n'étoit pas de combattre, mais d'envahir. Le ministre a amassé des trésors, il a élevé & enrichi une famille nombreuse; & quelques protégés aux dépens du sang du peuple. Nos terres ne sont fertiles qu'à force de travail, l'excès des impôts a successivement affoibli les bras

des cultivateurs , & en a en même tems infiniment diminué le nombre. La misere s'est enfin fait sentir de toutes parts. Le ministre en a redouté les effets pour lui , pour sa famille & pour un petit nombre de protégés qui nagent dans l'opulence & dorment dans les bras de la mollesse. Il a craint qu'une révolution forcée par les calamités dont il est l'auteur , ne dissipât en un moment une fortune si mal-acquise. Il a cru la prévenir en occupant la nation & son Souverain du projet d'acquérir des terres dans votre pays par une invasion subite. J'ignore s'il a compté y réussir. Ses lumieres sont assez bornées pour qu'il ait osé s'en flatter , & son cœur est assez injuste pour donner à son maître des conseils violens. Le corps politique d'un Etat, a-t-il dit à son maître , & le bonheur de ses sujets ne peuvent se soutenir que par une étendue de territoire qui donne à l'Etat la consistance & le degré de forces nécessaires

pour balancer la puissance de ses voisins. Ce n'est que sous la protection d'un puissant Prince que les arts, l'industrie & le commerce peuvent être florissans. C'est sur ce beau principe qu'il a engagé son maître à se porter en un moment sur vos terres avec une armée de douze mille hommes, ou pour mieux dire, de douze mille malheureux à demi morts de misère, pour s'emparer d'une de vos provinces, se flattant d'en trouver l'entrée sans défense. Vous avez vu l'armée rétrograder parceque l'intention du ministre n'étoit pas de risquer un combat; & attendu que l'armée n'a point de subsistances, il lui est impossible de tenir la campagne. Le peuple est malheureux, mais il n'est ni injuste, ni ennemi des Australiens; son Souverain est jeune, sans expérience & livré aux conseils d'un ministre qui abuse de la foiblesse de son âge.

Cet Officier n'eut pas fini de parler, que nous vîmes arriver une peti-

te troupe sans armes. C'étoit l'un des principaux Officiers du Prince Nordalien qui venoit négocier la paix. Il convint de l'injustice de l'entreprise de son maître, dont il rejetta toute l'horreur sur son Ministre. Il protesta que son maître avoit enfin ouvert les yeux ; qu'il ne pouvoit mieux la réparer qu'en mettant bas les armes ; qu'il avoit fait arrêter son ministre ; qu'il offroit de le livrer aux Australiens pour lui faire subir la peine qu'il méritoit ; qu'il leur demandoit des grains pour faire subsister ses sujets pendant quelques mois, qu'il offroit de payer l'année suivante avec telle quantité de fer & de bois qu'ils voudroient fixer.

Le général fut touché des offres du Prince Nordalien. Il lui fit dire que l'usage des punitions étoit inconnu chez les Australiens ; qu'il lui conseilloit de chasser son ministre hors de ses Etats, ainsi que ceux qui lui avoient aidé à tromper son maître &

à rendre ses sujets malheureux, & de faire distribuer leurs biens aux peuples; qu'à l'égard des grains qu'il demandoit, il étoit le maître d'en envoyer chercher tant qu'il en auroit besoin, d'y mettre lui-même le prix qu'il jugeroit à propos & de les payer quand il voudroit; qu'enfin pour être assuré de l'amitié des Australiens & en obtenir tous les secours qui étoient en leur pouvoir, il ne falloit, ni armée, ni Ambassadeurs, ni offres de services, mais seulement être juste & humain.

Le Prince Nordalien renvoya sur le champ le même Officier pour remercier les Australiens. Il assura le général, que son maître avoit suivi son conseil, & qu'il avoit été si touché de sa sagesse & de sa générosité, qu'il lui demandoit la permission de voyager chez les Australiens pour y apprendre à gouverner son peuple. Le Seigneur Taumelli lui répondit que les Australiens le recevroient avec

plaisir, & qu'il ne trouveroit parmi eux que des amis. Le signal de la retraite fut donné alors; & nous primes sur le champ la route du château du Seigneur Taumelli.

Je ne veux point, me dit-il lorsque nous fumes en route, vous faire des reproches. Vous ne deviez point combattre devant moi, mais à côté de moi. J'ai vu cependant avec plaisir que vous vous êtes servi bien plus de votre adresse que de vos armes, en faisant prisonnier un Officier ennemi. C'est-là se conduire en véritable Australien. La plus belle de nos victoires, celle qui touche le plus les Australiens & qui remplit leurs cœurs d'allégresse, c'est celle qui coûte le moins de sang à l'ennemi.

En me plaçant, lui dis-je, devant vous, je comptois sur un combat plus sérieux, & j'avois pris une place qu'un sentiment plus fort que moi m'avoit marquée. Je suis très-content de n'avoir pas eu l'occasion de vous mon-

trer

trer que la bravoure d'un Anglois est digne de celle des Australiens. Les Anglois sont intrépides devant l'ennemi; ils ne demandent jamais quartier; cependant aucune nation Européenne ne traite l'ennemi vaincu avec plus de générosité. La clémence & la générosité sont des vertus à la portée de tous les hommes. Les Européens s'en font honneur; mais les Australiens en pardonnant, accordent encore leur amitié. C'est ce qu'aucune nation Européenne ne sauroit faire. On seroit encore bien étonné en Europe d'une paix si promptement faite, & sans un seul article écrit.

La guerre & la paix, me dit le Seigneur Taumelli, n'étoit pas traitée ainsi avant la Restauration. Nos Rois entretenoient à grands frais un corps nombreux de troupes réglées, qui étoient souvent commandées par un ignorant, favori d'un ministre ou d'une maitresse, & souvent battues. En multipliant ensuite les promotions

d'Officiers-Généraux , dans lesquels le mérite se trouvoit quelquefois d'accord ou avec la faveur ou avec l'ordre du tableau , ceux des Officiers , principalement parmi les subalternes , qui s'étoient distingués pendant la campagne par leur intelligence & leur bravoure , ne l'étoient presque jamais dans le cabinet du ministre , sur-tout lorsque beaucoup de modestie accompagnoit un grand mérite. Les fautes des Officiers de marque étoient rarement relevées à la Cour , & jamais punies. Les subsistances militaires & les hôpitaux étoient en monopole. La faim ou la mauvaise nourriture & les maladies détruisoient ordinairement plus d'hommes que les armes des ennemis. Les armées étoient encore affamées par le luxe , le faste des Officiers , & l'excès de leurs équipages , qui rendoient d'ailleurs la marche lente & difficile , & embarassoient tous les mouvemens d'une armée. Cette conduite affoiblissoit infiniment nos

armées : aussi étoient-elles souvent battues, & l'auroient été bien plus souvent, si les mêmes vices & d'autres encore peut-être plus grands, n'avoient pas régné dans les gouvernemens des nations ennemies.

Enfin la paix se faisoit après des avantages ordinairement très-équivoques, que chaque parti s'attribuoit à son gré ; car c'étoit une vanité égale des deux côtés, que personne ne vouloit convenir d'avoir été vaincu. Nous pouvons être battus quelquefois par hazard, par surprise, ou par quelque mal-entendu de nos Généraux, disoit-on de part & d'autre, mais on ne sçauroit nous vaincre. En effet on ne reculoit jamais, on ne faisoit plus, au-lieu de reculer, que des marches rétrogrades. Après une longue guerre, la nation la plus heureuse étoit celle qui avoit fait le moins de pertes d'hommes & d'argent ; & la guerre ne finissoit jamais par le retour d'aucune des puissances belligérantes sur

la justice de ses armes , sur l'équité naturelle , mais parcequ'elles se trouvoient également épuisées. On assembloit alors de part & d'autre des Plénipotentiaires pour traiter de la paix ; on faisoit semblant d'écouter le vœu public & la voix gémissante de l'humanité , pendant qu'on ne consultoit que la loi de la nécessité. La nation , ou plutôt le ministère le plus habile , car les nations n'avoient rien à faire ici que comme victimes , étoit celui qui sçavoit le mieux cacher sa foiblesse pour éluder ou faire accepter des conditions onéreuses.

On signoit quelquefois une suspension d'armes , ensuite des préliminaires , sur lesquels on rédigeoit avec un art infini un traité de paix , presque toujours composé d'un grand nombre d'articles , qui paroissoient être autant de loix que les puissances s'imposoient respectivement pour assurer pour toujours à l'avenir leur bonne intelligence & leur bonne amitié ; &

les peuples que la guerre avoit désolés, croyoient en effet que les ministres respectifs avoient pris de bonne foi toutes les précautions nécessaires pour rendre à jamais la paix durable. Mais l'équité naturelle ne mettoit point sur ces traités le sceau de son autorité. La nécessité seule les dictoit, & l'intérêt les détruisoit à la première occasion; car il y avoit peu d'articles dans lesquels on ne trouvât des raisons ou des prétextes de nouvelles querelles. Entorté que ces traités de paix ne furent par succession de tems dans la réalité que de simples suspensions d'armes. Nous n'en avons conservé aucun, & nous avons toujours refusé d'en signer depuis la restauration. Nous avons toujours forcé nos ennemis de reconnoître la justice de notre loi qui nous défend respectivement tout acte d'hostilité, & qui ne leur laisse aucun prétexte d'attaquer une nation paisible. Nous ne refusons à aucune nation les se-

cours que les hommes doivent à leurs semblables, & nous ne voulons point reculer nos limites. C'est-là tout notre droit public, que nous ne voulons point corrompre par les loix des traités. Nous avons toujours constamment refusé de nous prêter à des négociations, auxquelles nous n'entendons rien; parce que la loi qui nous gouverne est exactement la même qui décide souverainement tous les droits & toute idée de prétention, de nation à nation, & que cette loi parle à toutes les nations avec trop de clarté pour laisser du doute. Des négociations & des traités ne peuvent que l'altérer.

Je crois, continua le Seigneur Taumelli, que vous êtes maintenant bien instruit de la maniere dont nous faisons la guerre & la paix, & de notre droit public. Je vais vous faire faire bientôt une connoissance qui ne vous déplaira pas. Nous ne nous écartons que de peu de lieues de notre

route. Je dois instruire de notre expédition le Seigneur Domay, qui commandoit l'armée dans la dernière guerre. Nous arrivâmes le lendemain chez cet ancien Général. C'étoit un vieillard de cent-vingt ans, qui ne paroïssoit pas en avoir soixante. Sa femme étoit presque aussi âgée, & ne paroïssoit pas l'être plus que lui. La maison qu'il habitoit étoit autrefois une maison de plaisance des Rois Australiens. Nous fumes reçus avec les plus grandes démonstrations de joie. Le Seigneur Taumelli lui rendit compte des opérations de la campagne que nous venions de faire, & de la manière dont la guerre avoit été heureusement terminée. Son récit ne fut pas long, car les Australiens sont ennemis des ornemens du discours; & ils ne savent d'ailleurs ni exagérer, ni se faire valoir. Il lui dit ensuite qui j'étois, ce qui donna lieu à une conversation un peu plus longue, pendant laquelle j'eus le tems de jeter un

coup d'œil sur un grand nombre de tableaux qui tenoient lieu de tapisserie à la salle où nous étions. Le Seigneur Domay s'aperçut que je les regardois avec une grande attention. Si vous aimez la peinture, me dit-il, j'ai ici de quoi satisfaire votre goût & votre curiosité. Tous les tableaux que vous voyez dans cette salle, appartenoient aux Rois Australiens; ainsi vous pouvez croire qu'ils sont tous originaux & des plus grands peintres de ce tems-là. Ces tableaux nous présentent une partie de l'histoire des mœurs de la nation sous le regne de nos derniers Rois. Voilà un Roi qui remet son épée à un Général, & sa balance à un homme de loi, les regards attachés sur une belle femme à deminue, qui représente la volupté, accompagnée d'enfans qui représentent les jeux & les ris. Vous voyez avec quelle avidité ces deux hommes acceptent chacun un dépôt qu'ils n'auroient dû recevoir qu'avec des

R O B E R T S O N. 305
mains tremblantes. Celui-ci, me dit-il en me montrant un autre tableau, est un Général à la tête d'une armée. Son air exprime bien son impatience d'en venir aux mains. Il ne consulte que la renommée représentée par une femme qui est à côté de lui, qui tient une trompette à la main & lui parle sans cesse: c'est le pendant du premier. Voici son autre pendant. C'est un singe à l'audience qui en dormant tient une balance qu'on croit voir tomber à tous momens, pendant qu'on plaide avec chaleur la contestation qu'il doit juger.

Un de nos meilleurs Rois avoit fait faire ces trois tableaux pour son fils, auquel il vouloit donner ainsi une grande leçon sur l'art de régner.

Voilà un tableau d'après nature. C'est une femme qui sort du bain. Tout ce qui est autour d'elle annonce la licence & la volupté. C'étoit le goût du siècle. A côté c'est une femme en déshabillé qui a la peau

noire , le teint livide & les yeux éteints. Ses charmes sont à côté d'elle sur une toilette , c'est-à-dire , du rouge , du blanc , des mouches & des pompons. Vous voyez tout auprès une chenille dont elle paroît effrayée. Le pendant de ce tableau est une autre femme qui est exactement le portrait de la même femme lorsqu'elle a fait sa toilette ; ici au-lieu d'une chenille , le peintre a mis auprès d'elle un papillon qu'elle voit avec plaisir. L'idée du peintre étoit vraisemblablement d'apprendre à la postérité que les femmes de son tems étoient chenilles le matin , & papillons le soir.

Celui-ci est de Vaneli , l'un des plus grands peintres Australiens. Ce tableau représente un ministre qui donne audience , qui ne paroît occupé que de sa parure & de sa dignité. Vous voyez-là le portrait de Vaneli lui-même , qui s'approche du ministre avec un grand respect ; & vous voyez que le ministre jette sur lui un

regard fier; il semble qu'il lui parle avec hauteur. En effet ce peintre ne fit ce tableau que pour éterniser sa vengeance. Ce ministre qui ne connoissoit point le prix des talens & les égards qui leur sont dûs, maltraita ce peintre dans son audience. Scavez-vous, lui dit le peintre, la différence qu'il y a d'un homme comme vous à un homme comme moi? Le Roi peut faire cent hommes par jour comme vous, & il faut un siècle pour en faire un comme moi. Le peintre alla sur le champ se plaindre au Roi qui l'aimoit & qui approuva la leçon donnée à son ministre. Le peintre n'avoit cependant pas dit une vérité bien exacte; car il falloit plus de cent ans chez les Australiens pour faire un bon ministre.

Celui-ci est le lever d'un Roi qui vous intéresse par sa bonté & sa douceur; mais parmi tous ces Seigneurs qui sont autour de lui, vous n'appercevez pas une seule physionomie dans

son état naturel; pas une seule n'annonce la franchise, l'innocence & la candeur. Interrogez-les toutes, vous n'en trouverez pas une seule qui vous dise (car elles sont toutes parlantes) mon cœur est l'ami désintéressé de mon Roi.

Tous ces autres tableaux ne représentent que des armées en campagne, des camps, des sièges, des villes prises, des combats & des batailles; des villes saccagées, des campagnes désolées & les droits de l'humanité violés de toutes parts. La haine, la fureur, la cruauté & l'inhumanité, c'est tout ce qui frappe dans ces tableaux. Heureusement l'art du peintre ne trouve plus à s'exercer parmi nous sur des sujets si affligeans pour le cœur humain.

Voici un tableau d'une grande beauté pour l'expression. C'est un combat de taureaux & de bêtes féroces. C'étoit un genre de spectacle imaginé par un de nos derniers Rois, pour

relever le cœur & ramener le courage des jeunes Seigneurs Australiens, dont la plupart se trouvoient mal lorsqu'ils voyoient une goutte de sang, & se bouchaient les oreilles quand ils entendoient du bruit. Ils craignoient presque tous horriblement le tonnerre. Le peintre en a représenté ici un grand nombre. Observez, s'il vous plaît, comme il leur donne à tous un air efféminé, qui étoit apparemment l'air à la mode. On seroit tenté de les prendre pour des poupées, & il semble que les femmes se piquent de montrer ici plus de force & d'intrépidité que les hommes.

Tous ces tableaux, dis-je au Seigneur Domay, annoncent l'art de la peinture portée à un très-haut degré de perfection. Tous ces peintres me paroissent avoir excellé dans la force & la correction du dessein, dans l'ordonnance, les ombres, les lumières, les draperies, le coloris & l'expression.

L'art de la peinture, dit le Seigneur Domay, s'est conservé dans un genre différent, & qui nous plaît tellement que nous sommes tentés de croire que l'art s'est perfectionné. Nos peintres modernes excellent également dans les mêmes parties de l'art; mais il ne s'occupent que de sujets agréables par eux-mêmes. Ils ne connoissent rien à la fureur, aux ravages de la guerre, à l'ambition, ni à aucune de ces grandes passions qui agitoient autrefois de mille manières les Australiens. Nous regardons les anciens peintres comme les peintres des passions, & les modernes comme les peintres de la nature. Vous en trouverez la raison dans la différence de nos mœurs. Leur imagination ne pouvant être frappée des objets qui leur sont inconnus, ils ne peuvent ni surpasser les anciens, ni leur ressembler. Mais aussi ils excellent dans un genre inconnu aux anciens Australiens. Vous allez en juger par

les tableaux de ce salon.

Vous ne verrez rien ici , me dit-il en y entrant , qui offense la vérité de la nature , ni qui blesse les yeux. Voilà un paysage qui ne vous est pas inconnu. Ne vous semble-t-il pas être à l'une des fenêtres du château du Seigneur Taumelli ? Le jour y est clair & serein , l'on y découvre un pays divertissant & des objets agréables , & l'on n'y voit point de figure qui n'y paroisse avec la joie sur le visage. Le soleil n'étant pas encore fort élevé sur l'horison , les arbres & les collines paroissent encore chargés de cette vapeur qui s'élève le matin comme une légère fumée. D'un côté de ce tableau il y a un coteau assez élevé , mais très-agréable par les maisons & les arbres dont il est embelli. Sur le penchant de ce coteau , & sur les diverses éminences , qui s'abaissent à mesure qu'elles s'approchent , on voit quantité de maisons & de châteaux , dont la structure n'est pas

moins riche que leur situation est avantageuse. Des terrasses & des jardins en rendent l'aspect infiniment agréable. Ces bâtimens sont environnés d'un courant d'eau qui descend dans la plaine par différentes cascades. La lumière, la composition, la proportion, l'expression, les couleurs & l'harmonie du tout-ensemble me frappoient également; mais j'y admirois sur-tout le coloris de la nature.

Jetez les yeux sur ce tableau qui est une fête de village: n'y trouvez-vous pas ces diverses expressions d'amour, de joye & d'agrément que vous avez vus dans ces fêtes, bien rendues ici? Considérez ces différens visages, & vous y remarquerez tous ces mouvemens de l'ame parfaitement bien représentés. Observez comme le peintre a donné différens caracteres de joye à toutes ces figures, comme les mouvemens de la joye sont selon l'action que le tableau représente, & conformes à l'âge & à la condition des

des personnes qui sont peintes.

Voici un tableau qui est unique parmi les modernes, qui est d'un peintre qui vivoit peu de tems après la restauration. Il représente un Général Australien vainqueur sur le champ de bataille, qui fait prendre soin d'un nombre prodigieux d'ennemis blessés, & donne la liberté aux prisonniers. Il regarde avec un air triste l'humanité, que vous voyez là représentée sous la figure d'une femme en habits de deuil, à laquelle il semble demander pardon des maux que la nécessité d'une défense légitime l'a obligé de faire à ses semblables. On est frappé de la force de l'expression. Le peintre a bien rendu toute la sensibilité de l'ame des Australiens.

Vous voyez ici d'autres tableaux où les peintres ont excellé à représenter des animaux, des draperies, toutes sortes d'instrumens, de vases, des paysages, des bâtimens, des fleurs & des fruits. Tous peignent avec grace,

mais comme ils n'ont que des mœurs douces & des actions tranquilles sous les yeux, leur génie ne se porte point à l'expression des passions fortes; ils ne sont point propres à représenter les actions violentes; parceque la nation ne leur en donne point d'idée. Ils paroissent toujours doux & modérés dans leurs tableaux; mais leur expression est noble & touchante. Aucun de nos peintres n'étudie les anciens: tous étudient la nature. C'est là qu'ils prennent leurs vrais modeles. Autrefois les grands & les riches guidoient les peintres. Il falloit leur représenter les passions fortes, les images de la licence & de la volupté, pour leur plaire; & quelquefois le beau de fantaisie sujet au caprice & à l'autorité, où la nature étoit toujours défigurée. Nos modernes n'ont d'autres maîtres & d'autres guides que la nature; & comme c'est la nature qui décide le goût des jeunes peintres, qui ont fait, pour ainsi dire, le choix qui les at-

tache à la peinture , on lui laisse le soin de conduire & de former ses élèves.

Le Seigneur Domay nous conduisit ensuite dans les jardins. Vous voyez, me dit-il en me montrant les dehors de cet ancien palais, combien cette architecture aussi solide que notre architecture moderne, en est différente par la recherche des ornemens que le luxe multiplioit à l'infini, & répandoit, pour ainsi dire, à pleines mains à l'extérieur, comme dans l'intérieur. Vous avez vu dans la distribution intérieure, comme on y a multiplié les salles, les chambres & les cabinets pour ne former qu'un appartement pour une seule personne, capable de loger une famille nombreuse. L'architecture moderne s'est autant attachée à la propreté & à la commodité que l'ancienne; mais plus simple, elle s'est bornée au nécessaire; elle est ennemie du superflu & des ornemens inutiles. Il ne reste dans les jardins

des ouvrages de l'art, que ces magnifiques terrasses que vous voyez : tout le reste a été rendu aux soins de la nature. Les eaux que vous voyez serpenter de tous côtés, ne sont qu'une petite rivière qui suit sa pente naturelle ; & les cascades que vous entendez, sont des chûtes d'eau auxquelles l'art n'a point de part.

Le palais, d'une grandeur immense, n'étoit pas trop grand pour le Seigneur Domay. Il étoit en même tems occupé par ses trois fils & leurs familles, & par plusieurs familles nombreuses de domestiques. Ses trois fils étoient alors occupés dans différentes directions, où leurs femmes & leurs enfans les avoient accompagnés. Nous quitâmes le lendemain le Seigneur Domay, qui auroit bien voulu nous retenir plus long-tems ; mais il étoit trop touché lui-même du sentiment qui nous faisoit hâter notre retour, pour nous importuner par d'inutiles sollicitations. Nous nous fé-

parâmes, comme des gens qui se respectent, s'estiment & s'aiment tendrement.

Nous arrivâmes peu de jours après chez le Seigneur Taumelli. Il n'y a qu'un peintre qui a l'ame tendre & sensible, il n'y a qu'un peintre Australien, dont le pinceau soit capable d'exprimer la joye répandue dans toute la famille. Je suis parvenu au jour le plus heureux de ma vie. Léna, la plus aimable des Australiennes, me donne sa main, & aucun Australien n'est plus Australien que moi. Le Seigneur Mindoni, sa femme & son fils étoient témoins de notre joye & la partageoient, Mindoni le fils, & sans doute Lilie, avec un peu d'impatience. Ils ne devoient se marier que le lendemain. Ce fut dans des momens si intéressans, que nous fumes surpris par la visite la plus imprévue, mais qui bien loin de troubler la fête, y ajouta un nouveau degré d'intérêt.

Le Prince Nordalien, le Prince qui venoit de nous déclarer la guerre par un acte d'hostilité, & de nous demander la paix presque dans le même moment, arrive, entre, se jette au col du Seigneur Taumelli, l'embrasse sans lui parler, les yeux mouillés de larmes de joye. Le Seigneur Taumelli lui présente sa famille, lui fait part de la fête qui l'occupe. Le Prince craint que sa présence ne l'importune; il veut se retirer & lui propose de revenir le lendemain. Prince, votre présence, lui dit le Seigneur Taumelli, ne peut que rendre notre fête plus intéressante. Vous êtes le maître dans cette maison, comme vous l'êtes dans votre palais; & si votre cœur est sensible, comme je le crois, aux charmes de l'amitié, vous ne devez pas craindre d'importuner vos amis. Le Prince n'étoit accompagné que de son Chancelier, qui avoit été son second gouverneur. Je n'avois que ce seul ami, dit-il au Seigneur

Taumelli en le lui présentant , dont j'aurois dû écouter plutôt les sages conseils , que son zèle éclairé ne cessoit de me donner. Vous avez ouvert mon cœur à la lumière , & ce sage ami a sçu profiter de cet heureux moment pour arrêter mes regards sur tous les devoirs des Souverains , & sur les malheureuses chaînes dans lesquelles m'avoit élevé mon gouverneur , & dans lesquelles il m'entretenoit depuis long-tems en qualité de ministre. J'étois le Souverain esclave d'un peuple esclave. Je vous dois ma liberté , Seigneur Taumelli , & je viens apprendre auprès de vous les moyens d'en faire usage & de la conserver. Oubliez que je suis Nordalien ; je vais prendre part à votre fête & à votre joye en véritable Australien. Trouvez bon que je remette à demain un plus grand détail sur les intérêts de mon peuple , & sur les moyens de rendre les sujets & le Souverain respectivement heureux.

Il n'attendit point de réplique de la part du Seigneur Taumelli; il s'approcha des Dames, rendit la conversation générale, & l'on servit le dîner un moment après. On vit pour la première fois chez les Australiens un Prince, un Souverain & un Seigneur Nordalien qui ne parloit ni de chasse, ni de chiens, ni de chevaux, ni de maisons anciennes, ni d'illustration, & qui étoit aussi sobre qu'un Australien.

Le dîner ne fut pas plutôt fini que nous vîmes arriver les habitans des villages voisins, presque tous au son de quelques instrumens, pour célébrer notre mariage par leur joie, leurs danses & leurs concerts. Nous les reçûmes comme si nous avions tous été les enfans d'une même famille, & le Prince Nordalien prit si naturellement le même ton, qu'il sembloit avoir été élevé parmi nous. On l'eût pris d'autant plus sûrement pour un Australien, qu'il étoit vêtu depuis plu-

plusieurs jours à l'Australienne , & qu'avec un air très-noble , la douceur , la bonté peintes sur la physionomie , il avoit les manieres naturellement simples & honnêtes. Aussi familier que nous avec les Australiens , car on eût dit qu'il avoit passé sa vie avec eux , il parcourut toutes les chambres où la danse étoit établie , dans a successivement dans toutes , chanta & joua d'un instrument comme un Australien. Son Chancelier vêtu de même avoit sans cesse les yeux sur lui avec l'attention & la joye d'un Pere qui recueille les fruits de la bonne éducation qu'il a donnée à son fils. Le Prince & son Chancelier ne se lassoient pas d'admirer la douceur & la complaisance qui régnoient parmi ces habitans , & parmi même leurs enfans.

On sçut enfin parmi les habitans que l'étranger étoit ce même Prince Nordalien , qui avoit menacé depuis peu l'Empire d'une invasion , que

l'activité & la diligence des citoyens du premier Ordre avoient réduite à une tentative inutile. Un Prince n'étoit qu'un homme à leurs yeux qu'ils traitoient en ami, mais un homme qui, comme le Prince, leur paroissoit par sa familiarité & la douceur de ses mœurs, digne d'être Australien, obtenoit le plus tendre hommage de leurs cœurs. *

Nous nous rendimes le lendemain matin, le Seigneur Taumelli & moi, dans son appartement. Nous allions vous chercher, nous dit-il en venant au-devant de nous, mon ami & moi, j'ai plus vécu ici en un jour qu'en dix ans dans mes Etats. Il embrassa le Seigneur Taumelli comme un bienfaiteur, & nous montra bientôt toute la richesse de son heureux naturel. Dès sa tendre jeunesse son sous-gouverneur avoit sçu faire germer en secret toutes les vertus dans son cœur, malgré les soins que prenoit le ministre pour le rendre, comme la plupart des

autres Princes , esclave des passions ,
& perpétuer par ce moyen son autorité.

Je régnois, dit-il, ou plutôt un ministre sous mon nom, depuis dix ans, uniquement occupé d'amusemens, de plaisirs, entouré de flatteurs & de jeunes courtisans qui ne m'entretenoient que de choses frivoles. Mon ministre ne m'inspiroit que de l'éloignement pour les affaires, & pour toute occupation sérieuse & honnête. J'étois si accoutumé à ne donner aucune attention aux ordres qu'il me faisoit signer, que je me trouvai à l'armée avec la même indifférence & avec aussi peu de réflexion, qu'à un rendez-vous de chasse. J'avoue que je fus d'abord frappé du silence & de la tristesse qui régnoient dans le camp. Je suis naturellement gai; je cessai de l'être dans ce moment. Un air de misère que j'avois observé sur ma route parmi le peuple, m'avoit déjà fait une forte impression, & se retraçoit de nouveau dans mon esprit. Je de-

vins inquiet; mes sujets me parurent malheureux, & un sentiment intérieur que je voulois envain étouffer, me reprochoit la tristesse que je voyois répandue par-tout. J'observai le ministre, son air inquiet & toujours plus empressé à me flatter, me fit naître la plus forte envie de m'instruire. Le détachement qu'il avoit envoyé pour s'assurer l'entrée dans vos terres sans risquer de combat, venoit d'être repoussé lorsque j'ouvris mon cœur à mon ami, qui depuis long-tems attendoit le moment favorable de rompre le silence auquel la tyrannie de mon ministre l'avoit condamné.

Vous n'êtes, me dit-il, que le premier des esclaves d'un tyran. La guerre qu'il a entreprise est une injustice, dont les suites vont bientôt mettre le comble à la misère de vos sujets. Votre armée est sans subsistances, & ils ne sçauroient lui en fournir parce qu'ils en manquent eux-mêmes. Ce n'est que pour remédier à la misère

publique dont il est l'auteur, & dont il a voulu vous dérober la connoissance, qu'il a entrepris de vous transporter à la tête d'une armée sur les terres d'une nation juste & paisible. Il s'étoit flatté de la surprendre, & de trouver dans ses richesses de nouveaux moyens de satisfaire son avidité & son ambition. Retirez votre autorité de ses mains, & mille plaintes vous apprendront promptement quel abus il en a fait, par combien d'injustices il a sçu la rendre odieuse, & faire de vos sujets les hommes les plus malheureux de tous les Nordaliens.

Je n'hésitai pas de faire arrêter mon ministre, & de vous offrir de le livrer à votre discrétion. Cet acte de justice que je crus devoir également aux Australiens & à mes sujets, ouvrit auprès de moi un accès libre à la vérité. Je fus instruit en un moment. La générosité de votre réponse, l'envie qui venoit de naître dans mon cœur de rendre mes sujets heureux &

de réparer les maux dont on les avoit accablés sous mon nom, m'inspirerent le dessein de m'instruire de la meilleure forme de gouvernement chez la nation la plus juste & la plus heureuse. Je pris mon parti sur le champ. Je suivis vos conseils. J'ordonnai à la tête de l'armée l'exil de mon ministre, celui de sa famille & de ses protégés, & la confiscation de leurs biens au profit du peuple. Je licenciai l'armée, je nommai une Régence, & je partis pour me rendre ici, laissant mes sujets livrés à la plus grande joye. Je goûtois moi-même les douceurs d'une satisfaction que je n'avois pas encore sentie.

Les premiers Australiens chez lesquels j'arrivai, me reçurent comme un ami. Tous s'empressoient à me servir comme si j'avois été leur maître; je fus si sensible à leur bonté & à leur douceur, que je me fis donner dès le lendemain de mon départ un habit Australien; j'en fis prendre un

pareil à mon Chancelier, & je renvoyai toute ma suite. Je ne suis qu'un homme, dis-je à mon ami, & je vois qu'un homme ne peut manquer de rien chez les Australiens : imitons-les en tout ce que nous pourrons, & nous apprendrons peut-être à être heureux comme eux. Je n'ai vu par-tout sur notre route jusques ici que des tableaux rians, que des habitans doux, tranquilles, gais, sains & robustes; on n'y connoît ni les maladies du jeune âge, ni les infirmités de la vieillesse. Si je n'apprens pas, disois-je à mon ami, chez cette aimable nation à gouverner un Etat, je dois y apprendre à vivre heureux. Mais comment pourrois-je vivre heureux chargé par état du soin de procurer le bonheur de mes sujets? & si je trouve leur félicité, quels sont ceux que je dois employer encore pour la conserver? Puis-je espérer d'y réussir? & si je n'y réussis pas, puis-je être heureux? Voilà, Seigneur Taumelli, les sentimens qui m'oc-

cupent. Je sens ce que je dois à mes sujets, & ce que je me dois à moi-même; mais je n'ai que des vues incertaines, j'espère trouver dans vos loix & dans votre gouvernement un flambeau qui me conduira dans le lieu où repose le bonheur d'un Souverain avec celui du peuple qu'il gouverne.

Il ne faut pas les chercher bien loin de vous, lui répondit le Seigneur Taumelli; vous les trouverez l'un & l'autre dans le fond de votre cœur qui heureusement n'est point amolli par les charmes séduisans des faux plaisirs qui environnent le trône. Le vrai bonheur du Souverain est dans celui de ses sujets. Le chercher ailleurs, ce seroit poursuivre une chimere. L'homme qui exerce la bienfaisance est heureux; & le plus heureux de tous les hommes, est celui qui a le plus d'occasions de l'exercer, ou, ce qui est la même chose, de faire du bien à ses semblables. Il est incontestable que le parfait bonheur réside

dans l'Etre suprême. Or la bienfaisance étant le vrai moyen de rapprocher autant qu'il est possible, la nature humaine de celle du souverain Etre, c'est nécessairement la route du plus parfait bonheur auquel l'homme puisse parvenir sur la terre ; donc l'état ou la situation de l'homme qui favorise le plus cette excellente pratique de la vertu , doit conduire plus sûrement au bonheur que toute autre.

L'état de Souverain paroît être au premier coup d'œil , celui qui présente à l'homme le plus d'occasions d'exercer la bienfaisance, de faire du bien à ses semblables. Mais une légère attention dissipe cette idée séduisante. Le Souverain doit toujours se conduire avec les autres hommes comme Souverain. Comme homme, il ne peut rien faire : il n'est point à lui, il appartient tout entier à la Souveraineté, qui lui fait un devoir austère de toutes ses actions, dont chacune doit tendre & se rapporter à l'objet géné-

ral de la Souveraineté. Le Souverain ne peut presque envisager aucun homme en particulier que relativement à tous. S'il est bon, s'il est bienfaisant, il doit être sans cesse en garde contre sa propre bonté. S'il perd de vue l'objet général de la Souveraineté, s'il est sensible aux objets particuliers, s'il est touché de mille occasions de faire du bien, il exercera souvent une bienfaisance meurtrière, il fera mille maux réels pour un bien apparent. Si oubliant qu'il est homme, il n'agit que comme Souverain, c'est-à-dire, pour l'objet de la Souveraineté, chaque moment qu'il respire, lui en présente une fonction à remplir; alors il trouve sans cesse le mal à côté du bien dans tout ce qu'il fait. Il peut quelquefois écarter le mal, il lui est très-souvent impossible de ne faire que du bien.

Si l'on peut considérer la Souveraineté comme l'état qui présente à l'homme le plus d'occasions de faire

du bien à ses semblables ; il est incontestablement celui qui lui en donne le plus de leur faire du mal , & souvent un mal qu'il est très-difficile & quelquefois impossible d'éviter. C'est l'effet nécessaire des loix arbitraires, ou humaines, de politique, de finance & de justice, qui sont la base de tous les gouvernemens établis par les hommes. Les loix ont fait naître autant d'intérêts particuliers qu'il y a d'individus dans l'Etat, qui sont souvent en contradiction entre eux, & plus souvent encore avec l'intérêt général. Ne faites de mal à aucun de vos semblables, & faites du bien à tous autant qu'il est en votre pouvoir. Voilà la loi que l'Etre suprême a gravée dans le cœur de l'homme. Il a voulu que son ouvrage fût heureux ; c'est par cette loi qu'il établit son bonheur. Cette loi détruite, oubliée ou contredite par des institutions humaines, il n'est point de bonheur pour l'homme en général sur la surface de

la terre. L'homme seul qui l'observe parmi ses semblables qui la méconnoissent, approche du bonheur. Il jouit de la paix intérieure que donne la vertu, & que la seule vertu peut donner; mais son ame est encore affligée par les objets qui l'entourent. Le bonheur de ses semblables avec lesquels il vit, manque toujours au sien. Mais si tous les hommes qui composent une Société sont également sensibles à la voix de cette loi sainte & l'observent, ils jouissent tous également du prix de la vertu: Aucun objet extérieur n'afflige leur ame; leur bonheur est sans trouble & tel que le créateur a voulu qu'il fût.

L'amour de soi-même qu'il ne faut point confondre avec l'amour-propre, puisque bien loin d'être exclusif comme lui, il le modifie ou l'éteint souvent, est la règle & la mesure de l'amour du prochain. La force de l'ame identifie l'homme avec son sem-

blable, il se sent, il existe, pour ainsi dire, en lui, c'est pour ne pas souffrir qu'il ne veut pas qu'il souffre; il s'intéresse à lui pour l'amour de soi, parceque la loi, la nature elle-même lui inspire le desir de son bien-être en quelque lieu qu'il se sente exister. C'est en consultant cette voix intérieure de la nature que vous trouvez l'amour de tous les hommes dans l'amour de vous-même, & par conséquent le principe de la justice humaine.

Le Souverain peut faire d'heureux efforts pour régler son administration sur ce principe. Il aimera la justice, & malgré de grandes connoissances, une grande supériorité de lumieres que je lui suppose, & beaucoup de travail, il sera souvent injuste, parcequ'il sera trompé par l'autorité des loix arbitraires, ou par la force du préjugé de quelque institution humaine. Il aimera ses semblables, il voudra leur faire du bien, & il leur

fera souvent du mal, parce que l'idée du bien général, vraie ou fausse, lui en imposera la loi, ou il fera un bien particulier d'où résultera un mal général. L'état de Souverain ne permet donc point à l'homme qui l'occupe, d'observer exactement & rigoureusement la loi qui lui prescrit de ne faire de mal à personne & de faire du bien à tous. Il ne sçauroit se procurer le bonheur, tout imparfait qu'il est, dont jouit l'homme qui observe cette loi dans une société d'hommes qui la méconnoissent. D'où je conclus que l'homme ne sçauroit être placé dans un état plus malheureux que l'état de Souverain. Il est réduit à faire le plus de bien général qu'il peut, sans pouvoir presque jamais faire de bien particulier, & à faire le moins de mal qu'il est possible. S'il cherche son bonheur dans celui de ses sujets, il peut parvenir à rendre son état moins malheureux que les autres, & à se rendre ainsi

lui-même moins malheureux que les autres Souverains ; mais il ne fçauroit former de son Etat une société d'hommes auffi heureux qu'ils peuvent l'être, qu'en leur faisant reconnoître, accepter & observer la loi écrite dans leurs cœurs par l'Etre fuprême , & qu'en fupprimant toutes les loix & toutes les institutions humaines qui la contredifent.

Dans ce cas la volonté générale s'identifie avec la volonté particuliere. Les particuliers & le public n'ont point de fupérieurs pour juger leurs différends, parce que la loi en prévient la naiffance. Aucun particulier ne peut-êtrê lèfé, ni offenfé, l'égalité & la réciprocité de la loi, l'amour de foi-même éloignent toute idée d'offenfe & de lèfion. La loi acquiert par une acceptation générale une inflexibilité que la force ne peut vaincre, à moins que ce ne foit une force étrangere. C'eft par l'empire de cette loi que chaque Auftralien fe gouverne, gou-

verne sa famille & sa nation , qu'il voit son bonheur dans celui de ses semblables , & qu'il est aussi heureux qu'un homme le peut être , parce qu'il jouit du bonheur de ses semblables & de celui de toute la nation en général , que chaque Australien regarde comme étant son ouvrage.

Je suis convaincu , dit le Prince ; qu'aucun Souverain n'est aussi heureux qu'un Australien ; que tous les devoirs respectifs des Souverains & de leurs sujets sont également prescrits par la loi naturelle ; que les institutions humaines ne méritent véritablement le nom de loix , qu'autant qu'elles ordonnent l'exécution de la loi naturelle dans les cas particuliers auxquels elles étendent leurs dispositions. Mais je voudrois inutilement réduire mon gouvernement à l'exécution simple de cette loi. Les droits des Seigneurs qui sont presque Souverains dans leurs terres , me présentent un obstacle invincible ; je ne puis
donc,

donner atteinte à leurs droits , ni espérer de les engager à s'en démettre. Je renonce donc à des fonctions si difficiles à remplir, & dans l'exercice desquelles je ne sçaurois trouver le bonheur que je cherche. Je renonce à la souveraineté. Je la remets à mon frere , & je préfere la vie d'un Australien à toutes les couronnes du monde.

Dans le moment même il écrivit & signa son abdication. Mon ami , dit-il à son Chancelier en la lui remettant , portez mon abdication à mon frere. Dites-lui que je lui recommande de s'occuper essentiellement de la prospérité de ses sujets ; que c'est-là la seule route du bonheur des Souverains , dont mon ministre m'avoit détourné , & dans laquelle j'ai craint ensuite après l'avoir aperçue , de m'égarer en y marchant sans d'autre guide que mes propres lumieres , ou conduit par un guide infidele. J'espère qu'il sera plus heureux que je ne

l'aurois été, mais il ne sera jamais aussi heureux qu'un Australien.

Le Chancelier reçut avec des larmes de joie ce respectable dépôt. J'aurois voulu, dit-il, vous donner un si bel exemple de vertu ! jugez si je suis capable de l'imiter. Je pars, & ma commission exécutée, je reviens jouir dans cette heureuse contrée, de vôtre bonheur, de celui de tous ses habitans, & m'occuper du plaisir de me rendre digne d'être Australien.

Le Chancelier se disposa pour partir. Sortons, dit le Prince, allons respirer plus à notre aise dans les jardins l'air de la liberté, & que je prenne possession de ma patrie. Nous rencontrâmes nos Dames, qui reçurent avec de grandes démonstrations de joie la nouvelle de la démarche que le Prince venoit de faire. Il la leur apprit lui-même. Félicitez-moi, leur dit-il, je viens de faire la découverte d'un trésor qui n'a point de

prix, dont je me mets actuellement en possession. Je suis plus heureux que tous les Souverains de la terre, puisque je suis libre, & que je vais partager la vie innocente & paisible des Australiens. Il en parut mille fois plus aimable à nos Dames. Je ne fus pas long-tems à m'apercevoir que surtout, Mélinda, la fille du Seigneur Mindoni, le regardoit avec plus d'attention que les autres. Elle excita ma curiosité, parce que je l'avois toujours vue jusques à ce moment regarder tout le monde avec une égale indifférence. Soit que le Prince s'en apperçût, soit qu'il eût besoin de s'en appercevoir, j'observai bientôt à quelques attentions qu'il eut pour elle, qu'il ne la voyoit pas sans intérêt; & elle étoit bien faite pour l'intéresser. Mélinda, d'une taille élégante, avoit le teint d'un blanc à éblouir, les plus belles couleurs, de grands yeux noirs où régnoient la décence & l'amour, avoit les dents, la

bouche & le sourire admirables, l'air noble, la physionomie tendre & touchante, le son de voix intéressant, des graces dans tous ses mouvemens, dans tous ses gestes, & de très-belles mains qui annoncoient la beauté des bras & de la gorge que la parure Australien ne ne laisse point voir. Le Prince devient un peu timide auprès d'elle, & Mélinda plus réservée quand il lui parle. Son cœur est touché & décideroit bientôt son choix, si elle étoit assurée de régner dans le cœur de son amant. La timidité du Prince le trahit à nos yeux. Nous savons son secret, & Mélinda s'en doute bien ; mais ce n'est pas assez pour Mélinda que le Prince soit touché de ses charmes. Elle veut le connoître davantage. Ce n'est pas le Prince qu'elle aime ; il faut être Australien pour être digne d'elle. Elle lui cache autant qu'elle le peut sa sensibilité. Nous passons plusieurs jours ensemble sans que le Prince ose se déclarer. Il est

toujours tendre, respectueux & timide. Il me fait enfin la confidence d'un secret que je sçavois aussi bien que lui ; car les Australiens ignorent l'art de se cacher, & ne connoissent d'autre voile que celui de la pudeur. Que n'ai-je , me dit-il , encore une couronne à offrir à cette aimable personne ! Mais non , la plus belle couronne ne seroit pas digne d'elle ; si je possédois encore celle que j'ai abdiquée , elle la dédaignerait. Je ne serois pas digne d'elle , si j'osois lui parler de faste & de grandeurs. Les Australiennes les méprisent. Il n'y a qu'un cœur Australien qui soit digne d'intéresser le sien. Et il n'y a , lui dis-je , parmi les Australiens que le votre qui l'intéresse en effet. Je vous ai observés l'un & l'autre. J'ai vu naître son goût pour vous , je l'ai vu s'accroître , & je ne doute point qu'elle n'accepte votre main , lorsque vous la lui offrirez.

Le Prince suivit mon conseil ; il fut

écouté comme je l'avois prévu ; & pour être encore plus Australien & plus digne de Mélinda, il voulut être adopté par le Seigneur Mindoni, quoique sa qualité de Prince Souverain le mît seule au rang des citoyens du premier ordre ; ce qui différa le mariage pour quelque tems. Nous célébrâmes celui de Lélie avec le fils du Seigneur Mindoni. Le Prince parut à cette fête, ainsi qu'à quelques fêtes des villages voisins, le plus aimable des Australiens. Il ne cessoit de justifier le choix de Mélinda. Le Chancelier du Prince revint, & se rendit auprès de nous avec la joie d'un homme qui après un long voyage arrive dans sa patrie, dans le sein de sa famille & de ses amis. De toutes parts l'amitié lui tendoit des bras. Il fut bientôt instruit que le mariage du Prince avec Mélinda étoit arrêté. On voyoit que sa joye étoit à son comble, lorsque le Prince le présenta à sa maitresse comme son bon & plus ancien ami, &

Mélinda lui fit mille caresses que le Prince pouvoit prendre toutes pour lui.

Le Chancelier nous raconta l'effet qu'avoit fait l'abdication du Prince sur le cœur de son frere, sur la cour & sur le peuple. Son frere avoit d'abord refusé de l'accepter. Il vouloit devenir Australien, il vouloit partir sur le champ, & quelques jeunes Seigneurs prenoient la même résolution & propoisoient de l'accompagner. Le récit du Chancelier, des mœurs douces, de la vie simple, paisible & heureuse des Australiens, excitoit la plus forte envie dans les jeunes gens dont le cœur étoit encore sensible aux plaisirs innocens de la vie champêtre. Il ne fallut pas moins qu'une opposition formelle de la Régence pour modérer leurs premiers transports, qui étoient encore animés par l'abondance que les magasins des Australiens avoient répandue par-tout. Car chaque Nordalien avoit été y prendre des

grains comme dans son propre grenier. On ne vint à bout d'arrêter ce premier mouvement des jeunes Seigneurs, & d'engager le Prince à régner, que par la loi qui fut faite, & que chaque Seigneur jura de faire observer, que la loi naturelle seroit suivie dans tous les tribunaux de justice, en attendant que trois commissaires nommés sur le champ eussent réduit, autant que les intérêts particuliers pouvoient le permettre, toutes les loix arbitraires à cette loi primitive, qui seroit désormais regardée comme la vraie patronne de l'innocence, & la vraie protectrice des droits de l'humanité. La Régence osa prendre sur elle une entreprise qu'on doit pardonner à un corps qui n'a de motif & d'objet que le bien public. Elle osa s'arroger le droit de représenter la nation, & faire encore une loi à laquelle le Souverain lui-même devoit être soumis. Il fut arrêté que le Prince régnant pourroit voyager chez les Austri-

tra-

traliens , mais après avoir fait serment , ainsi que ceux des Seigneurs qu'il jugeroit à propos de choisir pour l'accompagner, de revenir gouverner ses sujets, pour ne point les laisser exposés à l'anarchie ou au despotisme d'un ambitieux. La Régence ne porta pas plus loin le pouvoir qu'elle s'étoit donné , parce que la vertu seule en étoit le principe, & le Prince ratifia ces loix & en ordonna la publication. Ainsi le trouble qu'avoit excité l'abdication du Prince devenu Australien, fut bientôt apaisé, parce que l'ambition n'y eut point de part, & qu'il n'étoit animé que par la vertu. Bientôt on ne parla plus chez ce peuple Nordalien, que de la loi naturelle. C'étoit la seule que tout le monde comprenoit, que tout le monde entendoit également; avec un peu de réflexion, chacun se trouvoit juge de sa propre cause, la jugeoit, & la jugeoit bien. Les gens de loi perdirent presque tous en un moment leurs procès; ils n'e-

rent plus rien à faire. Les Seigneurs remirent les corvées à leurs colons , & ceux-ci vouloient les doubler. Les plaisirs de la chasse respectèrent la récolte , & devinrent modérés & innocens. L'impression de l'exemple étoit si forte que cette nation devint en un moment aussi Australienne que la forme de son gouvernement pouvoit le permettre.

Je suis trop heureux , dit le Prince enchanté de ce récit , puisque je puis ajouter au bonheur dont je jouis , le plaisir de jouir encore du bonheur de mon frere & de celui de mes anciens sujets ; car je prévois qu'il les rendra aussi heureux qu'ils peuvent l'être. Son mariage fut célébré peu de tems après à la grande satisfaction des Australiens qui sçavoient si bien jouir du bonheur d'autrui , du Prince , de son Chancelier , & de l'aimable Mélinda qui comme toutes les Australiennes , mettoit tout son plaisir à rendre un Australien heureux.

Nous partagions le tems entre la promenade, la lecture d'un petit nombre de livres excellens que les Restaurateurs avoient conservés, les fêtes de naissance ou de mariage, les concerts ou des jeux innocens, & des conversations délicieuses tantôt sur le spectacle de la nature, tantôt sur l'histoire & sur les mœurs des anciens Australiens. Les connoissances que j'avois données des mœurs Européennes fournissoient souvent à la conversation. On aimoit à s'en entretenir, comme on se plaît à voir du rivage de la mer, des vaisseaux agités par la tempête : On plaint les gens qu'on croit sur le point de faire naufrage, avec un secret plaisir de n'être point parmi eux. Je menois depuis un grand nombre d'années une vie délicieuse, lorsque le Seigneur Taumelli fut obligé de se rendre à Nambaki. C'étoit son tour d'être du nombre des deux mille citoyens qui s'y rendoient tous les ans pour la garde de la ville pen-

dant la saison du commerce avec les Pilenois, les Fonfaniens & les Pompanois. Il étoit Général de droit comme ayant déjà commandé une armée. Toute sa famille devoit l'accompagner; mais comme ses deux filles étoient enceintes & sur le point d'accoucher, il ne voulut être accompagné que de ses deux gendres.

Nous arrivâmes à Nambaki quelques jours avant les vaisseaux de ces trois nations. Nous en trouvâmes quelques-uns à l'ancre, mais ce n'étoient que de petits bâtimens qui appartenoient à des Taucaliens. Je fis connoissance avec un capitaine d'un de ces vaisseaux. Je le trouvai tel que le Seigneur Taumelli m'avoit dépeint les Taucaliens; un homme doux, d'un humeur gaye, égale & d'une grande franchise. Je liai en peu de jours une grande amitié avec lui. Il me confirma ce que m'avoit dit le Seigneur Taumelli, que les Taucaliens ne connoissent d'autre loi que

celle qui est gravée dans le cœur de tous les hommes, & qu'ils n'avoient point d'idée d'aucun de leurs Rois, qui n'eût été le pere de ses sujets. Il m'inspira l'envie de faire un voyage à Taucala, & m'en présenta de si grandes facilités, que je ne pus y résister. J'aurois dû la réjetter cette envie qui me précipita dans le plus grand malheur qui pût m'arriver, malheur que je pouvois prévoir, ou que je devois craindre. Je cédaï sans réflexion à la curiosité de voir toute une nation qui me paroïssoit aussi heureuse que les Australiens, sous le gouvernement monarchique. Ce capitaine mettoit à la voile dans huit jours, & devoit être de retour à Nambaki dans trois mois, ce qui me donnoit un mois de séjour à Taucala, & le tems nécessaire pour rejoindre encore le Seigneur Taumelli un mois avant son départ de Nambaki. J'obtins aisément la permission du Seigneur Taumelli de faire ce voyage; & j'ai à me plain-

dre pour la première fois, hélas ! peut-être pour la dernière, de la complaisance Austrālienne ; car la moindre difficulté , la moindre représentation de sa part , m'auroit heureusement fait renoncer à ma résolution. Je m'embarquai pour Taucala. Toujours favorisé par un bon vent , nous y arrivâmes en moins d'un mois , sans avoir jamais perdu les côtes de vue dans des mers toujours paisibles.

Dès que nous fumes à l'entrée du port mon capitaine envoya sa chaloupe à terre , & fit dire sans m'en avoir prévenu , à un Seigneur Taucalien de ses amis , qu'il avoit à son bord un Seigneur Australien que la curiosité amenoit à Taucala ; ce qui fit qu'en débarquant je fus reçu par un Seigneur Taucalien avec tant d'empressement qu'il me laissa à peine le tems d'embrasser mon capitaine. Ce Seigneur me conduisit chez lui où je fus traité avec la même douceur & la même bonté que je l'avois été chez tous les

Australiens. Je trouvai les mêmes mœurs, la même propreté dans les vêtements, dans les meubles & les maisons, avec la même modestie également dans les deux sexes. Les habits des femmes & des hommes étoient presque semblables aux nôtres, & partout je voyois comme chez les Australiens un air de gayeté, de jeunesse, de fraîcheur & de santé. La même propreté & la même frugalité regnoient sur leurs tables. Je ne me laissois point d'admirer une ressemblance si parfaite entre deux nations si éloignées l'une de l'autre; qui n'avoient de communication entr'elles que par les vaisseaux qui venoient tous les ans à Nambaki. Le Seigneur Modemo, c'étoit le nom de mon hôte, voyoit avec plaisir que j'observois tout, & que tout ce que j'observois m'inspiroit de l'estime & de l'affection pour sa patrie. Nous connoissons mieux, me dit-il, les Australiens qu'ils ne nous connoissent; parce que nous allons

chez eux, & vous êtes le premier Australien que nous voyons dans ce pays. Cependant nous ne sommes point vos imitateurs ; nous estimons & nous aimons les Australiens, parce que nous avons les mêmes mœurs, & je crois que nous ne leur ressemblons que parce que nous observons tous la même loi. Comme les Australiens, les Taucaliens ne font de mal à personne, & font du bien à leurs semblables le plus qu'il leur est possible. Nous trouvons comme eux notre bonheur dans celui d'autrui ; nous jouissons du bonheur de toute la nation.

Je conçois, lui dis-je, que les Taucaliens attachés à l'observation de cette loi, sont heureux ; mais je ne conçois pas comment il est possible qu'étant gouvernés par un Roi, leur bonheur n'ait pas été altéré par des loix faites par quelqu'un de ces Rois, & par l'opposition des intérêts personnels qui me paroissent devoir naître nécessairement du gouvernement d'un

feul homme ; même , & peut-être encore davantage , du gouvernement de plusieurs. Je ne veux pas , répliqua le Seigneur Modemo , vous donner une idée de notre gouvernement , avant que vous ayez vu notre Roi. C'est à-présent l'heure où la plupart des Seigneurs se rendent chez lui ; allons voir le premier , le meilleur & le plus respectable de nos amis. Nous arrivâmes dans un fort beau palais , où nous trouvâmes dans une grande salle le Roi entouré de Seigneurs avec lesquels il s'entretenoit comme on s'entretient avec ses amis. Sa physionomie riante annonçoit la douceur , la bonté & la candeur de son ame. Le Seigneur Modemo me présenta. Il parut ravi de voir un Australien. Il me fit l'accueil le plus obligeant. Nous sommes tous Australiens , me dit-il , par le cœur & par notre façon de vivre ensemble. Il recommanda au Seigneur Modemo de bien prendre soin de moi & de m'engager à le venir voir

souvent. Il sortit sur le champ à pied pour aller à une magnifique promenade sur le port qui n'étoit pas loin de son palais. Il fut suivi par quelques Seigneurs , nous l'accompagnâmes aussi, & c'étoit-là tout son cortège. Car il n'avoit ni gardes , ni grands-Officiers. Sa marche étoit fort lente ; parcequ'il parloit presque à tous ceux qu'il rencontroit sur ses pas ; il caressoit les enfans ; il s'arrêtoit quelquefois un moment à la porte d'une boutique , personne ne crioit *place* devant lui ; s'il voyoit une voiture ou quelqu'un chargé d'un fardeau, il se rangeoit pour laisser le passage libre ; sa bonté seule l'annonçoit au peuple. Ce n'étoit pas le maître impérieux des sujets qu'on voyoit en lui ; c'étoit le pere d'une nombreuse famille , qui se plaisoit à se montrer au milieu de ses enfans.

Après nous être occupés quelque tems de la beauté de cette promenade , nous rentrâmes par un autre che-

min, ce qui me fit connoître la majeure partie de la ville. Il ne me fut pas difficile d'observer par les boutiques de marchands & d'artisans qui étoient en grand nombre dans de certaines rues, que tous les arts étoient cultivés à Taucala. Je croyois voir une ville d'Europe du second ou du troisieme rang. Le détail du commerce, & l'exercice de tous les arts, font une matiere qui donne nécessairement la naissance à une grande diversité d'intérêts, disois-je au Seigneur Modemo, à une grande concurrence, à la jalousie, & conséquemment à des contestations continuelles, qui demandent beaucoup de citoyens pour les juger. Vous devez avoir beaucoup de juges & un grand nombre de personnes occupées de l'art de les instruire.

Ce qui semble en effet devoir être la source d'une infinité de querelles & de contestations, me répondoit le Seigneur Modemo, n'en produit presque jamais ici. La loi naturelle étant no-

tre seule loi, son équité est toujours présente & parle sans cesse au cœur de chaque particulier; aucun objet, aucun prétexte, aucune autre loi n'en détourne son attention, & cette attention naturelle ne laisse naître aucune contestation. du moins il en arrive rarement: une bonne foi naturelle préside à toutes les démarches de chaque particulier dans la société. C'est cette même attention sur l'équité naturelle, c'est cette même bonne foi qui assure la propriété de tous les biens, & en écarte toute idée de difficulté. L'intérêt général dans lequel chacun voit le sien, éloigne d'ailleurs l'idée de l'intérêt personnel, ou en empêche l'impression. L'intérêt personnel est encore bien affoibli, s'il n'est pas entièrement détruit par l'usage aussi fondé sur la loi naturelle, de ne jamais prêter à celui qui a besoin, mais de lui donner tous les secours qui lui sont nécessaires, ce qui fait que personne ne redoute les malheurs de l'indigen-

ce inconnus parmi les Taucaliens, & n'est tenté de devenir méchant pour les éviter. Lorsqu'un Taucalien a besoin de secours, celui qui en est instruit le premier s'estime plus heureux que les autres, parcequ'il a le plaisir de le secourir, & il remercie le Taucalien qui reçoit, de l'honneur qu'il lui fait, & de la préférence qu'il lui donne.

Nous avons des juges, qui sont fort peu occupés, auxquels les particuliers exposent eux-mêmes avec sincérité & sans emportement, les contestations qu'ils ont ensemble. C'est quelquefois un particulier qui se plaint qu'un marchand lui a livré plus de marchandises qu'il ne lui en avoit demandé, & qu'il refuse de reprendre cet excédent, ou d'en recevoir la valeur; pendant que l'autre s'obstine à soutenir qu'il ne s'est point trompé, qu'il ne doit rien recevoir de plus pour sa marchandise & qu'il en est payé. Calculez, lui dit-il, avec plus d'exactitu-

de & vous verrez que vous ne devez rien.

C'est une autre fois deux freres dont l'un prétend que la portion d'héritage qui lui est échue dans leur partage, excède la valeur de celle de son frere, qu'il veut qu'il soit obligé de recevoir de lui cet excédent de valeur pour rétablir entr'eux une juste égalité. Il dit envain à son frere, vous avez été lésé, recevez cette somme que je vous dois d'indemnité. Celui-ci prétend au contraire qu'il n'est point lésé, & persiste à refuser la somme qu'il soutient ne lui être pas due.

Nous voyons aussi souvent des Tauriciens qui veulent en obliger d'autres de recevoir les secours qu'ils leur ont donnés, dont ils n'ont plus besoin, & qui se trouvent avoir tort, parce que ceux qui ont donné le secours ayant trouvé les moyens de se cacher, ils s'adressent à des gens qui sont bien fondés à leur dire, je ne

vous ai jamais rien donné. Nous n'avons point d'exemples d'autres contestations que de cette nature, & vous sentez bien qu'elles se traitent toujours assez paisiblement devant les juges. Quand on n'est pas content d'un jugement, on s'adresse au Roi, ce qui arrive quelquefois. En voici un exemple bien récent.

Un Seigneur de Taucala avoit vendu il y a quelques années à un Seigneur de la ville de Maupolo, qui est à vingt lieues d'ici, une terre de cinq cens royales de rente pour dix mille royales, sur le pied de cinq pour cent. L'acquéreur demandoit qu'il fût condamné à recevoir encore mille royales, parcequ'il prouvoit que cette terre, au lieu de cinq cens royales, qui étoit le taux du marché, lui rapportoit cinq cens cinquante royales, ce qui faisoit cinquante royales de plus. Pourquoi voulez-vous que je jouisse, disoit-il au vendeur, de cinquante royales de rente de votre bien, & que

je passe ma vie dans l'inquiétude que je me donne en pensant qu'un jour vous ou quelqu'un de vos enfans serez dans le besoin pendant que j'aurai cinquante royales de rente de votre terre au delà de ce que j'en ai payé? Otez-moi le poids de ce reproche qui trouble tous les jours mon repos.

J'ai bien reçu, disoit le vendeur, le prix entier de ma terre, qui ne me rendoit pas plus de cinq cens royales, attendu que son éloignement de ma demeure me faisoit dépenser tous les ans les cinquante royales.

Ce n'est point à moi à examiner ce que vous dépensiez, répliquoit l'acheteur. Il n'en est pas moins certain que je n'ai acheté & payé que cinq cens royales de rente, & que je m'en trouve cinq cens cinquante, ces cinquante ne m'appartiennent pas. Rendez moi donc ma tranquillité ou en recevant mille royales, ou en reprenant votre terre. Le Roi jugea hier cette contestation qui étoit assez délicate.

cate. Le vendeur de la terre fut condamné à recevoir les mille royales.

Vous voyez , ajouta le Seigneur Modemo , que les intérêts personnels ne produisent pas des querelles & des dissensions capables de troubler le repos des Taucaliens. Leur Roi ne fait point de loix. Nous n'avons pas d'idée qu'aucun de nos Rois ait été tenté d'en faire. Pourroit-on rendre par des loix humaines les Taucaliens meilleurs qu'ils ne sont , étant conduits par la seule loi naturelle ? Que pourroit-on leur ordonner de bien que la loi naturelle ne leur ait prescrit ? Quelle sorte de mal pourroit on leur défendre , qui ne leur soit pas défendu par la loi naturelle ? L'intérêt de nos Rois est bien évidemment de conserver leurs sujets tels qu'ils sont : ils sont Rois d'un peuple heureux , & toute leur attention se borne à conserver dans les cœurs de leurs sujets la pureté de la loi naturelle , qui perpétue leur bonté & leur prospérité.

Q

Vous avez, lui dis-je, à pourvoir aux dépenses de l'Etat, à celles de l'entretien de la maison royale. Il faut que vous ayez des loix qui constituent par des impôts le revenu public, & qui en assurent la perception.

Rien n'est plus simple, dit le Seigneur Modemo, que cette loi : elle n'est que l'exécution d'une partie de la loi naturelle qui dicte à chacun en particulier l'obligation de contribuer de bonne foi à l'entretien des commodités & des avantages auxquels il participe au prorata de ses facultés. Voilà la loi de l'impôt. Le montant est arrêté tous les ans par le Roi sur l'état de dépense de sa maison, & sur celui que les ingénieurs de chaque province lui présentent des dépenses à faire pour l'entretien des grands chemins & de tous les ouvrages publics. Si l'on prévoyoit la guerre, le Roi y ajouteroit encore l'état de dépense de la guerre. L'imposition ne se fait point autrement que par la publica-

tion dans tout le royaume de cet état.

- La perception de l'impôt est également simple. Il y a une caisse dans la maison publique de chaque ville & de chaque village où chaque particulier porte la somme à laquelle il se taxe lui-même selon ses facultés, qu'il remet lui-même dans la caisse sans que personne sache ni s'informe du montant de la somme qu'il y a apportée. Il n'est jamais arrivé que la totalité de ces différentes caisses n'ait monté au-delà de la somme qui étoit demandée. Le Roi dispose à son gré de l'excédent de la dépense à la fin de chaque année en faveur de ceux de ses sujets, dont les besoins peuvent être connus; mais comme il arrive très-rarement qu'il ne soit pas prévenu sur les besoins particuliers de quelqu'un de ses sujets par ceux qui sont en état de les secourir; l'excédent de l'impôt est employé en recette dans l'état de l'année suivante, & la somme à fournir par le peuple

diminuée en proportion de cet excédent.

Vous m'avez parlé, lui dis-je, d'ingénieurs & de la guerre, ce qui me fait croire que vous cultivez les sciences, & que vous êtes exposés à avoir quelquefois la guerre.

Sans doute, nous cultivons les sciences & les arts, me dit-il. Presque tous les Seigneurs s'en occupent, & quelques-uns nous donnent quelquefois des fruits heureux de leur travail. Nous avons un petit nombre de livres, mais tous extrêmement utiles, sur les mathématiques, sur les arts, sur l'histoire naturelle & sur les mœurs. Il y a longtems que nous n'avons eu la guerre. C'est un fléau qui n'est pas même fort à redouter pour nous. Nous sommes entourés de nations très-peu nombreuses & très-paisibles. Plusieurs de ces nations réunies seroient encore foibles vis-à-vis de la notre. D'ailleurs ces nations sont justes & ne se nourrissent presque que

de la chasse, ce qui les met souvent en guerre entr'elles, parcequ'elles ont besoin pour vivre d'une grande étendue de pays. Nous n'avons eu de guerre avec quelques-unes de ces nations, que lorsqu'elles ont voulu étendre leurs chasses sur le royaume; mais depuis qu'on a réglé avec elles des limites, elles ont gardé avec une extrême fidélité la parole qu'elles ont donnée de les respecter.

Le séjour de Taucala me plaisoit infiniment, & je trouvois toujours de plus en plus que le Seigneur Taumelli avoit eu raison de me dire, que s'il n'étoit pas Australien il voudroit être Taucalien. J'avois déjà passé plus de quinze jours chez le Seigneur Modemo, lorsque mon capitaine vint me proposer de retourner à Nambaki, & de m'embarquer dans deux jours. J'avois vu le royaume de Taucala, le Roi & ses sujets avec un grand plaisir; je les quittai avec regret, & je partis avec encore plus

de plaisir pour revoir mes chers Australiens. Je ne prévoyois pas que j'allois m'en éloigner peut-être pour toujours.

Après quelques jours de route un ouragan assez violent nous fit perdre les côtes de vue. C'étoit perdre notre boussole, car les navigateurs de ce Monde Austral n'ont point d'autre guide : & la perte de la vue des côtes est par cette raison le plus grand risque de leur navigation. Nous perdîmes notre route, & nous nous trouvâmes dans une mer inconnue, ne sachant de quel côté tourner. La vue de quelques vaisseaux qui venoient du côté du Sud, nous déterminâ à porter de ce côté dans l'espérance d'y trouver une terre. Nous découvrîmes bientôt une grande contrée, & nous mouillâmes dans une rivière, d'où nous étions à portée de reconnoître à notre aise le pays, qui étoit également inconnu à mon capitaine & à son équipage. Cette dé-

couverte leur releva le courage. Ils en avoient besoin ; car ils n'avoient presque plus d'espérance de retrouver leur route, dont nous devions être par estimation au-moins à cinq cens lieues. Je dis au capitaine qu'il falloit séjourner en cet endroit, tant pour y prendre langue & nous reconnoître s'il étoit possible, que pour nous pourvoir de vivres & de tout ce qui étoit nécessaire pour une navigation dont nous ne pouvions prévoir la fin. Notre cargaison étoit composée presque en entier d'instrumens de fer de toute sorte, d'armes & de quincaillerie, ce qui nous donnoit des moyens faciles d'obtenir des habitans de cette contrée, tous les secours que nous voudrions. Le capitaine s'abandonna à ma conduite & me pria de donner les ordres que je jugerois à propos, à lui & à son équipage qui étoit de douze hommes. J'en pris quatre avec moi dans la chaloupe avec des ciseaux, des couteaux & quelques instrumens de

fer, & je descendis à terre. Je ren-
contrai bientôt six hommes occupés
de la pêche. Je les approchai sans
méfiance, je fis rester mes quatre
hommes vingt pas derrière moi, ce
qui leur inspira tant de confiance
qu'ils vinrent tous au-devant de moi
avec des marques de joye. Je leur
présentai des couteaux & des ciseaux
qu'ils examinèrent avec plaisir, mais
ils me faisoient entendre en même
tems qu'ils ne vouloient pas les rece-
voir pour rien. J'insistai & je par-
vins à les leur faire accepter. Ils fi-
rent signe à mes quatre hommes d'ap-
procher, & après leur avoir donné
des signes d'amitié en leur serrant la
main, l'un d'eux se détacha de la
troupe & revint un moment après avec
une poule que l'un des trois autres qui
me paroissoit être leur maître, prit
& me présenta; me faisant entendre
que c'étoit le signe de la bonne ami-
tié & de la bonne intelligence entre
nous. Je lui montrai de la main le
vais-

vaisseau en lui marquant que je désirois faire venir mes camarades qui y étoient. Tous me marquerent une grande envie de les voir, en me faisant signe d'y envoyer la poule ; ce que je fis sur le champ.

Notre séjour fut d'environ un mois que nous employâmes à mettre notre navire en bon état, à le pourvoir de vivres , & à connoître le pays. Le terroir me parut fort fertile, quoique sans culture. Les habitans vivoient de la pêche, de la chasse & de racines dont ils faisoient une espee de pain très-bon & très-nourrissant, & de légumes qu'ils cultivoient avec soin. Ils étoient ennemis du travail & livrés à la joye. Leur habillement étoit simple, comme leurs mœurs. Les principaux sont vêtus d'une espee de manteaux courts, de nattes fines, de peaux ou de plumes, avec des tablirs de même étoffe, qui ne passent pas le genou aux hommes, & que les femmes font descendre jusqu'à moitié de la

jambe. Elles ont la tête nue, des colliers de coquillages, & les cheveux liés de petits cordons d'herbes de différentes couleurs très-vives. Les hommes les laissent pendre dans toute leur longueur, & au lieu d'ornemens, ils ont l'arc & les fleches & un épieu très-dur d'un bois à demi brûlé. Ils portent à la tête un tour de plumes de différentes couleurs très-brillantes & bien arrangées. Les jeunes gens & le commun peuple sont presque nuds.

Leurs villages sont composés de trente jusqu'à quatre-vingt maisons, dont les portes ne ferment qu'avec des loquets de bois. Leurs lits sont des nattes fines remplies de plumes ou de feuilles, & tous leurs ustenciles sont de bois; ceux qu'on met sur le feu sont revêtus d'argile. Le pays est médiocrement peuplé, divisé en petits districts, qui sont gouvernés par autant de Rois, qu'on ne distingue de leurs sujets que par le respect infini

que ceux-ci leur portent, & par les plumes vertes dont ils ornent leur tête. Le verd est la couleur du Roi. Ce Prince se nommoit *Arosca*, & son royaume avoit environ une journée d'étendue, & contenoit dix ou douze bourgs ou villages, dont chacun avoit son chef particulier, qui tous lui étoient soumis.

Ces peuples ne connoissoient d'autre loi que la loi naturelle, que leur Roi faisoit observer avec une extrême rigueur. Nous fûmes témoins d'un acte de sa sévérité; car lui seul rendoit la justice. Il condamna un jeune homme de dix-huit à vingt ans à être précipité dans la rivière une pierre au cou, pour avoir frappé sa mere, quoique au-lieu d'en faire des plaintes, elle eût même imploré sa grace à ses genoux. Le coupable subit son arrêt en présence de toute la jeunesse des villages voisins, que le Roi avoit fait appeller à cri public, pour leur donner cet exemple. Il

nous dit que c'étoit-là la seule peine qu'il avoit été obligé d'ordonner contre aucun de ses sujets, & qu'il avoit été sévère pour n'être pas obligé, disoit-il, de se mettre une seconde fois en colere; parce que aucun de ses sujets ne pouvoit ignorer qu'il ne devoit faire de mal à personne & qu'il devoit faire du bien, autant qu'il le pouvoit; & que s'il lui étoit souvent impossible de les obliger à faire du bien, il lui étoit facile de les empêcher de faire du mal, ce qui étoit son devoir. Ce Roi paroissoit âgé d'environ soixante ans. Son maintien étoit grave, son regard plein de bonté, sa taille médiocre & un peu grosse. Il venoit souvent voir le navire avec cinq ou six autres Rois ses alliés, qui faisoient ensemble la guerre à des nations plus éloignées dans les terres.

Rien ne les étonnoit plus que de voir qu'une Lettre envoyée du vaisseau à ceux de nos gens qui se trouvoient à terre, fût capable de les ins-

truire de l'intention de leur chef, ne comprenant pas comment ce papier pouvoit parler aux yeux, ce qui augmentoit infiniment leur respect pour nous. Ils étoient si doux & si justes, qu'il nous fut impossible de les engager à rien recevoir, qu'en acceptant en même tems tout ce qu'ils nous offroient. Ils ne nous laisserent jamais manquer de vivres, & notre vaisseau en fut approvisionné autant qu'il pouvoit l'être. Arosca fit tout ce qu'il put pour nous engager à rester dans son pays : & pour nous débarrasser des instances qu'il nous faisoit, nous fumes obligés de lui promettre que nous reviendrions dans douze lunes (a).

(a) Dampier, voyageur d'une grande réputation, parle d'une nation chez laquelle il avoit séjourné pendant quelque tems, qui habite cinq îles situées entre l'île Formose & les Philippines, qui n'a point d'autre loi que la loi naturelle. Les habitans de ces îles sont honnêtes entr'eux, obligeans & généreux pour les étrangers, & si désintéressés qu'ils ne demandent jamais rien. Les femmes à la vérité me monstroient quelquefois leurs enfans, pour faire connoître qu'ils avoient besoin de quelques

Nous mimes à la voile avec quelque espérance de retrouver les côtes que nous avions perdu de vue, dans l'idée que celle où nous étions, étoit du même continent. Il est certain que cette contrée étoit une partie des Terres Australes.

Nous voulumes suivre cette côte; mais le vent nous en éloigna, & en peu de jours nous la perdimes de vue & nous nous trouvâmes de nouveau en pleine mer. Nous fumes bientôt contraints de nous abandonner à un vent frais qui ne nous permit plus de changer de route: c'étoit une espee de mousson, qui au bout de trois semaines nous conduisit à la vue de nouvelles côtes. Je les reconnus bientôt pour les côtes d'Afrique où j'avois fait

morceaux de toile pour les envelopper; mais les hommes offroient au contraire tout ce qu'ils possédoient. Ils ne reconnoissent point de chef, ni de degré d'autorité que celle du pere sur ses enfans jusques à ce qu'ils soient mariés. Il y a un très-grand nombre de nations sur les bords de l'Amazone, que nous appellons Sauvages, douces, paisibles, qui n'ont point d'autre loi que la loi naturelle.

deux voyages dans ma jeunesse. Je dis à mon capitaine que je reconnoissois les côtes dont nous avions la vue, que nous pouvions espérer de retourner dans notre patrie, mais que pour le présent il s'agissoit de ne point périr; que je lui répondois que notre salut étoit assuré; que nous allions arriver chez une nation douce & humaine que je connoissois, qui ne nous laisseroit manquer de rien, & nous aideroit à prendre toutes les mesures nécessaires pour pouvoir retourner chez nous. Nous étions au Sud-Est de l'Afrique, & la vue des côtes me servit de boussole pour arriver au Cap de Bonne-Espérance le 10 Janvier 1644.

Le chagrin & les inquiétudes avoient extrêmement affoibli mes Tauca-liens. Je les présentai au Gouverneur du Cap, qui me donna un logement chez lui, ainsi qu'au capitaine, & des logemens commodes à son équipage, auquel il fit fournir tout ce dont il pouvoit avoir besoin. Je n'avois pas

oublié la langue Allemande dont la langue Hollandoise n'est qu'un idiome. J'avois la facilité de me faire entendre, ce qui étonna infiniment mon capitaine, qui me croyoit Australien; ce dont le Gouverneur Hollandois ne se doutoit nullement: car il me reçut comme Anglois. Il ne pouvoit concevoir comment j'avois pu me trouver dans un vaisseau Australien, pourquoi j'étois seul de ma nation, ni comment j'avois pu apprendre la langue de ce capitaine, avec qui je paroissois m'entretenir avec autant de facilité qu'avec lui-même. Son étonnement n'étoit pas moindre que celui du capitaine Taucalien. Sa curiosité étoit bien plus grande encore.

Vous devez, me dit Vanbetman, c'étoit le nom du Gouverneur du Cap, avoir acquis bien des connoissances intéressantes pendant votre séjour aux Terres Australes. J'étois déjà bien convaincu de l'existence de ce nouveau monde. Mais nous n'avons en-

core que des idées très-superficielles de quelques isles : nous ne connoissons rien du continent. Je vous avoue que je suis bien empressé d'acquérir quelques lumières sur un sujet si important. Lorsque Magellan ouvrit un passage par le détroit auquel il donna son nom , dans la mer du Sud , aux côtes du Pérou & du Chili , & ainsi une route assurée pour faire le tour du monde , il laissa au midi , c'est-à-dire , à la gauche du détroit , des terres qu'on a regardées d'abord comme un Continent nouveau , peut-être aussi grand que l'Amérique entière. On est ensuite demeuré généralement d'accord que tout ce qu'on nomme Terres Australes , est renfermé entre la mer d'Ethiopie , la mer du Sud & l'Océan des Indes. Magellan découvrit en 1520. la Terre ou l'Isle de Feu. La Nouvelle Guinée fut découverte en 1527. par Alvare de Savédra Espagnol qui lui donna ce nom , parce qu'elle est presque diamétralement op-

posée à la Guinée d'Afrique. Les Isles de Salomon en 1567. furent aperçues par Alvare de Mendoza aussi Espagnol. La Terre Australe proprement dite, au midi de l'ancien continent, fut découverte en 1503. par Gonneville, François; toutes ces découvertes nous assurent bien l'existence des Terres Australes, c'est-à-dire, d'un monde inconnu, peut-être aussi grand & plus riche que celui que nous connoissons; mais aucune ne nous a donné l'idée de ses productions & de ses habitans, ni fixé précisément la vraie route qu'il faudroit suivre pour y arriver sûrement. Mes compatriotes ont déjà fait quelques tentatives sans succès. Ils doivent en faire encore de nouvelles; car après nous être emparés des plus précieuses marchandises des Indes, & de ce qu'il y a de plus avantageux pour le commerce en Afrique, il ne nous manque qu'une terre qui produise abondamment comme le Mexique & le Pérou, de l'or & de

l'argent, pour être une nation riche.

Mon intérêt & celui de mes amis les Taucaliens que j'avois mis sous la protection du Gouverneur, exigeoient beaucoup de complaisance de ma part. Mon intention étoit bien de satisfaire sa curiosité, mais non pas au point de lui indiquer la route qu'il falloit suivre pour atteindre aux mines d'or & d'argent de mes chers Australiens. Je reconnus dans la conversation du Gouverneur, que l'ardeur pour les découvertes s'étoit infiniment accrue chez les grandes nations d'Europe; que les Espagnols possesseurs en Amérique d'un pays infiniment plus vaste que l'Europe entière, maître des mines d'or & d'argent du Mexique & du Pérou, les plus riches dont on eût jamais entendu parler, n'étoient pas contents, & avoient encore cherché de nouvelles richesses aux Terres Australes; & que les Hollandois voudroient ajouter aux plus grandes richesses des Indes Orientales, celles d'un

Nouveau Monde. Ce que me disoit le Gouverneur Vanbetman ne me donnoit pas une meilleure opinion des Anglois & des François. Je ne pouvois indiquer la route aux Terres Australes par la mer d'Ethiopie, qui étoit celle que je venois de faire qui m'avoit conduit au Cap de Bonne-Espérance, parce que j'avois fait cette route sans bouffole & sans aucune sorte d'observation nautique. Il n'en étoit pas de même de la route par la mer du Sud jusques à la côte du Chili, de là à la côte où j'avois quitté le Chevalier Drake, & de cette dernière à la riviere d'Australie où j'avois pris terre: j'avois fait d'assez bonnes observations pour être assuré d'une navigation tranquile & presque directe; mais j'étois bien résolu de n'indiquer cette route à aucun Européen. J'étois trop frappé des excès d'inhumanité que les Espagnols avoient exercés sur les Mexicains & les Péruviens pour leur enlever leur or & leur ar-

gent; des guerres que les Hollandois, les Anglois & les Portugais avoient faites dans les Indes aux Naturels du pays, & des querelles cruelles qu'ils avoient entre eux; pour ne pas frémir sur le sort de mes chers Australiens, à la seule idée de la découverte de la route qui pourroit conduire chez eux des vaisseaux d'Europe. Pourrois-je dénoncer mes chers Australiens à l'avidité Européenne? Je me donneroïis plutôt mille fois la mort, si j'avois mille vies. On saura que j'ai été aux Terres Australes, que j'y ai passé un grand nombre d'années, même que je suis devenu Australien; mais on ne sçaura jamais par moi la route qu'il faut tenir pour y arriver.

Ma résolution fut prise dès l'instant que je me vis au Cap, de me rendre à Londres, d'équiper un vaisseau pour m'en retourner avec mes Taucaliens, de ne recevoir sur mon vaisseau qu'un petit nombre choisi de mes compa-

triotés dignes de devenir Australiens, & de brûler mon vaisseau à mon arrivée. J'espérois de trouver en arrivant à Londres ma fortune en assez bon état pour pouvoir faire les frais de cet armement. Si le vaisseau Taucalien avoit été propre pour une si longue route ; je serois parti du Cap pour la Mer Pacifique par les Philippines ; mais il y avoit de trop grands risques ; il ne pouvoit pas même nous servir pour nous rendre en Europe.

Ce fut dans cette résolution que je n'instruisis Vanbetman qu'autant qu'il étoit nécessaire pour intéresser son zèle & son humanité à mon égard & à l'égard de mes Taucaliens. Je suis, lui dis-je, un enfant perdu, qu'un hazard a jetté aux Terres Australes, & qu'un autre hazard a ramené au Cap. Je m'embarquai à Londres le dix Juillet 1585 sur un vaisseau destiné à faire des découvertes dans la Mer du Sud. Après une assez longue navigation dans cette mer, le vaisseau

ayant jetté l'ancre à la vue d'une côte inconnue , le capitaine envoya la chaloupe à la découverte ; & m'en donna le commandement. Au bout de quelques jours j'entrai dans une anse où je descendis seul à terre. Je m'y trouvai engagé de façon que je fus contraint d'y passer la nuit , & le lendemain je me vis abandonné ; ma barque avoit disparu & ne reparut plus. J'ignore son sort , mais j'en ai toujours eu de l'inquiétude , parce qu'on avoit négligé de lui donner une ancre & une bouffole. La nécessité me fit rechercher l'amitié des habitans du pays. J'eus la consolation de trouver une nation douce & humaine. Je fus reçu par les premiers habitans que je rencontraï avec une bonté que je n'aurois pu espérer de trouver chez aucune nation d'Europe.

C'est-à-dire , interrompit le Gouverneur , que vous étiez tombé chez une nation sauvage , qui heureusement se trouva une nation douce. Car par-

mi les nations sauvages qui peuploient l'Amérique lorsqu'on en fit la découverte, il s'en est trouvé de douces, d'autres craintives, d'autres farouches, cruelles, & même d'antrophages. Il en sera sans doute de même de celles qui habitent les Terres Australes.

Vous avez, lui dis-je, le préjugé de tous les Européens au sujet des nations qu'ils trouvent dans les terres dont ils font la découverte. Si les Européens n'avoient cherché dans leurs découvertes que des hommes pour s'allier avec eux, ils n'auroient peut-être jamais rencontré de nation farouche, encore moins d'antrophages. Mais ils ne se sont présentés chez aucune nation que pour s'emparer de leurs terres & de leurs richesses. Ils ont trop laissé voir aux Indiens leur dessein & leur avidité, ils leur ont donné l'exemple de la méfiance, & souvent de l'injustice & de la cruauté. La plupart ont eux-mêmes

mêmes regardé l'Européen comme un brigand qui quittoit son pays pour venir ravager le leur, ou comme un sauvage très-difficile à apprivoiser. Presque toutes ces nations n'ont point d'autre loi que la loi naturelle; elles ont des mœurs & des usages plus simples que les Européens; mais elles sont plus exactes & plus fideles dans leurs engagements. Telles étoient plusieurs nations de l'Amérique dont j'ai entendu parler, comme les Indiens des isles de Saint Domingue & de Cuba; ceux du Mexique, du Pérou & du Chili; & telles sont les nations des Terres Australes que j'ai connues pendant le séjour que j'y ai fait.

Laissons-là, me dit le Gouverneur, les mœurs des Américains & des Australiens. Ce n'est pas-là ce qui nous intéresse dans les découvertes. Le commerce est notre objet capital. Nous n'avons à considérer les mœurs des habitans que comme un obstacle à vaincre, ou comme une source des

moyens à employer pour nous procurer des richesses. Les peuples que vous avez connus, ont-ils des mines d'or & d'argent? Quelles sont les productions de leurs terres? Sont-ils cultivateurs? Sont-ils industrieux ou tout-à-fait sauvages?

La nation nombreuse, lui répondis-je, chez laquelle j'ai passé un grand nombre d'années, a des mines d'or & d'argent si abondantes que ces métaux y sont beaucoup plus communs que le fer ne l'est en Europe. Les mines sont à fleur de terre & ne sont embarrassées d'aucune matière étrangère. Le peuple cultive ses terres avec des instrumens d'or ou d'argent; & leurs productions sont du riz, du coton, de la soie, du poivre, du girofle, de la muscade & de la canelle. Tous les habitans sont vêtus d'étoffes de soie & de coton, de diverses couleurs. On y trouve aussi des mines de diamans & de rubis plus beaux que ceux des Indes, & très-abondantes.

Sur cette réponse le Gouverneur me marqua la joye la plus vive. Le capitaine qui est avec vous, me dit-il, & ses gens, sont-ils du même pays?

Non, lui dis-je, ils sont d'une nation fort éloignée & plus proche du pôle, qui fait un commerce de toiles, de fer & de quincaillerie, avec celle dont je viens de vous parler. Il y a trois autres nations qui viennent encore de plus loin du même côté, qui y apportent de toutes sortes de toiles, d'étoffes de soie & de coton, & des vins. Ces nations échangent leurs marchandises pour de la soie, du coton & des épiceries, dont les habitans de ce pays ne font nul usage; & ils soldent leur balance avec une monnoye d'or. Je lui montrai plusieurs pieces de cette monnoye; car j'en avois deux mille. La piece est à-peu-près du poids d'une guinée. A cette vue il eut bien de la peine de contenir ses transports. Il garda un

moment le silence , car la joye lui ôtoit la respiration.

Il ne tient qu'à vous, me dit-il, de faire la plus grande fortune si vous voulez faire une société avec moi. La Compagnie vient de s'emparer des isles qui produisent dans l'Inde la noix-muscade, le girofle & la canelle, & le privilege qu'elle s'est donné de vendre seule ces trois articles, vaut presque une mine d'or. D'ailleurs l'abondance des mines d'or & d'argent fourniroit, à ce que je vois, de quoi acheter en peu de tems des royaumes en Europe. Il n'est question que d'employer les moyens nécessaires pour se les approprier. Ecoutez ce que je vais vous proposer. J'ai en ma disposition depuis environ un mois un vaisseau de la Compagnie qui a été condamné ici. Après le départ des autres vaisseaux je le fis examiner avec plus de soin, & n'y ayant trouvé qu'une voye d'eau d'aucune conséquence, je l'ai fait radoubé si bien qu'il est presque aussi

bon qu'un vaisseau qui fortiroit de dessus le chantier. Il est à moi, car les vaisseaux condamnés ici pendant la relâche, appartiennent au Gouverneur. Nous pouvons l'armer. J'obtiendrai un congé d'un an pour faire le commerce dans la Mer du Sud où j'ai déjà navigé pendant plus de six mois, & en joignant mes connoissances aux vôtres, nous parviendrons aisément à ce riche pays. Nous reviendrons, après y avoir établi un comptoir, avec de grandes richesses. Nous formerons ensuite, si cela nous convient, une Compagnie Australe plus riche que notre Compagnie des Indes, & avec les forces de quelques navires, nous nous rendrons les Souverains du pays & de ses mines. En moins de cinq ans aucun particulier de l'Europe ne pourra comparer sa fortune à la notre.

Je n'aurois pas, lui dis-je, de grandes difficultés pour retrouver ce pays par la Mer du Sud. Je suis bien ré-

solu d'y retourner, pour y reprendre la vie heureuse que j'y ai menée pendant plusieurs années ; mais je ne conçois pas qu'il soit possible d'exécuter votre projet. Il faut le calculer avec les forces de la nation Australienne, avec ses usages, ses mœurs, & encore plus avec la justice & l'humanité. Cette nation n'a besoin de rien. Elle reçoit depuis des milliers d'années des nations du même continent avec lesquelles elle fait son commerce, & qui viennent tous les ans avec des vaisseaux bien chargés dans son port nommé Nambaki, toutes les marchandises qu'on pourroit lui apporter d'Europe ; & je ne vois absolument aucun prétexte qui puisse l'engager à vous livrer ses productions. Car elle est insensible aux prix. Vous ne pourriez espérer d'y être reçu que comme un ami qui voudroit s'y établir & y demeurer. Si vous montriez le dessein d'y établir un comptoir pour y faire le commerce, vous

auriez bientôt une armée d'ennemis à combattre.

Les Australiens connoissent-ils, me dit le Gouverneur, les armes à feu ? S'ils ne les connoissent pas, comme je le pense, on peut s'y établir avec un seul vaisseau, se donner le tems de revenir en force avec un plus grand nombre, & faire la conquête d'une assez grande étendue de pays pour y établir une souveraineté, comme nous avons fait à Java & dans d'autres contrées des Indes; & nous rendre ainsi les maîtres des mines & des épiceries.

Ils ne connoissent pas, lui dis-je, l'usage des armes à feu; mais ils en ont le secret que je leur ai donné. Ils l'ont en horreur. Ils n'ont point voulu par humanité en faire usage contre des ennemis, qui ne s'en servent pas; Mais ils ont mis le secret en dépôt pour y avoir recours, s'il arrivoit jamais qu'un Australien fût assez malheureux pour inventer la poudre, afin

de pouvoir se battre alors à armes égales. Ainsi ils vous opposeroient une nombreuse artillerie, qui n'en seroit pas moins supérieure à la vôtre pour être d'or & d'argent, car ces métaux leur tiennent lieu du fer. Mais pourquoi nous présenter avec une ambition si injuste, chez une nation si douce, chez des hommes qui vous recevront comme leurs frères, qui partageront avec vous tout ce qu'ils possèdent, dès que vous serez arrivé chez eux ? Vous voulez leur enlever une partie de leurs richesses, à main armée ; & pour satisfaire cette avidité vous voulez porter le trouble, le carnage & la destruction, chez une nation juste & paisible : Substituons à votre projet un dessein plus simple & plus humain que nous pouvons exécuter sans être injustes & sans aucun risque, & qui nous livrera toutes les richesses des Australiens sans exception. Nous en disposerons à notre gré, & nous jouirons en même tems de

de tous les agrémens qu'il est possible de se procurer dans la vie.

Ma réponse avoit d'abord affligé le Gouverneur ; mais mes dernières paroles ranimerent toutes ses espérances. Il se croyoit déjà en possession de l'or des Australiens. Vous voulez dire, interrompit le Gouverneur avec vivacité, que par la voye de la douceur & de l'amitié & par la supériorité naturelle du génie des Européens sur celui de toutes les autres nations du monde , nous obtiendrons de cette nation tous ce que nous voudrons.

Oui sans doute , lui dis-je , par la voye de l'amitié. C'est la seule qui en arrivant mettra infailliblement dans nos mains tous les trésors qui peuvent rendre l'homme heureux. Ne parlons pas de la supériorité du génie Européen. Le génie Australien l'égalé tout au moins , & il a cet avantage chez les Australiens , qu'il y est toujours guidé par l'équité naturelle qui est chez eux inflexible. Les mon-

tagnes d'or ne sont qu'une richesse idéale, ou si vous voulez une richesse de convention. C'est se rendre une malheureuse victime de cette convention, que d'employer mille soins, mille peines, des inquiétudes infinies pour accumuler des richesses, qui ne servent presque jamais à ceux qui s'en occupent, à se procurer aucun des agrémens de la vie, ce qui devrait être cependant le principal objet de leur avidité. Mais enfin quel est le but de l'homme le plus raisonnable qui passe sa vie à acquérir des richesses? C'est sans difficulté de se procurer toutes les commodités de la vie, & tous les agrémens de la société, pour en jouir sans craindre de les perdre, sans soins & sans embarras. Nous jouirons de tout cela avec les Australiens. Allons habiter parmi eux, devenons Australiens; nous serons aussi riches qu'eux, & plus riches qu'aucun Européen quel qu'il soit, je n'en excepte pas même les Souverains, qui

font à mon sens les moins heureux des Européens; & à ce bonheur, nous ajouterons celui de vivre dans le plus beau, le plus heureux climat du monde, & enfin de jouir de la plus belle santé & de ne point vieillir.

Le Gouverneur reprit un air triste & rêveur. Je ne calcule point le bonheur, me dit-il, je ne m'en embarrasse pas même, il vient avec les richesses. Pour en acquérir j'ai déjà fait un voyage dans les Indes, & un dans la Mer du Sud, & j'irois encore au bout du monde; mais je veux aller en jouir ensuite dans ma patrie, où je vieillirai & je mourrai comme tout le monde. Je ne crois pas qu'on soit plus immortel aux Terres Australes qu'ailleurs.

Non, lui dis-je, on n'est pas immortel aux Terres Australes; mais un Australien vit plus en un jour, qu'un Européen en vingt ans, parcequ'il sçait jouir de la vie; & il ne vieillit point parce qu'il mène une vie sôbre,

égale & tranquile. Il cesse de vivre à cent cinquante ans & plus, sans avoir connu aucune des infirmités de la vieillesse. J'ai actuellement quatre-vingt quatre ans, & je suis sûr que vous ne m'en donnez pas plus de quarante. Je jouis de toute la force & de toute la santé qu'on a à cet âge; parce que j'ai toujours vécu en Australien; & comme je continuerai de vivre de même, je ne me crois pas encore à moitié de ma carrière.

Il est vrai, me dit le Gouverneur, que vous paroissez plus jeune que moi. Les Australiens, ajouta-t-il avec un air triste & railleur, ont donc d'habiles médecins? J'aimerois assez à vivre plus de cent cinquante ans sans infirmité.

Oui, lui dis-je, ils ont d'habiles médecins, & infiniment plus habiles que ceux d'Europe. Leurs médecins sont la nature, la tempérance, la sobriété, l'exercice & le calme de leur ame, qu'aucune passion violente n'altere jamais.

Le Gouverneur après avoir rêvé très-sérieusement pendant quelques momens au point que je croyois qu'il alloit me répondre, allons aux Terres Australes, allons chercher le bonheur où il est, allons en prendre possession & en jouir le reste de nos jours: reprit ainsi d'un ton presque piqué: mon ami, vous me contez-là des choses trop merveilleuses, elles passent ma portée & ne sont point faites pour moi. Occupons-nous de choses plus solides. Vous m'avez dit que vos Australiens font le commerce avec d'autres nations du même continent, qui leur apportent par mer des marchandises semblables aux nôtres pour échanger contre leurs soies, leur coton, leurs épiceries, leur or & leur argent. Cela ne peut être qu'un commerce extrêmement riche, qui entre nos mains rendroit peut-être plus de cinq cens pour cent de bénéfice. Il me vient une idée bien simple, qu'il me paroît facile d'exécuter. Nous pouvons nous

approprié ce commerce, & faire le commerce le plus riche qu'aucune nation Européenne ait encore fait. Nous pouvons nous rendre au port de Nambaki. Ces nations n'ont sans doute qu'une foible marine, puisqu'elles ne connoissent pas l'usage des armes à feu. Notre artillerie aura bientôt dissipé leurs vaisseaux ; nous les chasserons pour toujours de ce port, & nous nous donnerons ce commerce exclusif.

Il ne falloit pas rêver beaucoup pour trouver un pareil expédient ; mais quoiqu'il ne fût pas plus aisé de mettre à exécution ce projet, qui n'étoit pas plus juste que le premier, je ne voulus pas le combattre ; parceque je fus bien convaincu que je ne parviendrois point à engager le Gouverneur à se faire Australien. Je pris le parti de lui laisser le plaisir de s'occuper de la richesse de son idée, pour assurer sa protection à mes Taucaliens, jusqu'à ce que je pusse venir les reprendre. Je dis seulement au Gouverneur,

qu'un seul vaisseau n'étoit pas suffisant pour exécuter son dernier projet ; qu'il seroit trop embarrassé par le nombre de ses ennemis ; qu'étant arrivé à Londres , j'en armerois un d'égale force au sien ; que je reviendrois le joindre , & que nous irions de conserve. Il me parut très-content de ma proposition ; il me promit de continuer les mêmes attentions aux Taucaliens ; de qui je pris congé après les avoir assurés que j'allois revenir pour les prendre avec un vaisseau bien-armé & plus propre que le leur , pour assurer notre navigation ; & je m'embarquai dans un vaisseau du comptoir de Rotterdam , ou j'arrivai heureusement un mois après , & d'où je passai à Londres.

J'avois besoin de quelques compagnons de voyage. Je vais chercher à Londres , non des Australiens , mais quelques hommes dignes de le devenir. C'est chez la première nation de l'Europe , c'est chez des hommes ,

qui connoissent tous les droits de l'humanité, auxquels ses droits sont chers, chez des hommes libres, que je dois en trouver. Mais dans quelles circonstances je revois mon ancienne patrie ! L'ambition, les intérêts domestiques & personnels y ont étouffé tout sentiment d'honneur, le zèle patriotique & l'amour du bien public. La moitié de ma nation est à la veille d'égorger l'autre sur le prétexte du bien public. Charles étoit sur le trône ou plutôt sur le point d'en tomber. C'est parmi les troubles funestes qui agitent toute l'Angleterre que je dois poursuivre l'exécution de mon projet ; que je dois armer un vaisseau pour retourner au plutôt aux Terres Australes. Ma fortune devoit être plus que suffisante pour en faire les frais. Je donne mes premiers soins à en faire la recherche. Je n'avois de parens que des collatéraux. Je trouvais mon patrimoine entre leurs mains. Ils ne refuserent point de me le ren-

dre ; mais je ne pouvois l'accepter sans les réduire à l'aumône. Je fus sensible à la peine que devoit naturellement leur faire la restitution d'un bien dont ils jouissoient depuis un grand nombre d'années de bonne foi. Ils ne devoient pas attendre que je viendrois des Terres Australes au bout de soixante ans , le leur demander comme un dépôt. L'agriculture étoit découragée , l'activité de l'industrie étoit ralentie , le nombre des pauvres excessivement accru ; les banqueroutes se multiplioient tous les jours à l'infini , & mes parens avoient plus de part que beaucoup d'autres citoyens à la misère publique. Je reçus ce qu'ils voulurent , ou plutôt ce qu'ils purent me donner sans se mettre à l'aumône , ce qui étoit fort peu de chose & fort éloigné de la somme qui m'étoit nécessaire pour acheter un vaisseau & l'armer convenablement pour les Terres Australes. La prudence vouloit que je donnasse à mon

vaisseau au moins une demi-cargaïson de marchandises assorties propres pour la Mer du Sud , afin de rendre mon entreprise utile à mes compagnons de voyage , si j'avois le malheur de manquer la route des Terres Australes. Je pouvois disposer d'environ cinq mille livres sterling. Il m'en falloit encore autant , tant pour l'achat du vaisseau , que pour l'armement & la moitié d'une cargaïson qu'il falloit lui donner. Je n'avois d'autre parti à prendre que celui de me donner un associé. Il étoit tout trouvé dans le Gouverneur du Cap de Bonne-Espérance. Le hazard ne pouvoit m'en procurer un qui se livrât à ce voyage avec plus d'ardeur , mais aussi avec plus de cupidité ; & j'avois besoin d'un compagnon de ma fortune , qui eût au moins dans le cœur les semences de la vertu , qui fût sensible à l'idée du vrai bonheur qu'il est possible à l'homme de se procurer , un homme digne des Australiens. Je m'occupois d'une re-

cherche bien difficile. Je me trouvois à Londres dans les tems orageux du malheureux règne de Charles I. La guerre civile étoit déclarée. Les trois royaumes étoient partagés en factions violentes. Les Royalistes avoient conçu le deſſein d'établir le pouvoir deſpotique, les autres vouloient changer la conſtitution de l'Eſtat; la fureur de la liberté agitoit en général toute la nation; la chambre des Communes vouloit s'emparer de l'autorité; les Evêques s'efforçoient d'écraser le parti Calviniſte *Puritain*; les Puritains vouloient humilier les Evêques; & enfin le parti qu'on appelloit les *Indépendans*, ſe ſervoient des fautes de tous les autres pour devenir leurs maîtres. La chambre des Communes gouvernoit. Le Parlement avoit une armée, qui ayant déjà remporté divers avantages ſur celle du Roi, devenoit redoutable à ſes maîtres. Il s'étoit formé encore une autre faction compoſée d'Officiers & de Soldats

nommés Agitateurs, qui d'abord firent des remontrances, & bientôt donnerent des loix. Le Parlement factieux étoit tombé dans le mépris, l'armée étoit entre les mains des *Indépendans*. Parut encore une autre faction dans le sein même de l'armée, composée de plusieurs Soldats qui se nommerent *Aplanisseurs*, ce qui signifioit qu'ils vouloient tout mettre au niveau, & ne reconnoître aucun Supérieur, ni dans l'armée, ni dans l'Etat, ni dans l'Eglise. C'étoit le système des *Indépendans*. „ Compagnons, „ disoient les soldats, nous servons „ des tyrans ; nous sommes tous „ égaux ; les loix formées par des „ hommes, n'ont aucun pouvoir sur „ d'autres hommes qui les abjurent. „ Détruisons les idoles auxquelles „ nous sacrifions ; bouleversons cet „ Etat, & reprenons l'empire usurpé sur nous.” Ces hommes coupables ne furent regardés & punis comme tels que parce qu'ils vouloient

faire une faction indépendante même des Indépendans. Cromwell les détruisit.

Il n'y avoit dans aucune de ces factions, presque point de ces génies adroits, dégagés des préjugés de leur parti, qui savent se servir des erreurs & du fanatisme des autres pour les gouverner. Presque tout le monde étoit de bonne foi dans le parti qu'il avoit embrassé. Les *Indépendans* étoient les seuls qui cachoient leurs desseins. Ils profitoient des idées fanatiques qu'ils avoient répandues sur l'égalité primitive des hommes, pour s'en rendre les maîtres & les gouverner.

Parmi tant de troubles qui bouleversoient ma patrie, & rendoient les Anglois méconnoissables, je n'osois espérer de trouver quelqu'un qui eût eu assez de courage pour conserver sa liberté. J'aurois pu chercher un Australien à Londres, presque comme Diogene cherchoit un homme dans la Grece.

J'avois fait connoissance presque en arrivant à Londres avec un jeune homme, qui avoit toutes les bonnes qualités que je desirois. Il m'avoit fait le premier le tableau des troubles qui agitoient l'Angleterre, & de tout ce qui s'étoit passé depuis la mort de la Reine Elisabeth ; & il m'avoit instruit en homme plein de sens, juste, impartial & extrêmement sensible. Il ne tenoit à aucune faction, & son esprit étoit au-dessus de tout fanatisme. Je me livrai à lui. Il n'attendoit que le jugement d'un procès dans lequel toute sa fortune étoit engagée, pour s'associer avec moi. J'avois, me dit-il un jour avec une grande tranquillité, entrepris une affaire qui devoit m'assurer une fortune honnête. Je me suis trouvé entouré de gens de mauvaise foi, qui ont abusé de ma confiance pour me voler tout mon bien, & ils s'y sont fait autoriser par des juges de paix. Je me suis soumis à la loi du plus fort,

qui se trouve rarement celle de la justice.

Je ne lui laissai pas le tems de m'en dire davantage. La tranquillité que je vous vois , lui dis-je , m'annonce des vertus qui valent mieux que les biens qu'on vous a pris , & qui vous élèvent au-dessus de la fortune & de l'injustice. Je ne suis pas assez riche pour faire seul l'armement que j'ai projeté ; mais je le suis assez pour vivre ici avec vous jusques à ce que nous puissions nous embarquer. Un homme vertueux comme vous , & un Australien , vivront très-commodément avec ce que j'ai. Demeurons ensemble & cherchons un tiers dont nous puissions faire un ami , & avec lequel nous puissions exécuter incessamment notre armement. Littleton me connoissoit trop bien pour me répliquer. Il accepta ma proposition. Je vais donner , me dit-il , tous mes soins pour trouver un homme qui soit digne de s'unir à vous. Je connois

beaucoup de jeunes gens avec qui j'ai été élevé à Oxford, qui sont vraiment vertueux ; mais il est bien difficile d'en trouver un qui ne soit dans les chaînes d'aucune faction, ni dans celles du fanatisme. La plupart sont de la secte des *Presbitériens*, de celle des *Puritains*, ou de celle des *Indépendans*.

Litleton me fit faire connoissance quelque tems après avec Valler qui étoit sincèrement son ami. Il sembloit être l'homme que nous cherchions. Sobre & modeste il menoit une vie assez retirée. Je le trouvai extrêmement sensible aux calamités publiques ; il blâmoit presque également toutes les factions, à l'exception de celle des *Indépendans*, dont il parloit avec tant de circonspection qu'il laissoit entrevoir un penchant secret pour cette secte. Le principe d'égalité entre tous les hommes que les *Indépendans* vouloient établir, me faisoit espérer que Valler pourroit ai-
mer

mer les Australiens. Mais avant que de les lui faire connoître, je voulus ſçavoir tout ce qu'il penſoit ſur le gouvernement. Je crois, lui diſ je, un jour, que vous aimeriez à mener une vie douce & tranquille, à jouir paſſiblement & ſans aucune gêne des agrémens d'une félicité aimable, en un mot à vivre en homme libre.

C'eſt-là, me répondit-il, l'objet des vœux de tout homme raſonnable. Mais peut-on ſe flatter de jouir de cette liberté ſous le regne d'un Roi deſpote ou qui veut le devenir ? Et ſi l'on parvient, comme on le prétend, à ſe débarrasser de la royauté, n'avons-nous pas à craindre qu'on ne ſubſtitue au deſpotiſme, un gouvernement tyrannique, qui n'eſt pas moins à redouter ? La nature n'a mis aucune différence entre le Roi & nous; parce qu'elle n'en a mis aucune entre un homme & un autre homme. J'aime la liberté, c'eſt la nature qui la donne aux hommes, & je ne recon-

nois dans aucun homme le droit d'en priver ses semblables. L'égalité entre tous les hommes est le droit naturel. Qu'on dépose le despote : je suis ennemi du despotisme. Le Parlement peut déposer le Roi ; mais peut-il changer la forme du gouvernement ? Je pense qu'il est au-dessus de son pouvoir de le faire ; s'il le fait, il est fort à craindre qu'il ne nous donne un tyran , au-lieu d'un Roi. Ni le Roi , ni le Parlement , ne sont point le Souverain ; ils ne sont que les Officiers de la nation ; c'est la nation qui est le Souverain , & le Parlement & le Roi lui doivent rendre compte de leur administration. Ainsi le Roi étant déposé, le Parlement ne subsiste plus , parce que son élection ne lui donne pas le pouvoir d'élire un Roi , ni celui de gouverner seul la nation. Il faut donc nécessairement que la nation élise elle-même un autre Roi ou un autre Parlement avec le pouvoir d'en élire un , ou de gouverner seul ; mais à

condition de ne jamais donner d'atteinte à l'égalité que la nature a mise entre tous les hommes, qui est le fondement de la liberté, que la nation n'a jamais aliénée. D'où je conclus que de tous les partis qui divisent actuellement la nation, celui des *Indépendans*, qui veut rétablir l'égalité naturelle, est le seul qui soutient les droits de la liberté, les vrais droits de la nation. Ce ne sera qu'après qu'on aura établi cette égalité naturelle, & remis ainsi la nation dans tous ses droits, que nous pouvons être assurés de vivre dans le repos, & de jouir des agrémens de la société. C'est-là la condition du pacte de société de la nation Britannique.

Si vous attendez, lui dis-je, cet événement pour jouir de la vie, vous pourrez mourir de vieillesse sans avoir vécu. Je crains fort que les *Indépendans*, qui me paroissent être la faction dominante, n'établissent la tyrannie sur le prétexte de rétablir l'égalité na-

turelle. Cette idée flatte le peuple & l'attire dans leur parti. Or celle des factions qui parvient à attirer le peuple à elle, se rend incontestablement la plus forte; avec son secours; elle écrasera toutes les autres; & il arrivera qu'un ou plusieurs des Indépendans profiteront de cette supériorité pour se rendre les maîtres, & gouverner la nation à leur gré sous un autre nom que celui de Roi & de Parlement qu'ils ont soin de lui rendre odieux. Et qu'importe le nom du despote? L'idée de l'égalité naturelle n'aura servi qu'à établir le despotisme. N'attendez donc de vos *Indépendans* que l'esclavage de la nation; & cependant cet esclavage lui aura coûté des flots de sang.

Pouvez-vous croire que les chefs de cette faction qui sont des hommes éclairés, pensent de bonne foi qu'il est possible de ramener la nation à cette égalité naturelle, dont ils la flattent pour l'attirer à leur parti? Il

faudroit détruire toutes les loix & faire un partage égal de toutes les fortunes. L'établissement de cette égalité telle qu'on la propose au peuple, est impraticable. Qu'ils nous parlent de l'exacte observation de la loi naturelle ; alors je les entendrai , je comprendrai l'égalité entre tous les hommes fondée sur cette loi , ainsi que la liberté & tous les droits de l'humanité qu'on veut protéger soit contre la tyrannie d'un Roi , soit contre celle d'un Parlement.

J'entends souvent citer tantôt la loi fondamentale de l'Etat, tantôt le pacte de société, ailleurs c'est un contract entre le peuple & le Souverain. Je n'ai encore trouvé personne qui m'ait expliqué ce qu'on entend par la loi fondamentale de l'Etat , ni qui ait pu me faire voir autre chose dans l'idée de pacte de société ou de contract, qu'une supposition ; à moins qu'on ne veuille donner ces noms à des actes qu'ont produit des révolu-

tions chez quelques nations qui ont changé en un moment la forme de leurs gouvernemens en secouant le joug d'un ou de plusieurs Souverains. On abuse tous-les-jours de ces titres respectables pour appuyer des prétentions féditieuses, pour justifier l'esprit de parti, & faire valoir des intérêts personnels qu'on a soin de cacher sous l'idée & le prétexte de l'intérêt général. Le *salus populi*, loi mieux entendue, ne fournit gueres moins de prétextes à la cabale & à l'ambition.

On prétend quelquefois trouver la loi fondamentale de l'Etat dans le pacte ou contract supposé. On donne aussi ce nom à des loix arbitraires; telle est en France la loi salique qui ne se trouve écrite nulle part, & qui n'a de fondement qu'une coutume très-ancienne; en Angleterre la loi qui n'admet de monnoye légale que l'argent blanc & une infinité de loix pareilles. Si on vouloit y faire attention, on n'auroit pas besoin d'aller chercher la loi fon-

damentale de l'Etat dans un contract, dans un pacte de société, que chacun suppose à son gré ; ni dans des loix arbitraires ; puisqu'on trouve avec tant d'évidence cette loi fondamentale dans la loi naturelle. L'on suppose un pacte par lequel des hommes conviennent de s'unir en corps ; qu'ensuite de ce pacte ils font un décret, par lequel ils régulent la forme du gouvernement, c'est-à-dire, la maniere dont le corps politique devra vivre & se mouvoir ; & qu'après ce décret ils font un autre pacte par lequel d'un côté on promet de satisfaire aux devoirs de Souverain, & de l'autre aux devoirs de sujets. On dit que c'est-là la forme la plus raisonnable , & sans doute la plus vraisemblable , de ce prétendu contract. Je demande à tout homme de bonne foi s'il peut se représenter une famille isolée sur la terre qui en compose un grand nombre d'autres dans un assez court espace de tems, & par conséquent un grand nombre d'hommes,

qui se soient réunis par un pareil contract: L'histoire ne nous en fournit pas un seul exemple. Si ce prétendu pacte a jamais du être le lien des sociétés, toutes ou du moins le plus grand nombre auroient dû se former en Républiques, & cependant nous ne connoissons aucune République qui n'ait été substituée au gouvernement monarchique. Les hommes ont tous été gouvernés par des Rois avant que de l'être par des magistrats élus. Rien n'est plus frappant que l'exemple de la plupart de ces nations Américaines que nous nommons sauvages, peut-être très-injustement, suivant l'idée que nous attachons à cette expression. Ces nations ne connoissent d'autre loi que la loi naturelle, & vivent dans l'innocence & la justice, sur-tout celles dont la paix n'a point été troublée par des nations voisines ou par l'avidité des Européens; & il y en a un grand nombre. Elles n'ont point de Rois ni de magistrats pour les gouverner; elles

ex-

exercent l'hospitalité, & respectent également tous les droits de l'humanité. Un grand nombre de celles qui sont exposées à avoir des guerres, élisent un chef pour la guerre, hors de laquelle il n'exerce point d'empire. Ces nations se contentent de peu pour leur nourriture, leur vêtement & leur logement, & ne connoissent ni les richesses, ni l'indigence. Leurs intérêts sont simples, comme leurs mœurs; & leur loi unique, la loi naturelle, les rend toujours justes. Ces sociétés se forment par les besoins mutuels, & ces besoins mutuels les entretiennent.

Sur quel fondement veut-on substituer une origine factice & supposée, à une origine si simple & si naturelle à l'égard des sociétés de l'ancien monde, & pourquoi chercher dans un pacte idéal le fondement des loix qui les gouvernent; & en général dans ce contract supposé, la légitimité des loix, pendant qu'on la trouve si bien

dans la loi naturelle ? L'homme naît dans une dépendance, dans des relations & dans des rapports avec d'autres hommes, qui se modifient suivant l'âge & les circonstances. Cela est sans difficulté. Son existence & sa conservation sont liées à l'existence & à la conservation de ses semblables; de là naît l'obligation de ne leur faire aucun mal & de leur faire tout le bien qu'il peut. Voilà la loi fondamentale de l'Etat & le pacte social. Voilà le lien national, qu'on ne sçauroit anéantir. L'élection d'un ou de plusieurs chefs n'est qu'un accident survenu à la société, occasionné par la nécessité de se défendre. Que ce chef soit resté électif par le corps de la nation ou par ses députés, ou que la place soit devenue par l'usage ou la coutume héréditaire; que cela soit arrivé par un acte; ou sans acte, ce qui est le cas le plus général; ou par conquête; dans tous ces cas la loi naturelle est également le pacte social, le contract

entre le peuple & le Souverain, la loi fondamentale de l'Etat, & le fondement légitime de cette loi : *salus populi suprema lex esto.* C'est cette loi qui dicte rigoureusement aux sujets tous leurs devoirs envers le Souverain, & ils les remplissent exactement en ne faisant de mal à personne, & en faisant autant de bien qu'il leur est possible ; & c'est dans la même loi que le Souverain apprend à ne s'occuper que du bonheur du peuple, & généralement de tous ses devoirs de Souverain. Il y lit la nécessité d'abolir tout usage, toute coutume, toute loi arbitraire qui la contredit, & à ne point faire de loi ni porter de jugement qui ne soit juste. La loi du *salus populi*, qui est le principe des loix qui punissent tous les crimes qui troublent le repos de la société ou qui altèrent la confiance & la sûreté publiques, a elle-même son principe dans la loi naturelle qui défend de faire du mal.

La liberté, qu'on aime ici jusques

au fanatisme, ne peut s'étendre au-delà des limites que la loi naturelle lui prescrit. Le droit d'esclavage n'est point un droit, c'est une usurpation, c'est un abus des richesses, ou un abus de puissance & d'autorité. La loi naturelle condamne le vainqueur qui tue son semblable de sang froid, ou qui le met dans les fers, comme faisoient les Romains. Nous avons peu de nations en Europe, ou plutôt très-peu de gouvernemens, où tous les hommes ne soient pas aussi libres que nous le sommes. Car à l'égard de la liberté considérée dans les limites que la loi naturelle nous prescrit, & il ne nous est pas permis de l'envisager autrement, toutes les formes de gouvernement sont égales. Dans tous les gouvernemens les hommes sont sujets à des loix qui leur défendent le mal, & qui les obligent à contribuer aux frais communs & nécessaires pour l'entretien de la société.

Croyez-vous que parce que nous

élifons les membres du Parlement, nous fommes plus libres qu'aucune autre nation d'Europe ? Nous nous vantons de notre liberté, & nous nous vantons d'une chimere. Qu'est-ce que c'est que le tems que dure l'élection, qui est le tems de la jouiffance de notre liberté ? Ces momens tumultueux remplis de brigues & de factions, & heureufement fi courts, méritent-ils d'être regardés comme la preuve de notre liberté ? Et lorsque le Parlement est élu, qui fommes-nous ? Cette élection nous éblouit ; nous en concluons que le pouvoir Souverain réside originairement dans le peuple, & que fes repréfentans ont l'autorité légitime. Cela peut être vrai dans le droit : mais dans le fait cette prétention n'est point conforme à la constitution aétuelle. La nation est à la vérité repréfentée légalement par la chambre des Communes, la feule partie du Parlement élue par le peuple, mais elle est auffi repréfentée par un

Roi & par les Pairs. Qu'importe que nous soyons gouvernés par le concours de ce corps & du Roi, que ce corps ait le pouvoir législatif, ou le Roi seul? Nous sommes sujets à des loix, qui ne sont pas plus l'ouvrage de la nation, que celles auxquelles sont soumis les Hollandois & les François; & les loix des trois nations se ressemblent presque toutes à l'égard de la liberté. Les principes de l'équité naturelle que les législateurs de ces trois nations ont suivi dans leurs loix, n'ajoutent pas plus d'obligations à celles de la loi naturelle, chez une nation que chez l'autre; & si l'on examine toutes les autres nations policées, on les trouvera toutes soumises à des loix à-peu-près semblables.

Chez toutes ces nations l'homme jouit également de la liberté que lui donne la loi naturelle, si l'on en excepte des cas particuliers d'injustice, qui ne sont que des accidens momentanés qui ne détruisent point l'ordre

général qui se soutient par-tout, & qui conserve le genre humain.

Si l'on considère l'origine des sociétés, il est impossible de se dissimuler que le pouvoir Souverain réside originairement dans le peuple. Peut-il l'aliéner? Le peuple peut-il se donner un Souverain? Il peut perdre l'usage du pouvoir Souverain de mille manières, il peut aliéner cet usage; mais il ne peut ni perdre, ni aliéner le droit; car il est impossible de concevoir un principe d'équité qui autorise une nation à disposer de la liberté de sa postérité. Vingt mille hommes qui se donnent aujourd'hui un Souverain, contractent pour eux: mais sur quel principe peuvent-ils contracter pour vingt, trente mille hommes, plus ou moins, leurs descendans, qui vivront un siècle après eux? Nous ne connoissons qu'une sorte d'engagement qui affecte les personnes à perpétuité, qui est celui qui résulte de la cession des terres, qui lie les descen-

dans tant qu'ils les possèdent. S'il étoit possible de supposer un Souverain qui auroit acquis la Souveraineté au même titre que le propriétaire d'une grande étendue de terres acquiert des cens, des rentes, des corvées & autres devoirs par les cessions qu'il en fait; cette Souveraineté ne sçauroit fortir de ses mains; elle pourroit même être aliénée sans l'intervention du peuple. Mais il n'existe que des fiefs, que de simples Seigneuries dans ce cas-là.

Si donc on avoit bien réfléchi sur le droit de Souveraineté, tel qu'il est dans son origine, on n'auroit point dit à un homme respectable, qui examinoit il y a quelque tems cette matière, *vous vous trompez tant sur l'autorité militaire que sur la civile*; parceque cet homme disoit que quand il arrive que le peuple institue un gouvernement héréditaire, soit monarchique dans une famille, soit aristocratique dans un ordre de citoyens, ce n'est point un engagement qu'il prend; que

c'est une forme provisionnelle qu'il donne à l'administration, jusqu'à ce qu'il lui plaise d'en ordonner autrement.

Cet homme ajoutoit cette sage réflexion, que ces changemens sont toujours dangereux, & qu'il ne faut jamais toucher au gouvernement établi que lorsqu'il devient incompatible avec le bien public; mais cette circonspection, ajoutoit-il encore, est une maxime de politique & non pas une règle de droit, & l'Etat n'est pas plus tenu de laisser l'autorité civile à ses chefs, que l'autorité militaire à ses généraux.

L'engagement des Provinces-Unies, lui disoit-on, avec la maison d'Orange est tel qu'on ne peut plus ôter de droit à cette maison l'autorité civile & militaire qui résulte des dignités qui lui ont été conférées. Rejetter, ajoutoit-on, la nécessité de tenir ses engagements, enseigner qu'on n'en peut faire contre une liberté pleine & absolue, ou qu'on peut s'en départir

quand on le juge à propos, c'est exposer les hommes à tout ce que la légèreté de l'esprit humain peut produire de plus fâcheux : & sûrement c'est une doctrine qu'on ne trouve ni dans Platon, ni dans Aristote, ni dans aucun des Ecrivains politiques.

Je demande à celui des Hollandois qui a le plus de lumières sur les droits de l'humanité, en vertu de quel droit & à quel titre les sept Provinces se sont unies pour secouer le joug de la souveraineté de Philippe II., & quelle est la loi qui les a autorisées à se donner une nouvelle forme de gouvernement. J'entends sa réponse; il ne la prend ni dans Aristote, ni dans Platon, parcequ'il ne consulte que le droit naturel, qui n'admet ni interprétation ni commentaires, qui est inflexible. Sa réponse sera la mienne sur la constitution actuelle de son gouvernement. Or si les Provinces-Unies ont eu le droit de s'en donner une nouvelle sous le règne de Philippe II.,

l'ont-elles perdu ce droit pour en avoir usé? il seroit absurde de le dire, & il ne le seroit pas moins de dire qu'elles ne peuvent pas en user encore, quand elles le jugeront à propos.

Le droit des Provinces-Unies étoit le droit naturel. Elles n'étoient plus gouvernées, elles étoient vexées. Si le poids de la tyrannie n'étoit tombé que sur un seul sujet, il auroit pu fuir, il auroit du s'en aller, parcequ'il ne faut qu'un lit à un homme, & qu'il le trouve par-tout; mais il n'en est pas de même à l'égard d'une nation entière. Elle ne peut changer de lit. La loi naturelle la retient à sa place. La nation vexée retira à elle la souveraineté & se donna une autre forme de gouvernement. La loi naturelle l'y autorisa: la loi du *salus populi* parloit pour elle & contre son Roi. Car on doit regarder comme une opinion monstrueuse, celle des gens qui ont osé avancer qu'il y a des pouvoirs établis en faveur de ceux qui gouver-

ment, non en faveur de ceux qui sont gouvernés.

Il faut convenir qu'on a eu raison de dire que ces changemens sont toujours dangereux, & qu'il ne faut jamais toucher au gouvernement établi que lorsqu'il devient incompatible avec le bien public. Mais on a peut-être eu tort de dire que cette circonspection est une maxime de politique & non pas une règle de droit. La question la plus difficile à décider, & qui est peut être la seule sur cette matière qui mérite véritablement le nom de question, question qu'on ne trouve discutée dans aucun écrivain; c'est de sçavoir à qui il appartient de décider si le gouvernement établi est devenu incompatible avec le bien public. Il semble qu'elle ne pourroit être légitimement décidée que par la nation assemblée; & où est la nation qui s'assemble pour composer un tribunal assez tranquille, & tel qu'il doit être pour juger une question de cette

importance ? Et quels seront ses députés capables de ne point détacher leur intérêt personnel de l'intérêt commun ? Je vois la sûreté respective de celui qui gouverne & de celui qui est gouverné dans l'observation réciproque de la loi naturelle ; je ne vois que des calamités de part & d'autre dès que l'un des deux la méprise, & je ne puis rien apercevoir qui autorise aucun homme en particulier à se plaindre du gouvernement. La loi naturelle ne lui permet aucune démarche , parcequ'il n'en peut faire aucune sans le plus grand risque de se nuire , & de faire un mal infini à ses semblables sur le prétexte d'un bien au-moins très-incertain & dont il n'est pas le juge.

Brutus substitua le gouvernement républicain au pouvoir monarchique. Il n'eût été qu'un rebelle qui auroit accru les calamités publiques , s'il n'eût pas été heureux en armant son bras contre la royauté établie. Le se-

cond Brutus ne fit que des malheureux en armant le sien contre la royauté qui s'établissoit par la force.

J'aurois voulu que le Parlement, s'il a le pouvoir, comme il le prétend, de déposer le Roi, lui eût présenté le code si simple des devoirs des Souverains & de ceux des sujets, qu'il l'eût supplié de vouloir bien régner conformément à cette loi si sainte, & qu'après avoir rendu sa résolution publique, il eût procédé d'une manière paisible & dans une forme régulière à l'exercice d'un pouvoir légitime. Au lieu de mettre les armes à la main à toute la nation, une conduite si désintéressée auroit infailliblement désarmé les partisans de la royauté & le Roi lui-même, ou au pis aller auroit justifié à la face de l'Europe & chez la postérité une démarche si hardie.

Valler m'avoit écouté avec une extrême attention. Je redoute infiniment, me dit-il, l'esprit d'intérêt & l'ambition des *Indépendans*. Comme

je n'en connois aucun qui ait assez de supériorité de génie pour se rendre le maître, & en même tems assez de vertu pour sacrifier son ambition au bonheur de la nation ; je n'ose prévenir les événemens des troubles qui nous agitent.

Je fis part alors à Valler de mon projet, je lui présentai le tableau de la vie heureuse des Australiens & de tout ce qui m'étoit arrivé. Je lui proposai de l'associer à mon armement & à ma fortune. Il me parut extrêmement sensible à ma proposition ; mais quoiqu'il l'eût reçue avec joie, il me demanda quelques jours pour y penser. Il étoit juste de lui laisser du tems pour se résoudre ; mais comme plusieurs mois s'étoient déjà écoulés sans qu'il eût pu encore se déterminer ; je craignois que les succès des *Indépendans* ne fissent germer dans son jeune cœur quelque semence d'ambition. Le Roi étoit depuis peu prisonnier entre leurs mains, & le Gé-

néral Valler avoit acquis un grand crédit.

Littleton qui au bout de quelque tems comptoit peu sur Valler, crut qu'il pourroit être avantageusement remplacé par le jeune Guillaume Pen, qui étoit aussi l'un de ses bons amis. Pen détestoit tous les troubles & tout esprit de parti. Je le fréquentai pendant plusieurs mois. Je lui donnai enfin mon amitié, mon estime & ma confiance. Il avoit l'ame tendre, une douceur infinie dans le caractère. Ami sévère de la vérité & de l'équité naturelle, simple dans ses manières, dans tout son maintien, comme dans ses mœurs, il pensoit comme les *Indépendans*, & pensoit de bonne foi, que tous les hommes sont égaux, mais il ne le pensoit que relativement à la loi naturelle, dont il étoit rigoureux observateur. J'estime, disoit-il, tous les hommes comme mes freres; & je respecte les loix. Il avoit l'éloquence de la figure & celle du sentiment.

Il parloit bien, & parloit plus au cœur qu'à l'esprit. Il sembloit né pour ces grandes & nobles fonctions de sagesse & de raison qui distinguent & honorent l'homme par de belles actions & par des vertus. Je lui fis le portrait des Australiens & celui des Taucaliens. Il me monroit le desir le plus vif de connoître par lui-même ces deux nations, & de vivre chez l'une des deux; car il les estimoit également. Nous passions des journées entières à nous en entretenir. Il fut sur-tout enchanté de l'histoire du Prince Nordalien. Il n'eût pas hésité de s'unir avec moi, de faire la moitié des frais de mon armement pour aller vivre avec les Australiens, s'il eût été son maître. Son pere qui étoit Vice-Amiral étoit fort âgé & fort infirme, je ne doutai point de l'exécution de mon projet avec lui après la mort de son pere qui devoit lui laisser de grands biens; car il étoit fils unique. Il m'en donna sa parole. Son

T

pere mort peu de tems après, je crus n'avoir plus que quelques mois à attendre le plaisir de rejoindre mes Taucaliens que j'avois laissés au Cap de Bonne-Espérance, & de revoir mes chers Australiens.

Pen revint me voir après avoir donné à ses affaires le tems & les soins qu'elles demandoient. Il m'aborda avec son chapeau sur la tête & sans me saluer, comme il faisoit auparavant, cependant avec l'air doux & ouvert que je lui avois toujours vu. Il avoit un grand chapeau à bords rabattus, un habit sans plis dans les côtés, & sans boutons sur les poches ni sur les manches. Il étoit mis comme tous ceux qui étoient de la secte que George Fox venoit d'établir, qui faisoit de grands progrès, sur-tout depuis que Cromwel n'avoit pu attirer les *Amis*, [c'étoit le nom que Fox donnoit à ses sectateurs] à son parti en leur offrant de l'argent. Je compris d'abord à cet extérieur que Pen

étoit devenu Quaker. Ami, médite-
il en m'abordant , félicite-moi , j'ai
trouvé un nouveau moyen de faire du
bien aux hommes. Il seroit très-sa-
tisfaisant pour moi de connoître des
hommes bienfaisans , des nations en-
tieres qui honorent & pratiquent la
vertu. J'aime tes Australiens & tes
Taucaliens. Je ne crois pas que des
hommes puissent devenir meilleurs ,
& par conséquent plus heureux ; il
me seroit donc impossible de faire au-
cun bien à l'humanité en me trans-
portant chez eux. Si je suivois la ré-
solution que j'avois prise de t'accom-
pagner , je ne travaillerois que pour
moi , je ne m'occuperois que de mon
intérêt personnel. Je conçois très-
bien que je vivrois heureux avec toi
parmi les Australiens ; mais je ne vi-
vrois que pour moi ; je ne ferois &
je ne pourrois jamais faire aucune for-
te de bien à mes freres , puisque tes
Australiens n'ont besoin , ni de bon
exemple , ni de loix pour rectifier

leurs mœurs, pour leur faire aimer & pratiquer la vertu. Rends-moi, je te prie, la promesse que je t'ai faite de t'accompagner. Tu souhaite mon bonheur, je le sçai; mais tu ne sçais pas que je ne puis le trouver chez une nation au bonheur de laquelle je ne saurois contribuer, puisqu'elle est aussi heureuse qu'elle peut l'être.

« Vous en êtes, lui répliquai-je, d'autant plus digne de passer votre vie parmi les Australiens. C'est travailler au bien de ses semblables, que d'aimer & de pratiquer la vertu. C'est parce que chaque Australien en particulier a des mœurs douces, que toute la nation est généralement vertueuse & heureuse. J'ignore quel est le nouveau moyen que vous avez trouvé de faire du bien aux hommes; si c'est par l'exemple de la vertu que vous leur donnerez, vous ne devez pas vous dissimuler que ce moyen a peu de prise chez une nation agitée par des factions, par l'esprit de parti, par

l'ambition , par l'intérêt, les querelles & le fanatisme.

L'ami , me répliqua Pen , tu ne sçais pas ma pensée & ce que Dieu m'inspire. Retourne chez tes Australiens , puisque tu t'es fait Australien. Pour moi , je suis premièrement Anglois , & ensuite citoyen du monde ; car tous les hommes sont mes freres. Dieu m'inspire des vérités que je sens ; je dois par conséquent les leur annoncer. Dis moi si je puis t'être de quelque utilité ; tu n'as qu'à parler. As-tu besoin d'argent pour faire ton voyage ? Grace au ciel j'en ai assez pour moi & pour aider mes amis ; mais ne me parle plus de m'enmener avec toi chez les Australiens si tu peux me dispenser de ce voyage , comme je t'en prie. Je ne me flate pas d'inspirer aux Anglois l'amour de la vertu , ni d'en faire une nation douce & paisible. Je sens que ce seroit une entreprise au-dessus de mes forces ; mais c'est beaucoup que de faire aimer la

vérité à un grand nombre. Je l'ai déjà annoncée dans la Cité avec un succès qui me donne de grandes espérances. George Fox vient d'arriver du fond de l'Angleterre pour m'engager à aller en Hollande & dans d'autres pays étrangers y travailler à accroître le nombre des amis. Je l'ai prié de me laisser suivre une inspiration différente. Je lui ai dit, comme à toi, que j'ai trouvé un nouveau moyen de faire du bien aux hommes; & il n'a pas cru devoir s'y opposer, ni même me contredire. Je suis persuadé que tu approuveras aussi mon projet. Je vais te l'expliquer. Je te suis redevable, car c'est à l'occasion des recits que tu m'as faits des loix & des mœurs des Australiens & des Taucaliens que j'ai été inspiré. Les autres amis jusqu'à présent n'ont été inspirés que pour parler, & je le suis en même tems pour agir. Je dois annoncer des vérités, & faire des loix: je dois former une nation à laquelle

je dois inspirer l'amour de la vertu, & l'engager pour toujours à la pratiquer.

Parmi les grands biens que mon pere m'a laissés, j'ai trouvé qu'il lui étoit dû une somme très-considérable pour des avances qu'il avoit faites dans des expéditions maritimes. Au lieu d'en demander le payement, j'ai demandé au gouvernement la propriété & la souveraineté d'une contrée dans le continent de l'Amérique-Septentrionale qui est bornée à l'Est par la Baie de Delaware, au Nord-Ouest par le Canada, & au Sud par le Maryland. Elle est située par les 39 & 42 degrés de latitude du Nord. Toute cette contrée a 330 mille de longueur & 200 de largeur, & n'est encore occupée par aucun Européen. Je trouverai par conséquent des mœurs innocentes parmi les Naturels du pays. J'ai employé un tems infini à solliciter cette concession pour me tenir lieu des sommes qui me sont dues. J'ai

enfin obtenu la charte qui me l'accorde sous le nom de *Pensilvania*. Je dois m'y rendre incessamment avec deux vaisseaux chargés d'amis, & j'en ai acquis un assez grand nombre pour remplir mes deux vaisseaux & fonder une ville sur un très-beau port de mer. Ceci se trouve dans ma concession. J'augmenterai encore l'année prochaine du double ou du triple le nombre des habitans. Je suis assuré que la terre y est très-fertile en toute sorte de grains, très-propre à la culture du froment, du lin, du chanvre & du tabac. Il y a des pâturages très-bons & très-abondans, des mines de fer & toute sorte de bois de construction. J'y élèverai facilement des manufactures de toile & d'étoffes de laine; & l'on y construira bientôt des vaisseaux.

J'espère que la ville que je fonderai & que je nommerai *Philadelphie*, sera bientôt florissante. Je commencerai par faire un traité d'alliance avec
les

les Américains, & ce traité fera peut-être le seul entre des Européens & des Américains qui n'aura point été juré & qui ne sera point rompu; car les amis ne jurent jamais & ne manquent jamais à leurs engagements: & les Européens n'ont point encore pu apprendre aux Naturels du pays, ni à jurer, ni à être perfides. Je ferai aussi des loix, & je crois que je les ferai assez simples & assez sages pour qu'on ne soit jamais tenté de les changer. J'ordonnerai par une première loi l'exacte observation de la loi naturelle, & je défendrai par une seconde loi de maltraiter jamais personne au sujet de la religion. Je suis persuadé que je n'aurai pas plutôt fondé ma ville, que beaucoup d'Européens viendront me demander des établissemens, & que les Naturels du pays, au-lieu de fuir dans les forêts, s'accoutumeront insensiblement avec mes pacifiques habitans. Autant ils détestent les autres Européens conquérans

& destructeurs de l'Amérique, autant ils aimeront ceux-ci. Je ne doute point qu'en peu de tems ces prétendus Sauvages, charmés de la douceur de leurs nouveaux voisins, ne viennent en foule me prier de les recevoir au nombre de mes vassaux. Je n'établirai que peu de juges, & seulement pour la décoration du gouvernement. Car les *amis* n'ont jamais de procès; & les Américains ne savent ce que c'est qu'un procès. Je donnerai le spectacle nouveau d'un Souverain que tout le monde tutoyera, & à qui on parlera le chapeau sur la tête; d'un gouvernement sans prêtres, d'un peuple sans armes, de citoyens tous égaux, à la magistrature près, & des voisins sans jalousie. Je n'ai point la ridicule & vaine ambition d'élever une nation puissante, & je n'écoute pas les gens insensés qui me disent que les principes pacifiques de mes habitans les rendront inutiles pour la défense de la patrie, & pour

repousser les injures de l'ennemi. Quand on aime tous les hommes, la justice & la paix, on n'a point d'ennemis. Moi & les *amis*, nous n'allons point à la guerre: Ce n'est pas que nous craignons la mort; nous bénissons au contraire le moment qui nous unit à l'être des êtres; mais c'est parce que nous ne sommes pas des bêtes féroces, & que Dieu, qui nous a ordonné d'aimer nos ennemis, ne veut pas sans doute que nous passions la mer pour aller égorger nos frères. Ces illustres meurtriers, Alexandre, Scipion, César, tous ces héros ne font point les miens; & Plutarque avoit bien raison de dire que la pluralité des Césars n'est pas bonne. Nous gémissons en silence sur ces meurtres qui causent l'allégresse publique.

J'établirai des écoles, même des imprimeries; mais une seule gazette, qui sera la gazette du bien public. Dis-moi, l'ami, quelle utilité une

nation douce, juste & paisible peut-elle recevoir de ces gazettes dont l'Europe est inondée, qui ne sont remplies, les nôtres sur-tout, même lorsque les gazetiers mentent, & ils mentent souvent, que de faits qui affligent l'humanité? La liste des banqueroutiers, des personnes qui se sont tuées; le récit du genre de mort qu'elles ont préféré, & des motifs de folie, de chagrins ou d'ennuis qu'on leur prête: les récits des vols commis sur les grands chemins, & des ravages de la guerre qui leur ressemblent trop, ne sont propres qu'à endurcir le cœur ou à l'attrister. Doit-on faire plus de cas de ces négociations paisibles, vraies ou supposées, dans lesquelles l'homme le plus habile est celui qui sçait mieux faire usage de l'art de séduire ou de tromper ses frères, pour faire valoir des prétentions souvent très-injustes?

La gazette du bien public ne contiendra rien de tout cela. Si elle fait

mention de la guerre, ce ne sera pas pour faire l'éloge de cet art meurtrier & destructeur, que les hommes devroient ignorer; dans lequel ils cherchent l'honneur & la gloire, au-lieu de rougir d'en avoir fait une science; mais à l'occasion de la guerre qui déshonore l'humanité, la gazette instruira le public dans le plus grand détail des actions qui l'honorent auxquelles la guerre donne lieu. Par exemple le gazetier ne rendra point compte d'une bataille. Il dira simplement qu'après la victoire, on présenta au vainqueur les bijoux du Général ennemi qui avoit été tué; que le vainqueur les regardant avec dédain, dit : *Il ne convient qu'à des comédiens de tirer vanité des riches habits qu'ils portent : le véritable ornement d'un Général est le courage & la présence d'esprit dans une bataille, & la clémence après la victoire.*

Le gazetier ne rapportera pas les circonstances d'un siege où à la honte de l'humanité un grand nombre

d'hommes ont été détruits , mais seulement la générosité d'un homme qui a proposé au Roi de sauver la ville en la ravitaillant , & qui voyant que personne ne vouloit faire les avances de l'argent nécessaire , dit : *ce sera donc moi qui ferai la dépense. Garde son argent quiconque l'estimera plus que son honneur. Tandis que j'aurai une goutte de sang & un arpent de terre , je l'emploierai pour la défense de l'Etat où Dieu m'a fait naître.* Je veux qu'en parlant de la victoire que Charles I. a remportée à Edgehille sur l'armée de ses sujets , il me représente le monarque affligé , disant à ses officiers ; *je ne puis me réjouir de voir mes sujets étendus morts sur la place ; je perds lors même que je gagne :* au-lieu du récit de ce duel qui a fait tant de bruit , dans lequel les combattans n'ont acquis qu'une fausse gloire , j'aime à lire dans la gazette qu'un Prince a non seulement pardonné à un grand , une offense qu'on disoit impardonnable , mais qu'il lui a en-

core accordé son amitié.

J'aime à lire encore dans la gazette du bien public, que dans un royaume, des hommes qui ont le sacré dépôt de la justice du Roi pour l'administrer à ses sujets, ayant condamné au dernier supplice par passion, par intérêt ou par fanatisme un bon citoyen, un homme innocent, le Roi a rétabli la mémoire de cette victime de l'iniquité, l'honneur & la fortune de sa malheureuse famille, qu'il a en même tems ordonné la punition de ces juges indignes de porter un titre si respectable. On ne sauroit trop publier pour le bien des hommes, les actions d'un Roi qui honorent l'humanité. Je veux que le gazetier fasse également connoître au public les bonnes actions, ou la bonne conduite du cultivateur, de l'artisan, du pere, de la mere de famille, du citoyen, du magistrat, & le détail circonstancié d'une action qui lui paroît honnête & intéressante; qu'il n'annonce la mort

que des hommes qui ont honoré la patrie par la pratique de la vertu ; qu'il s'applique à indiquer les personnes laborieuses qu'il feroit à propos d'encourager , des sujets intéressans qu'il feroit avantageux d'instruire , les particuliers honnêtes & indigens qu'il feroit nécessaire de secourir ; je suis assuré que les habitans de ma colonie iront au-devant de tous les besoins de l'humanité : Et qu'il publie enfin tous les projets qui auront pour but quelques avantages pour le public.

Tu as eu le bonheur de vivre chez les Australiens , tu auras sans doute encore celui de mourir chez eux. Tu conviendras cependant que je serai plus heureux que toi en réunissant un grand nombre d'hommes en société dans un beau pays , & en formant une nation qui sçaura honorer & pratiquer les mêmes vertus.

Je ne pus m'empêcher d'approuver son projet , qu'il étoit en état de bien exécuter. J'aurois seulement de-

firé en détacher une idée de fanatisme qui l'accompagnoit, mais peut-être étoit-elle nécessaire pour animer le courage qu'exigeoit une entreprise si élevée, que je concevois à peine qu'un simple particulier eût osé la former.

Pen s'aperçut de mon inquiétude: T'aurois-je fait de la peine, me dit-il, en t'abordant le chapeau sur la tête, & en te tutoyant? Je ne puis souffrir ces titres de grandeur, d'excellence, d'altesse, que des hommes exigent de leurs semblables, ni tous ces complimens, ces respects, ces révérences, dont on est si prodigue. C'est un commerce de mensonges, de faussetés & de flatteries, qu'on a mis à la place de la bonté, de la bienfaisance & de l'amitié que tous les hommes se doivent réciproquement. La différence que tu vois dans mon habit, ne seroit qu'une affectation puérile, si j'y attachois une idée de mérite ou de vertu. Je ne le porte différent de ceux des autres hommes,

que comme un avertissement continuél de ce que je suis, & que l'homme ne se peut donner aucun mérite par son extérieur. Comme j'approuve qu'un homme porte les marques de sa dignité pour être sans cesse averti d'en remplir tous les devoirs; j'aime qu'à cela près, la simplicité de ses habits lui rappelle aussi continuellement qu'il n'est qu'un homme. Ainsi un Roi Indien prisonnier qu'on avoit vêtu magnifiquement à l'Européenne fit une très-bonne réponse au Général Espagnol qui lui demandoit qui il étoit. *Otes moi ces vêtemens, lui dit-il, afin que je me reconnoisse.* Quand j'aurai réuni & formé ma nation, si mes habitans veulent vivre comme les Australiens, je ne les gênerai pas à l'égard de leurs habits; mais tant qu'ils vivront parmi des hommes corrompus, je suis bien aise que cet habit les avertisse de se tenir sur leurs gardes, & de ne pas leur ressembler.

Je lui aurois répliqué pour le détourner d'allier de si petites idées avec des idées si grandes; mais il ne m'en donna pas le tems. Il s'en alla travailler à l'exécution de son armement. Il revint peu de jours après. Je pars incessamment, me dit-il, je n'ai été que trop long-tems témoin des calamités que la fureur de l'ambition & un amour aveugle de la liberté répandent ici. Je me hâte de quitter cette terre dévastée, pour ne pas voir peut-être encore de plus grands maux auxquels je ne puis apporter de remède. Si tu n'étois pas Australien, je t'aurois proposé de te faire Pensilvain. Je te quitte avec un regret infini; je souhaite que tu puisses bientôt rejoindre tes amis. Il me remit, en prenant congé, un papier cacheté qu'il me fit promettre de n'ouvrir qu'après qu'il feroit parti.

J'appris peu de jours après que Pen étoit parti avec deux vaisseaux chargés d'*Amis*. J'ouvris alors le papier

qu'il m'avoit remis en me quittant. Il renfermoit un ordre à son banquier de me compter dix mille livres sterlings pour s'acquiter de pareille somme qu'il reconnoissoit me devoir. Il avoit regardé sans doute comme une dette contractée avec moi la promesse qu'il m'avoit faite de faire les frais de la moitié de mon armement, dont il ne se croyoit pas libéré. Ce n'étoit pas assez pour lui que je lui eusse rendu sa parole : il se crut dispensé en conséquence de m'accompagner, mais non de fournir les fonds qu'il m'avoit promis. Il avoit, contre mon idée, divisé son engagement en deux obligations, dont il avoit laissé subsister celle-ci. Il augmenta bien le regret que j'avois de ne pouvoir faire connoître aux Australiens un Anglois d'un caractère si doux, si humain, & d'une probité si délicate & si rigoureuse. Je ne cessois de rendre hommage au vertueux zèle pour le bien de l'humanité qui animoit le jeune

Pen : je le voyois avec une joye infinie se placer au rang du petit nombre des bienfaiteurs du genre humain. Je ne pouvois rejeter le secours qu'il me donnoit sans blesser la délicatesse de ses sentimens ; car indépendamment de l'obligation qu'il croyoit en avoir contractée avec moi , il s'en étoit imposé lui-même une autre, dont il s'acquittoit en même tems , qui étoit de faire du bien aux hommes le plus qu'il lui étoit possible , & je l'avois vu fort souvent affligé par le refus qu'on faisoit de recevoir ses bienfaits.

Le bruit se répandit enfin dans le public qu'un Anglois qui avoit été du voyage que fit le chevalier Drake aux Terres Australes sous le regne de la Reine Elisabeth , étoit depuis peu de retour à Londres. On m'avoit représenté comme un homme très-intéressant à voir & à entendre. Quelques-uns disoient même que j'étois Australien, d'autres calculoient mon âge sur le pied du tems qui s'étoit

écoulé depuis le voyage du Chevalier Drake, & quoique je n'eusse que quatre-vingt cinq ans, on m'en donnoit plus de cent : & comme on ajoûtoit que je paroissais en avoir tout au plus quarante , on concluoit de là qu'inafailliblement j'étois adepte. J'avois excité sans m'en douter la curiosité du petit nombre de personnes qui n'étoient occupées par aucune faction. Milord Saunderson étoit de ce nombre. Il étoit également mécontent de tous les partis & de lui-même. Il étoit redevable à son humeur & à sa complexion mélancolique qui lui faisoient mener une vie rangée , de la réputation d'homme vertueux. L'idée du bonheur des Australiens dont il avoit entendu parler , me procura sa visite. Littleton qui croyoit que je pourrois le mettre au rang des Anglois dignes des Australiens, me l'amena. Je cherche le bonheur , me dit Milord Saunderson en m'abordant ; je sçais que vous le connoissiez ; & si

je n'apprends pas de vous où je puis le trouver, je dois y renoncer.

Je ne connois dans le monde, lui dis-je, que les Australiens & les Taucaliens qui en jouissent. Il ne seroit cependant pas nécessaire d'aller le chercher aux Terres Australes, si on vouloit de bonne foi se le procurer. La plupart des hommes pourroient le trouver dans leur patrie; même dans la notre malgré les divisions qui l'agitent. Les Australiens ne connoissent presque point les devoirs de l'amitié, qui sont heureusement remplacés chez eux par ceux de l'humanité. Ils n'entendent rien à nos maximes; *que nous devons avoir beaucoup de personnes qui nous souhaitent du bien, mais peu d'amis. Que la douceur multiplie les amis, & que le discours affable attire des saluts obligeans. Qu'il faut vivre en paix avec tout le monde, mais n'avoir pour son conseiller qu'un seul entre mille. Que si on veut acquérir un ami, il faut le mettre à l'épreuve, & ne pas se*

bâter trop de se fier à lui. Qu'il y a tel homme qui est ami pendant qu'il y trouve son avantage, mais qui se retire au jour de l'adversité. Qu'il faut se séparer de ses ennemis, & être en garde avec ses amis. Que l'ami fidele est une puissante protection, & que celui qui l'a trouvé a découvert un trésor &c, & autres maximes pareilles. Les Australiens ne connoissent qu'une loi, qui règle tous leurs sentimens & toute leur conduite. Cette loi en leur faisant regarder & traiter tous leurs semblables comme d'autres eux-mêmes, ne laisse dans leur société aucune place, aucun tems, aucune occasion à l'application d'aucune de ces maximes sur l'amitié. Ils se souhaitent naturellement tous du bien les uns aux autres, ils sont pleins de douceur, affables, obligeans; ils n'ont point de choix à faire en amitié: ils sont tous également amis. Ils n'ont jamais de motif de se méfier de personne: leur confiance mutuelle est sans réserve; parce que parmi eux ja-
mais

mais personne n'est trompé. Le plaisir de rendre service est l'unique intérêt qui anime celui qui le rend , & celui-ci s'estime plus heureux que celui qui le reçoit. C'est ainsi que pense & agit naturellement tout Australien envers tout autre Australien qu'il n'a jamais vu , même envers un étranger tout-à-fait inconnu ; parce que chaque Australien trouve son bonheur dans celui de son semblable ; parce que chaque Australien sçait jouir du bonheur d'autrui.

Tous les Australiens jouissent , comme vous voyez , du bonheur de leur nation. Il seroit bien impossible à un Européen de les imiter en cela ; car il n'y a pas une nation en Europe , qui soit ou qui se croie heureuse. Mais il n'y a point d'homme qui ne puisse les imiter en tout le reste : Parce qu'il y a peu d'hommes parmi nous qui aient le cœur Australien , nous avons recours au secours de l'amitié. Je l'approuve à l'égard de la confiance , que

nous ne devons accorder qu'à un ami : à cela près nous devons traiter tous nos semblables comme des amis, & nous jouirons de tout le bonheur dont on peut jouir parmi les Européens.

Affurément, je souhaite, me dit-il, du bien à tout le monde, mais je ne puis en faire à personne. Mon pere m'a laissé beaucoup de terres & beaucoup de dettes ; mon grand-pere en avoit usé de même à son égard, & mon pere les avoit payées par un mariage. C'est ainsi qu'en usent tous les Gentilshommes. Je devrois donc me marier pour payer les dettes de mon pere, & alors j'aurois de quoi faire du bien à mes semblables. Mais je frémis lorsque je pense à l'esprit de division qui déchire notre patrie. Cet esprit de parti & de factions se perpétue tellement parmi nous, que nous ne pouvons manquer de le transmettre à la postérité. Je plains nos descendans pour lesquels je ne vois que misere & calamités. Je ne veux pas

augmenter le nombre des malheureux : je suis donc obligé de renoncer au mariage par amour pour l'humanité. Je reste donc ainsi endetté, & je ne puis avoir dans mes terres la quantité de chiens & de chevaux que je devrois entretenir en véritable gentilhomme Anglois, & faire vivre ainsi un grand nombre de personnes à ma suite.

Je fais grand cas de l'amitié, & je me plais beaucoup à entendre sur cela de belles maximes. Mais si vous fréquentiez comme moi le grand monde, vous seriez bientôt convaincu qu'on n'y trouve jamais l'occasion d'en faire l'application. Je n'y vois personne qui s'occupe de l'amitié; chacun y parle de ce qui l'intéresse, & l'amitié n'intéresse personne. Je vivrois agréablement avec un ami vertueux & discret; mais je l'ai cherché en-vain, je ne l'ai pas encore trouvé, & je désespere de le trouver.

J'ai fréquenté plusieurs sociétés

d'hommes qui s'assemblent, disent-ils, pour jouir d'une conversation honnête. J'ai souvent trouvé d'honnêtes gens, d'un naturel paisible, qui demeuroient assis les uns avec les autres à boire du pounch ou à fumer une pipe pendant plusieurs heures sans dire un mot. Je vais dans un café, j'y fume une pipe sans goût; j'y lis des nouvelles sans plaisir; je m'y propose un entretien agréable avec ceux qui y sont; mais je n'y trouve aucun intérêt: je me déplaïs au milieu d'une troupe de gens avec lesquels je n'ai rien à faire.

Si je vais au théâtre, je n'y vois que mensonge & artifice souvent grossier. Je demande si ce n'est pas insulter des hommes raisonnables que de vouloir les amuser en mettant sur le théâtre la mer, une tempête, le tonnerre, deux armées rangées en bataille, & mille autres absurdités pareilles. Je ne fais pas plus d'attention aux décorations & à l'art d'en im-

ser aux spectateurs que les Italiens appellent *la furberia della scena*, qui ne peut frapper que des fots ou des enfans. Mon goût pour le théâtre me fait souffrir infiniment, parceque le théâtre est mal ordonné.

Je me trouve obligé d'aller à l'audience d'un ministre pour lui parler de mes affaires; car les créanciers de mon pere m'en donnent de tems en tems. Je trouve un homme réservé, qui joint la fierté à la gravité que sa place exige. Je le vois recevoir les hommages d'une foule d'adorateurs, qui tous croient ou font semblant de croire qu'il est un homme habile & bienfaisant. Je perce la foule, je lui parle de mon affaire, qu'il écoute avec un air si distrait qu'il ne me permet pas de la lui faire entendre. Sa réponse en quatre mots m'assure qu'il ne l'a point comprise. Je me retire indigné d'un monde de flatteurs, & très-mécontent du ministre.

C'est un malheur pour moi d'avoir

du goût pour la musique, la peinture & l'architecture. Je ne trouve ni musiciens, ni peintres, ni architectes; mais des gens qui écorchent mes oreilles, & d'autres qui choquent mes regards. J'aime la lecture, mais quels sont nos livres qu'un homme raisonnable puisse lire? Je cherche dans la lecture l'utile & l'agréable, & ne cherchant que cela, je réduis nos livres les plus estimés à autant de feuilles-volantes, & des milliers de volumes à rien. Ma vie se trouve donc misérablement réduite à m'habiller le matin & me déshabiller le soir, à me laisser, à me fatiguer & à m'ennuyer pendant le jour; en un mot à satisfaire éternellement sans goût & sans plaisir des besoins que je vois renaître sans cesse: en sorte que la vie triste que je mene n'est qu'un fardeau insupportable, dont il faut que je me débarrasse si je n'y puis rien changer.

Milord Saunderson n'attendit pas ma réplique, & s'en alla encore plus

triste qu'il n'étoit venu.

A cette visite succéda celle d'un François, homme aussi gay que Milord Saunderson étoit triste. Je viens voir, me dit-il en entrant avec un air libre & fort content de lui-même, un homme rare, un homme unique, un homme qui est encore jeune à l'âge où les autres meurent de vieillesse : cela est prodigieux ! j'ai vu bien du monde dans mes voyages ; & je n'ai rien vu qui pût me faire autant de plaisir qu'un entretien avec vous.

Vous avez donc beaucoup voyagé , lui dis-je, cela me surprend, car les François ne voyagent gueres. D'ailleurs vous me paroissez fort jeune.

Sans doute , j'ai voyagé beaucoup, me répondit le gentilhomme François ; j'ai déjà vu une partie de la France depuis Paris jusques à Calais, & l'Angleterre depuis Douvres jusques à Londres, & je compte voyager encore beaucoup en m'en retour-

nant par la Hollande, les Pays-Bas & la Flandres. Mais à propos de voyages c'est à vous qu'il appartient de parler de voyages. On dit que vous avez été aux Terres Australes. Je voudrois bien y avoir été aussi, mais je ne voudrois pas être obligé d'y aller; j'en ai bien assez de la mer; car depuis Calais-jusques à Londres j'ai été tourmenté à mourir pendant deux mortelles heures. Je suis assez fâché de ne pouvoir m'en retourner par terre. Je ne voudrois pas vous importuner, ni être indiscret; mais je suis extrêmement avide de connoissances nouvelles, c'est pour en acquérir que je voyage depuis un grand mois; & c'en est une pour moi bien intéressante que celle des Terres Australes dont la découverte me paroît un prodige. Dites-moi, je vous prie, avez-vous connu beaucoup de nations différentes dans ce nouveau monde? Celles que vous avez connues ont-elles quelque ressemblance

avec nous ? quels sont leurs vêtemens , leur façon de vivre , de faire la guerre , leurs jeux , leurs amusemens ? Comment les femmes vivent-elles avec les hommes ? Sont-elles belles ? Ces gens-là connoissent-ils la galanterie , le spectacle , la danse , la musique , le jeu , la promenade ? Ont-ils des arts , des sciences , & savent-ils jouir des plaisirs de la société ? J'observe avec soin toutes ces choses-là dans mes voyages , & si vous avez la bonté de me raconter tout ce que vous avez vu , je serai aussi avancé à mon retour à Paris , que si j'avois été moi-même aux Terres Australes.

Je suis bien fâché , dis-je à ce gentilhomme François si avide de connoissances , que les préparatifs de mon prochain départ ne me laissent pas le tems de répondre à un si grand nombre de questions. Je dois m'embarquer sous peu de jours dans un vaisseau que j'ai fait armer pour retourner aux Terres Australes , où est au-

jourd'hui ma patrie , où je suis attendu avec impatience par ma famille & mes amis. Vous jugez bien que j'ai à present ici fort peu de tems à moi.

Je m'aperçus qu'il étoit piqué de mon refus de répondre à ses questions. Il voulut m'en marquer son ressentiment par un reproche qu'il crut très-sensible pour un Anglois. Je suis pénétré d'estime pour vous, me répliqua-t-il, mais dites-moi, avez-vous le droit de renoncer à votre patrie? Un fils peut-il se soustraire à l'obéissance paternelle? Est-il en votre pouvoir de rompre les liens formés par votre naissance qui vous unissent à votre nation? Je ne reconnois pas en vous cet amour si naturel de la patrie par lequel les Anglois se distinguent de toutes les autres nations.

Oui sans doute, lui dis-je, j'ai le droit de renoncer à ma patrie; lorsque la nécessité m'y oblige, soit par-

ce qu'elle m'a traité avec injustice, soit parce que je me suis trouvé expatrié malgré moi ; & c'est ce qui m'est arrivé. Je me dois à-présent à des engagemens plus sacrés, qui sont ceux de pere & d'époux. L'obéissance paternelle qui ne peut se comparer avec ce qu'on doit à la patrie, a aussi ses limites. Un pere injuste, un pere tyran, éloigne son fils de sa maison ; mais il ne l'éloigne pas de ses devoirs. Son fils vertueux se retire dans le silence & le respect ; si ses plaintes sont ameres, elles sont tendres, & au moindre signe, au moindre soupçon de besoin, il vole auprès de l'auteur de sa vie : il est toujours prêt à aller arroser les mains paternelles de ses larmes.

Je n'aime point à disputer, interrompit le François ; puisque vous êtes possédé de l'amour des Terres Australes, je vous souhaite un bon voyage : j'aime mieux que vous y alliez que moi.

Mon gentilhomme François se retira dans le moment, fort mécontent sans doute de ma conversation, & moi très-content d'en être quitte à si bon marché. J'aime bien qu'un François veuille donner des leçons en Angleterre sur l'amour patriotique ! aucun Européen n'a des mœurs plus douces, n'est plus sociable & même n'a plus d'esprit que le François ; c'est bien dommage qu'il soit jeune pendant si long-tems ; car le jugement est un fruit qui mûrit lentement en France. Je résolus de ne plus me prêter ainsi à la curiosité du premier venu. Je fis fermer ma porte à toute personne inconnue contre l'usage que j'avois contracté chez les Australiens qui la laissent toujours ouverte ; & je ne m'occupois que des soins que demandoit mon armement pour en accélérer l'expédition, lorsque Valler revint me voir.

Valler étoit devenu membre de la Chambre des Communes ; il étoit

resté vertueux ; il n'avoit consenti à faire le premier pas dans la route de la fortune, que pour conjurer l'orage qui menaçoit la liberté de la nation, mais il s'étoit flatté en-vain de ranimer le zèle patriotique de quelques citoyens livrés aux vues ambitieuses de Cromwel. On avoit nommé des Commissaires, non pour juger, car des Commissaires ne jugent point, mais pour condamner le Roi. Valler n'avoit pu engager la Chambre à suivre des voyes plus régulières : les nouveaux principes du gouvernement politique des Chefs la rendoit insensible à l'horreur d'un événement qu'il n'étoit que trop facile de prévoir. Valler vint me voir le jour même que la Chambre nomma des Commissaires au Roi. Je ne veux pas, me dit-il en m'abordant, servir des tyrans. Je ne m'étois éloigné de vous que pour me livrer tout entier à mon premier devoir, que pour donner tout mon tems & toute mon attention au service de

la patrie. Je n'ai fait que de vains efforts. Voici les principes de gouvernement & de politique que Cromwel a présentés à la Chambre, qui ont acquis tous les suffrages, excepté le mien. „ On voit souvent”, a-t-il dit, „ des démarches qui paroissent basses, & qui ne le sont pas; „ il suffit que la nécessité exige ce „ que l'on fait, pour être à l'abri de „ tous reproches; ce qui est humiliation dans un tems est gloire dans „ un autre; tout dépend des circonstances & de la position où l'on se „ trouve. Que l'on nous définisse „ ce que l'on appelle honneur & réputation dans un gouvernement politique; car il y a des choses parmi „ nous dont on entend toujours prononcer le nom sans qu'on soit jamais d'accord sur la vraie signification. Toutes les sociétés politiques sont dans un état forcé, elles sont censées n'avoir point de „ volonté libre; aussi toutes leurs dé-

„ marches sont justifiées par la né-
 „ cessité où elles sont de les faire.
 „ Une nation ne sçauroit perdre son
 „ honneur , parce que absolument
 „ parlant elle n'en a point. Le pré-
 „ jugé que l'on appelle de ce nom,
 „ ne regarde que les particuliers.
 „ Le peuple que nous représentons
 „ ici ne connoît d'autre honneur que
 „ celui de ses intérêts. Procurons-
 „ lui une agriculture florissante , un
 „ grand commerce & une industrie
 „ qui l'enrichisse, & je vous répons
 „ de son approbation. La réputa-
 „ tion est encore une chose idéale :
 „ elle n'a point de détermination
 „ fixe. Une nation la perd dans une
 „ occasion, & la recouvre dans une
 „ autre. On sçait trop en Europe
 „ ce que vaut la nation Britannique,
 „ pour qu'on cesse de l'estimer.”

Ces principes , comme vous voyez,
 autorisent , continua Valler , & jus-
 tifient toute sorte d'entreprises ; &
 ne nous permettent pas d'attendre

des actes de paix & de justice. Allons chercher dans une contrée plus heureuse, la paix, la justice & la liberté. Puisqu'il ne nous est plus permis d'être Anglois, partons, allons vivre chez une nation qui honore & pratique la vertu, qui connoît le prix de la liberté, & qui en jouit ; & chez laquelle tous les droits de l'humanité sont chers & respectés.

Nous voilà occupés, Valler, Litleton & moi, des soins d'armer un vaisseau convenable pour la Mer du Sud ; car le public ignoroit mon dessein de retourner aux Terres Australes. Cependant les Indépendans réunis avec les Presbitériens croient la mort du Roi nécessaire à leur dessein d'établir une République. L'Angleterre est en effet une République pendant un moment gouvernée par la Chambre des Communes, qui avoit supprimé la Chambre-Haute & qui avoit pris le titre de Parlement de

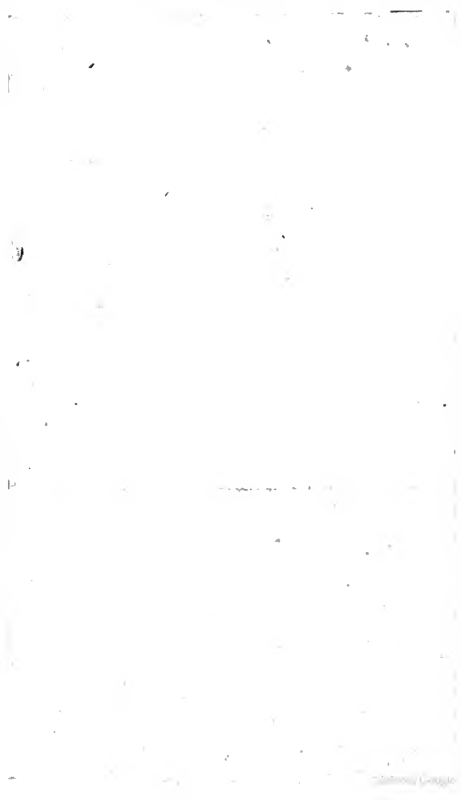
la République d'Angleterre. La révolution n'étoit pas finie, Cromwel Pacheva. Il composa la Chambre des Communes à son gré, & se fit déclarer Protecteur, le 22 Decembre 1653. Cromwel, dit-on alors, vient d'affervir sa nation par des crimes, mais il la gouvernera par des vertus. Je le souhaite, mais ce ne sera pas des vertus Australiennes. Je pars en versant des larmes sur les chaînes de mes anciens compatriotes. Je laisse mon Journal entre les mains d'un ami vertueux à qui les liens d'une famille nombreuse n'ont pas permis de venir avec moi chercher une vie douce & innocente, & jouir des charmes de la vertu aux Terres Australes. Je l'ai prié de le rendre public.

Je propose donc à mes chers Compatriotes avec soumission les exemples de vertu de Guillaume Pen, Littleton & Valler, & pour modele du gouvernement le plus propre à ren-

dre une nation heureuse , celui des
 Australiens , ou celui de Taucala :
 Je me flatte que le public y prêtera
 toute son attention. J'invite ceux
 qui sont sensibles au mal présent, au-
 lieu de blâmer ma proposition , d'en
 faire une meilleure : ils rendront ser-
 vice à la patrie , & je les en félici-
 terai de tout mon cœur. Je suis un
 sincère ami de ma patrie.

ROBERTSON.





B. "ke"



